

Le Méridional

Lopes, Henri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HENRI LOPES



Le Méridional

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Les littératures dérivent de noirs continents.
Manfred Müller

HENRI LOPES

Le Méridional

roman

CONTINENTS NOIRS  GALLIMARD

À l'époque des études en France, les cafés étaient les annexes de ma chambre de bonne. J'y recevais mon courrier.

J'ai récemment renoué avec cette habitude. Je passe des heures à la terrasse d'un bistrot, à lire, à prendre des notes, à retravailler un texte, à contempler la noria des passants sur le trottoir, à dévisager les consommateurs, à rêvasser.

Le Quartier latin a perdu son latin. Fast-foods, magasins de fringues, salles de cinéma X ont remplacé mes anciens repaires : Capoulade, Le Maheu, le Dupont latin où, avec la complicité des serveurs, je m'installais des journées entières, un fond de tasse de café refroidi sur la table.

Désormais, je fréquente Saint-Germain-des-Prés.

Le Café de Flore est un lieu de rencontres et de rendez-vous. Aux touristes étrangers, en quête de visages célèbres, se mêle une faune interlope dont certains individus, par leurs coiffures et leurs mises, jouent les artistes bohèmes du temps des photos en noir et blanc.

Au début, les regards des habitués m'intimidaient. Chaque fois que j'ouvrais la porte de la verrière côté boulevard Saint-Germain, j'avais l'impression d'être interpellé par ces oisifs avachis aux airs de propriétaires des lieux ou de membres d'un club auxquels il fallait décliner le mot de passe, exhiber un visa, un sauf-conduit, un permis de séjour.

Aujourd'hui, je les ignore, je tourne à gauche, je grimpe à la sauvette les marches de l'escalier au mur tapissé d'affiches.

À l'étage, l'atmosphère est plus hospitalière. Certains consommateurs y disposent de leur table, à l'instar de ces dignitaires locaux qui possèdent, dans les églises de campagne, des places attitrées que les familles se transmettent de génération en génération.

En face de moi, légèrement de biais, un individu à l'allure pittoresque y a ses habitudes. Il me salue d'un mouvement de tête appuyé et d'un sourire engageant, avant de se replonger dans la lecture de son journal. Vêtu de velours noir, d'un gilet de tissu écossais, le cou orné d'une lavallière, il ne se sépare jamais de son chapeau de jardinier. Par temps de pluie, comme par soleil de printemps, à l'extérieur comme en intérieur, de jour aussi bien que de nuit. Dort-il avec ?

M. Labernerie, me confia un serveur, était un peintre authentique. Une affiche placardée dans l'escalier de l'établissement rappelait sa dernière exposition dans une galerie du quartier.

Il tient ses audiences au Café de Flore en dégustant, selon l'heure, un cappuccino, un verre de blanc sec ou, les jours de vaches grasses, une liqueur. À la dérobée, j'observe ses visiteurs : des étudiants, des

peintres débutants, des admirateurs, des jeunes filles lui rendent hommage, des journalistes l'interviewent.

Nous avons progressivement fait connaissance, sans jamais nous inviter. Deux propriétaires qui, de leurs balcons respectifs, potinent sur le temps, la politique, le coût de la vie. Quand il a su mes origines, M. Labernerie m'a demandé des nouvelles d'un certain Onésime Kaboré. Un Burkinabé, qui aurait été son condisciple à l'École des beaux-arts et qui, dans les années cinquante, aurait effectué un stage dans les ateliers de Jean Lurçat. Craignant de le vexer, j'ai utilisé mille circonlocutions pour lui expliquer que la distance entre Ouagadougou et Brazzaville était supérieure à celle qui séparait le détroit de Gibraltar d'Oslo. « Tiens, tiens », a-t-il murmuré en écarquillant les yeux, avant de souhaiter, d'un geste théâtral et sur un ton las, que le brave Onésime ait survécu aux révolutions et aux coups d'État qui secouent les pays africains. Je n'ai pas relevé. Quelques années plus tôt, je lui aurais donné la réplique et lui aurais fait la leçon.

Il célébra la beauté, la majesté, le mystère magique de la nature tropicale, ses couleurs, notre sens du rythme, notre hospitalité, cita pêle-mêle Courbet, le Douanier Rousseau, Gauguin, Majorelle et déclara que nous étions le continent de l'avenir ; que nous n'étions pas un problème, mais la solution du monde de demain.

Comme, en dépit de cette litanie d'idées reçues, je le trouvais fort agréable, je me gardai de lui indiquer que tout cela était l'Afrique des cartes postales, de l'exotisme à cent sous, des chromos.

Je venais de terminer mes recherches aux archives d'Aix-en-Provence sur les tirailleurs d'Afrique centrale. Apprenant que j'étais en quête d'une retraite à bon marché pour rédiger mon sujet, M. Labernerie me vanta l'île de Noirmoutier.

« Vous verrez.

— Une île au soleil, j'espère !

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Là-bas, le soleil n'est pas dans le ciel, monsieur, mais dans la tête et la poitrine des gens. Pour qui sait dialoguer avec elle, la nature est belle en toute saison et les couleurs y sont toujours douces. Il y règne un microclimat ; c'est la France tempérée, la France des nuances et de la mesure. Vous verrez, on s'y acclimate vite, on s'y attache, on prend racine. C'est une question de volonté et d'ouverture d'esprit. »

Je branlai une tête dubitative. Afin d'enfoncer le clou, il ajouta que les couleurs des nuages avaient leur charme. Plus subtils que le bleu uniforme du ciel. Il avait répertorié une palette de teintes des nuages. Quant au vent ! Le vent, monsieur. Pardon, *les vents*. S'ensuivit une discussion où surtout je l'écoutai.

« Faut savoir ce que vous recherchez, monsieur : une station

balnéaire ou un refuge ? C'est pour bronzer ou pour écrire ? »

Bronzer, avec ma peau ?

Je payai ma consommation et pris congé.

Place de l'Odéon, une affiche m'accrocha. Un film avec l'une de mes actrices préférées. Il avait été tourné dans l'île de Ré.

Des paysages déserts de bocage et de marais salants battus par le vent. J'en parlai le lendemain à M. Labernerie qui, à son tour, alla voir le film et me confirma que cela ressemblait bien à son île.

Il m'y recommanda un hôtel, dit de charme, à portée de mon budget.

L'île ? Un terme aujourd'hui inapproprié. Car, depuis 1971, un pont relie Noirmoutier au continent. Si la construction de l'ouvrage d'art a enflé le flot d'estivants qui chaque année envahit ce morceau de terre plate en forme de cerf-volant (ceux de mon enfance, en losange) le pays redevient, à la fin de la *saison*, un monde aussi isolé et sauvage qu'un village perdu de la jungle équatoriale, du Sahara, ou de l'Amazonie. J'exagère, bien sûr. Les Noirmoutrins bénéficient, eux, de l'électricité, de l'eau potable, de la télévision, de cliniques. Pas comme les villages aux confins de nos brousses.

Mon premier séjour là-bas eut lieu en février. Calfeutré dans ma chambre, je passai le plus clair de mes matinées à m'échiner sur mon manuscrit et consacrai mes après-midi à de longues promenades à pied. Toujours le même itinéraire. Tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Réfractaire à toute forme de sport, j'assouvissais dans cet exercice les satisfactions d'une hygiène revigorante. Car, malgré les années passées à l'étranger, mon métabolisme équatorial n'a pas muté. Je redoute toujours le froid et, face au vent marin, je m'emmitoufle, sans souci d'élégance et du qu'en-dira-t-on, dans un accoutrement de trappeur canadien dont les indigènes de l'île sourient.

À Noirmoutier, le vent vient toujours de l'océan. De l'ouest, ou du nord-ouest. De *norois*, appris-je à dire, comme les gens du pays. Quand il ne souffle pas, c'est qu'il vient de s'arrêter, ou s'apprête à reprendre. J'ai appris à aimer ses gémissements, mais à l'abri, au chaud devant les bûches crépitantes d'un feu de cheminée, ou douillettement recroquevillé sous une couette.

Engoncé dans plusieurs couches de pull-over, que recouvre une canadienne en peau de mouton, un châle noué autour du cou, pardessus un épais col roulé de laine, la tête dans un bonnet de skieur, les pieds dans des rangers, écrasant les chardons verts, humant le parfum léger du romarin, de la lavande, du thym, j'arpente les dunes, les pinèdes et les ruelles pavées du vieux bourg, avec la régularité des jeunes joggeurs, histoire de me fouetter le sang et de savourer l'instant où les endorphines se libèrent dans mon cerveau. Non, ce n'est pas assis en position du lotus, et encore moins à genoux sur un prie-Dieu, que j'entre en méditation. C'est en marchant que les idées me viennent, que mon imagination prend son essor, que les réponses à mes questionnements, aux mystères et aux énigmes affluent dans mon esprit, que l'inspiration se diffuse en moi, que les brouillons de mes textes se purifient.

Artiste de la pierre, j'aurais défié Rodin en sculptant le penseur dans la forme d'un promeneur, d'un randonneur ou d'un joggeur. Le véritable penseur est pour moi l'*Homme qui marche* de Giacometti. Je

n'ai pas de peine à me couler dans cette silhouette filiforme qui, semblable à l'ombre d'un corps décharné, s'en va seule, silencieuse, vent debout, à contre-courant des modes, indifférente à la foule qui l'avale. Un compagnon, une compagne, même un chien, gâchent le plaisir de mes promenades. Un comportement qui creuse le fossé entre mes compatriotes et moi, puisqu'en Afrique un individu seul est un malade, un insensé, un enfant perdu, un Blanc.

J'étais, en cette saison, le seul pensionnaire de l'hôtel. Les rares clients de passage y demeuraient une, au plus quelques courtes nuits. Visiblement, mon mutisme piquait la curiosité du patron. Chaque soir, à l'heure du dîner, son manège m'amusait. Les yeux chaussés de lunettes cerclées de fer, les moustaches en cornes de taureau, l'homme rôdait autour de ma table, en coulant des regards d'espion dans ma direction, avant de fondre sur moi.

Il voulait mon avis sur les fruits de mer, sur ses sauces, ses grillades, ses vins. Après avoir commenté le temps, il abordait les sujets que, à leur guichet, les policiers des frontières posent à l'étranger avant de tamponner son passeport. Je répondais par des monosyllabes.

Pour me faire baisser ma garde, l'hôtelier évoquait l'actualité politique, lançait les dernières brèves de comptoir, me parlait de lui-même.

Un professeur de collège défroqué.

Un jour, il avait tout jeté par-dessus bord et, cassant sa tirelire, il avait franchi son Rubicon, en l'occurrence le Gois, pour s'installer, avec armes et bagages, dans son île où il avait recouvré sa liberté et s'adonnait à sa passion, la cuisine. Des propos qui ne me laissaient pas indifférent. Quand sauterais-je le pas ? Quand donc ferais-je, moi aussi, ce que j'aime, uniquement ce que j'aime, sans le souci de rendre des comptes à un patron ?

En fait, je formule mal mes questions. Il faudrait dire : quand pourrais-je me libérer de l'accessoire pour me consacrer à l'essentiel, sans éprouver des soucis d'argent ?

Le patron de l'hôtel adorait la cuisine et possédait quelques idées originales sur l'architecture d'intérieur, comme le prouvait la décoration, de bon goût, tant des chambres que de la salle de restaurant et des espaces de circulation. Je reconnus, accrochées aux cimaïses, quelques œuvres de M. Labernerie et, d'un ton faussement modeste, je me haussai du col, en indiquant à l'hôtelier que l'auteur de ces toiles était l'une de mes relations. Elles voisinaient avec celles d'un certain Pierre Perron, sur lequel je ne savais rien. Si j'en avais eu les moyens, ce sont ces dernières que je me serais procurées. Notamment l'épave d'une embarcation échouée de guingois sur la grève. Une proue désossée qui m'évoquait le squelette d'un cétacé. Mais c'était moins le sujet du tableau que les couleurs et la manière

dont l'artiste avait traité son modèle qui me fascinaient.

La tactique d'approche de l'hôtelier lui fut profitable. Mes remparts s'écroulèrent, je lui avouai la raison de ma retraite en l'île et lui confiai le titre de l'ouvrage que je peaufinais : *Les soldats noirs d'Afrique centrale au cours des deux guerres mondiales européennes*. Non, clama sans ménagement l'homme aux bacchantes de Gaulois, non, non, non, on ne pouvait pas accoler les deux dernières épithètes ! Les guerres étaient mondiales ou européennes, pas les deux. À ce coup de sang et aux gestes théâtraux qui l'accompagnaient, j'imaginais l'ancien prof dans sa classe. Ce sont de tels personnages qui m'ont dégoûté de certaines matières. L'homme avait la contradiction bruyante et ne m'écoutait pas. Heureusement que j'étais ce soir-là le seul client ! J'eus les plus grandes peines du monde à faire entendre mes arguments.

Le patron de l'hôtel ne démordait pas de son idée. Je battis en retraite. Il y a des guerres qu'il est insensé de livrer et dont la perte ne coûte rien. Un précepte que Tonton Gankama m'avait enseigné. Un oncle à la façon de chez nous, c'est-à-dire aux liens consanguins flous, mais avec lequel j'entretenais une complicité plus forte qu'avec mes parents les plus proches.

Afin de mettre un terme à ce débat de sourds, je promis au patron de l'hôtel de réfléchir plus profondément sur mon titre. Il jubila, eut le triomphe impitoyable et bruyant avant de me proposer, pour conclure la paix, un saint-nicolas-de-bourgueil qu'il avait rapporté de Challans.

Lorsque, quelques instants plus tard, je me présentai à la réception pour retirer la clé de ma chambre, l'homme aux bacchantes de Gaulois revint à la charge et me lâcha tout à trac.

« C'est bizarre, monsieur, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu. »

Je fronçai le sourcil.

« Assanakis, ça ne vous dit rien ? »

— Une ville ou un homme ?

— Un homme. C'est fou c'que vous lui ressemblez. Même forme de visage, même couleur de peau, même calvitie.

— On dit que chacun possède parmi ses contemporains au moins trois sosies dans le monde, non ? Qui donc est ce monsieur... comment l'appellez-vous ?

— Assanakis... A, deux s, encore a, n, a, k, i, s. Vous le décrire ? Oh, là là ! Comment me décrire, moi-même ? Savez-vous qui vous êtes, vous, monsieur ? »

J'éludai la question en questionnant à mon tour.

« Un indigène de l'île ? »

— Qui ?

— Votre Assanakis, pardi ! »

Indigène. À peine le mot était-il sorti de ma bouche que j'aurais voulu le ravalé. Le vocable ne choqua pas l'hôtelier. Il n'y avait

effectivement pas de terme plus approprié. J'en avais à plusieurs reprises vérifié la définition. Mais, pour moi, il demeure connoté. Il me rappelle le temps de la colonie. Mon enfance à Poto-Poto. Une époque dissimulée dans les plis de ma mémoire et dont j'avais eu longtemps honte. Dont j'ai peut-être encore honte. Dussé-je me reprocher moi-même ma honte. Le temps où je grimpais cueillir les mangues sur les arbres, où, les soirs de saison sèche, je ramassais, au pied des réverbères du centre-ville, les *mignaingnains*, ces délicieuses sauterelles au goût de crevette que nous faisions braiser ; le temps où je marchais et jouais au foot, pieds nus, dans les venelles de ce quartier, où je ne suis plus retourné depuis le décès de Tonton Gankama. Cette époque où le mot indigène constituait une insulte remonte à la surface de mes souvenirs et une nostalgie aigre-douce reflue du fond de ma mémoire comme si l'Histoire n'avait rien balayé. L'insulte était alors encore plus cuisante pour moi. Moi qui me croyais identique à mes camarades, alors qu'ils me traitaient, à l'occasion de nos désaccords et de nos conflits de gamins, de *Moundélé*. À cause de ma peau café au lait. *Moundélé* ! un terme qui, *en langue*, désigne de manière narquoise le Blanc. Donc le colon, l'oppresseur. *Moundélé* ! me criaient des gamins sur mon passage, comme si je ne me nourrissais pas, comme eux, de *saka-saka*, de manioc, de *mikaté*, de *gamouche*, de *pili-pili*. *Moundélé* ! Comme s'ils me reprochaient ma peau, mes cheveux frisés, mon apparence équivoque, je ne sais quelle mystérieuse extranéité. Comme si j'étais un albinos et qu'ils ne sachent pas eux-mêmes si ce dernier était un être sacré ou maudit. *Moundélé*, un mot qui, comme macaque et nègre, sifflait de manière cinglante à mon oreille et me blessait avec la sécheresse de la morsure du coup de fouet. Nous disions du coup de chicotte.

« Non, Assanakis n'était pas vraiment un indigène.

— Expliquez-moi.

— C'était un Africain.

— Comme moi, donc.

— Vous plaisantez.

— Je suis un Africain, monsieur.

— Je vous aurais plutôt pris pour un Antillais, peut-être pour un Indien, ou pour un Malgache... Ah ! attendez... Pour un Nord-Africain ?... Encore que vous n'ayez aucun de ces accents.

— C'est que je suis un bon imitateur, monsieur. À force de singer mes hôtes, l'accent français m'est devenu une seconde nature.

— Antillais, donc ?...

— Les Antillais escamotent les *r*.

— Ouais, je sais. Je parle de la couleur.

— Quelle couleur ?

— De la peau, bien sûr. C'est ça ?... Je brûle ?

— Pas du tout. Vous êtes sur la banquise. Mais, je comprends. Les métis sont des OCNI.

— Pardon ?

— Des OCNI : des “objets colorés non identifiés”.

— Des métis ? »

Un terme vague pour l'hôtelier, un mot qui n'était pas encore dans le vent. Je tentai une explication. Arbitraire, bien sûr.

« Ils ressemblent à tout, sauf à ce qu'ils sont. Ils ressemblent à tout, à des gens, ou des choses, semblables aux autres, interchangeables, sans valeur, sans intérêt, dérangeants et inquiétants. À éliminer.

— Assanakis, lui, venait d'Afrique, mais, à force de vivre dans l'île, on ne faisait plus cas de sa couleur. Surtout que le bougre maniait couramment le patois maraîchin.

— *Venait !* Il n'est plus de ce monde ?

— J'en sais dame rien. Y a belle lurette qu'il ne vient plus dans l'île, l'animal. Et moi, je bouge peu. On est si bien ici, au bois de la Chaize. En fait, c'était à Barbâtre qu'on le voyait.

— Barbâtre ?

— L'une de nos communes. Vous avez dû passer par là en pénétrant dans l'île. C'est vrai qu'aujourd'hui avec la voie rapide, on ne traverse plus le bourg. On le contourne, les yeux fixés sur la chaussée et le compteur. On ne prête attention ni aux pancartes ni au paysage. »

L'hôtelier se lança dans un morceau de bravoure sur les voyages en diligence. Je vous l'épargne.

« Vous l'avez connu, cet As... ?

— Assanakis ? Dame, oui. Enfin, c'est façon de parler. Pas aussi bien que mon cousin Bébert. Bébert Palvadeau. Ils étaient camarades de jeu : au foot, aux billes, aux cow-boys et aux Indiens, dans la pinède, sur la plage... Ils ont, je crois bien, fait leur communion solennelle la même année. Des frères de communion, comme on dit ici. Même si, par la suite, pour des raisons obscures, ils ont pris des distances l'un envers l'autre. »

Un cas intéressant. Du moins pour moi qui me proclame nègre, et qu'on dit Blanc, et que les Blancs appellent Noir. Toute histoire de métis m'intrigue. Une maladie dont je ne guérirai jamais.

Ce mystérieux Assanakis m'apparut soudain comme l'occasion d'un portrait, d'un reportage, d'un témoignage... Un sujet d'étude. Sans autre objet que de satisfaire ma propre curiosité. L'occasion de demander à un autre métis s'il se sentait bien dans sa peau. Dans laquelle de ses peaux ? Comment surmontait-il ce déchirement qui constitue mon quotidien, mon odeur intime ? Mais quelle rédaction de journal, de revue, de magazine trouverait de l'intérêt à une histoire aussi tordue ?

J'ai souvent songé à utiliser cette matière pour écrire une nouvelle,

un roman, une pièce de théâtre... La mode n'est-elle pas à l'autofiction ? En fait, une manière d'appeler roman la réalité brute, comme si les imaginaires des écrivains s'étaient soudain taris ? Je ne me suis jamais essayé à ces genres, n'ai jamais osé passer le pas. Ou bien, si l'idée m'a quelquefois traversé l'esprit, elle n'a jamais fait long feu. Une saillie, un trait d'humour, me ramène à la réalité. L'art n'est pas un jeu, mais un métier.

« Et votre cousin, on peut le rencontrer ?

— Bébert ? Pour sûr. Il vit à l'autre bout de l'île. À une dizaine de kilomètres d'ici, à Barbâtre, vous y verrez un bistrot, Le Refuge du Gois. Pas moyen de le rater. Entrez. Bébert est toujours là. »

L'itinéraire en direction du passage du Gois est bien fléché.

Pour cette journée de grande marée, l'hôtelier m'avait recommandé de m'installer au sommet de la digue. Face à la baie de Bourgneuf.

La marée basse découvrait une longue bande marron, pavée, gondolée, cahoteuse, qui relie Beauvoir-sur-Mer, la dernière commune du continent, à Barbâtre, le premier bourg de l'île. Conçue à l'époque des diligences, des carrioles et des charrettes, cette chaussée a longtemps constitué le seul mode d'accès terrestre à l'île. On l'emprunte encore à l'occasion.

La circulation était fluide. Pas comme « en saison », m'avait dit l'hôtelier, surtout quand, à la mi-août, les véhicules roulent pare-chocs contre pare-chocs. Une championne de marelle, sautant à cloche-pied d'un toit à l'autre, arriverait plus vite à destination.

D'après leurs plaques minéralogiques, la plupart des voitures étaient du département, sans doute la propriété d'insulaires.

On ne court aucun danger à emprunter cette voie tant que l'on respecte les recommandations affichées sur le panneau à l'entrée du passage. On dit que les indigènes de l'île sont ceux qui se feraient le plus piéger. Parce qu'ils connaissent le phénomène, ils sous-estiment le danger.

C'était donc un jour de grandes marées. Quand la mer fait le grand écart pour disparaître durant des heures au-delà de l'horizon. Nul ne sait bien où. Si loin, et si longtemps, qu'on l'oublie. On croit qu'on aura le temps de la voir revenir, puisque, habituellement, elle remonte lentement, vaguelette après vaguelette, sur la grève. Une lenteur lassante, un retour insensible.

Il y avait beaucoup de badauds. Les uns juchés, comme moi, sur la digue, les autres en bas.

Soudain un bruissement dans l'air. Une demi-note au-dessus du silence. Comme les stridulations d'une horde d'insectes. Je tendis l'oreille. Les eaux revenaient. À côté de moi, un homme expliquait que les flots avançaient à la vitesse d'un cheval au galop...

« Comme au Mont-Saint-Michel ? » demanda un garçonnet.

L'adulte hésita.

Le phénomène m'enchantait. Comme les tours de magie d'un prestidigitateur.

Ce soir-là, aucun automobiliste ne fut piégé dans le Gois.

Je m'attardai sur la digue. La nuit montait. Assistais-je au même phénomène que celui qui, dans le fameux passage de la Bible, avait sauvé les Hébreux poursuivis par les Égyptiens ?

Les eaux avaient gonflé, la mer avait englouti dans ses profondeurs la chaussée. Seuls les refuges, des balconnets octogonaux,

émergeaient.

Comme à la sortie d'un spectacle, ou d'une rencontre sportive, des grappes de familles se dirigeaient maintenant vers leurs véhicules, satisfaites du spectacle, certaines y allant de leurs commentaires, les autres, silencieuses, plongées dans de profondes méditations.

Engourdi et transi, je me mis à la recherche d'un bistrot. La première enseigne sur mon chemin était une buvette, Le Refuge du Gois.

Mon entrée dans le bistrot déclencha une sonnerie qui provoqua en moi un fou rire intérieur. Chacun sa madeleine de Proust. À notre arrivée pour la première fois en France, l'un de nos camarades, un Gao, comme nous appelions alors les broussards, ou les gens du bled, mal dégrossis — en fait, nos têtes de Turcs —, s'était écrié, à l'ouverture des portes automatiques de l'aéroport d'Orly, que si le Dieu-là était grand, *atouka* le Blanc-là n'était pas petit : il plaçait des esclaves invisibles pour ouvrir les portes aux visiteurs. Le Blanc-là, ajoutait le Gao, avait de surcroît climatisé l'atmosphère.

La salle du Refuge du Gois était sombre. Aucun consommateur. Dans la cheminée, un feu de bois mourait. L'humidité faisait frissonner. Je gardai mon attirail de trappeur du Grand Nord.

Accoudé au comptoir, un individu svelte, aux longs muscles, les cheveux gominés, une coupe à la main, conversait avec un homme à l'allure massive. Ce dernier, installé derrière le zinc, coiffé d'une casquette bleu marine, suçotait une pipe en forme de *s*. Difficile de dire s'il s'agissait d'un paysan ou d'un marin à la retraite. Mon apparition interrompt la conversation des deux compères. Ils posèrent sur moi un regard condescendant et peu amène. Je saluai de la tête, ils me répondirent à peine, je m'attablai. Ils échangèrent quelques mots à voix basse tout en coulant vers moi des regards de conspirateurs. Le colosse derrière le zinc posa sa bouffarde, saisit un torchon, s'essuya soigneusement un doigt après l'autre, avec des gestes de boucher, et chuchota quelque chose de bref à l'autre, qui hocha légèrement sa chevelure gominée. Puis il sortit de son retranchement et se dirigea vers moi. Faisant claquer ses galoches sur le dallage couleur latérite, la silhouette de plantigrade marchait l'amble d'un pas traînant, courbé comme un qui souffre de lombalgie chronique. Il nettoya la table, me jaugea, avant de planter ses yeux dans les miens.

Je commandai un vin chaud.

« Dame, ça on n'a pas. Mais on peut vous en préparer un... Sucré ou nature ? »

Toujours accoudé au bar, son compère, plus jeune que lui, imperturbable, avait posé sa coupe et me fixait à la manière d'un garde du corps attentif à mes gestes. Nos yeux se croisèrent un instant, je baissai les miens.

La loi interdisant de fumer dans les débits de boisson n'avait pas encore été adoptée et la salle était enfumée. Ma table était maculée de cercles sombres indélébiles. Dans un coin, une horloge ancienne. Un coffre en bois de chêne patiné, oblong et vertical. On eût dit d'un cercueil redressé. Deux vitres en forme de hublot laissaient apercevoir un long fleuret d'acier au bout duquel se balançait un disque doré.

« Vous me direz, monsieur, si c'est suffisamment sucré. Sinon... »

Le vin chaud me requinqua.

L'homme retourna derrière le bar. Tel un guetteur qui hisse le buste par-dessus la tranchée, il reprit sa conversation avec son compère. Ils parlaient à voix basse tout en m'ayant à l'œil.

Je regrettai de n'avoir emporté aucune lecture. J'aperçus un journal, *Ouest-France*, qui traînait sur la table voisine. Je le saisis, le parcourus. Rien d'accrocheur. La plupart des pages étaient consacrées à l'actualité régionale. Depuis mon arrivée, chaque jour, je le lisais en diagonale, m'arrêtant sur les rubriques consacrées à l'île. Les marées, basses et hautes, indiquées en heure solaire, leurs coefficients...

Les deux hommes poursuivaient leur conciliabule, sans cesser de jeter vers moi des regards soupçonneux. Soudain, l'un des deux lança quelque chose dans ma direction. Je le priai de répéter.

« J'disais ki fait pas beau ; que ce ne doit pas être gai pour les estivants. »

Ce n'était pas encore l'été, mais je ne relevai pas. Pour les gens du pays, estivant veut dire touriste, vacancier, voyageur de passage. Je le comprends d'autant plus facilement que là-bas, chez nous, les mots français ont aussi un sens propre à notre entendement.

L'ours derrière le zinc poursuivait son propos en formulant une relation entre la lune, le coefficient de la marée, le vent, la pêche, la chasse. J'écoutais en hochant humblement la tête. En fait, je déteste aussi bien la pêche que la chasse, et les conversations sur ces sujets m'ennuient.

La tête gominée vida sa coupe, s'apprêta à payer, mais le colosse fit un geste significatif de sa paluche. Ils échangèrent encore quelques mots à voix basse et le jeune prit congé.

Après avoir rangé verres et bouteilles, le plantigrade ronchon sortit lentement de sa tranchée et revint vers moi.

« Vous permettez ? »

Il fit crisser la chaise contre le sol et, avant même d'y avoir été invité, s'attabla en face de moi.

« Je ne voudrais pas vous ennuyer, monsieur... »

Sa voix rauque était légèrement voilée et des quintes de toux hachaient son propos. Quand il terminait une explication, je le relançais.

Je commandai un autre verre de vin chaud et invitai le patron à m'accompagner. Il hésita.

« Pour moi, ce ne sera pas d'ce breuvage.

— Choisissez. »

L'horloge carillonna. Des notes graves, solennelles dont l'écho retentissait dans la salle.

Le cabaretier fixa le cadran à chiffres romains, compara l'heure avec

celle de sa montre à gousset et, après un instant de réflexion, s'en retourna vers le zinc. Il en revint une bouteille à la main dont il fit couler un liquide sirupeux, couleur de tisane, dans un verre à liqueur.

Le cours de la conversation le rendait plus engageant. En parlant, il m'envoyait au visage une haleine forte de tabac noir. Il vitupéra le climat, l'époque, la politique, les estivants qui ne ressemblaient plus à ceux d'autrefois. Des pingres, qui se nourrissaient d'à peine un sandwich. Il les appelait les « hommes-sandwichs ». Avec ça, incapables de supporter l'alcool. Même pas un verre. Se contentaient d'un pot de château-la-pompe. Ce n'était pas avec de tels oiseaux qu'on pouvait couvrir les frais généraux du commerce et faire face aux impôts et taxes qui ne cessaient de grimper !

« Il y a longtemps que vous êtes installé ici ? »

Il éclata de rire.

« Dame, oui ! Avant de naître, j'étais déjà de l'île, monsieur. Pas un seul Palvadeau n'a de racines sur le continent. Sans notre famille, l'île n'aurait jamais émergé. »

Il rit à nouveau.

« Les dieux fondateurs, quoi.

— J'sais pas ce que vous voulez dire, mais sans doute quelque chose comme ça. »

Palvadeau. Comme le patron de l'hôtel du bois de la Chaize.

Un courant d'air souleva les pages du journal. Deux compères pénétrèrent dans la salle en lançant une bordée de jurons. Des paysans, des pêcheurs, ou des marins ? Peut-être les trois à la fois. Dans l'île, les uns et les autres portent le même uniforme. Bleu de chauffe et béret basque trituré de manière à prendre la forme d'une casquette. L'un d'eux se décoiffa. Son front, blanc comme un morceau de lard, contrastait avec le brun de sa peau.

Le cabaretier m'abandonna pour s'occuper des nouveaux clients.

« Salut, Bébert. Le paternel n'est pas là, ce soir ? »

— Va pas tarder. Pas besoin que j'ui dise qu vous êtes là. Comme un chien. Il vous renifle... Qu'est-ce qu'on s'offre ce soir ?

— Comme d'habitude. Deux fillettes de blanc. Après on verra. »

Je n'entendais pas les propos des deux nouveaux arrivants, mais, aux regards qu'ils glissaient vers moi, j'imaginai que je devais être au centre de leur discussion. Tout nouveau visage dans l'île suscite des commentaires, des interrogations, des suspicions. Comme dans nos villages de brousse.

Le patron revint s'asseoir en face de moi.

« Ça vous plaît ? »

— Quoi ?

— Le pays, pardi.

— Je le découvre.

— D'où venez-vous ?

— De Paris. »

L'homme fronça le sourcil, avala une gorgée de sa liqueur et s'essuya les lèvres du revers de la main. Il toussota un instant et reprit la conversation en expliquant la différence entre les véritables indigènes de l'île, les habitués, les estivants et ceux qu'il qualifiait d'*émigrés* ; les indigènes qui avaient fui, à la recherche d'une *vie de monsieur* là-bas à l'étranger. Sur le continent. Des traîtres, en somme.

D'abord une ombre, puis une grande masse. Elle avançait en patinant au ralenti. Le clone du patron, en plus vieux, et habillé différemment. À bien y regarder toutefois, le visage, quoique rappelant celui du tenancier, était déformé par les rides. Il leva péniblement sa canne pour saluer les deux clients.

« Salut, le Pépère. Comment va ? »

Le vieux bougonna pour se plaindre de ses articulations et pour maudire la pluie et l'humidité.

Dans une haleine où se mêlaient l'odeur de tabac et celle de je ne sais quel alcool, le patron me souffla que c'était son père. Il m'abandonna pour aller aider le vieux.

Accroché au bras de son fils, la nouvelle apparition me salua, de la tête et d'une main lasse, marmonna quelque chose d'inaudible. Il me dévisageait de ses yeux vitreux. Tout en marchant, le fils et le père se murmuraient des secrets, en jetant des regards obliques sur moi. C'était finalement moi que leur grossièreté gênait. Le vieux n'hésitait pas à se pencher ostensiblement pour mieux me dévisager, le front plissé, en dodelinant du chef.

Arrivé à ma hauteur, il m'interpella :

« Pardonnez-moi, monsieur, je voudrais pas être... comment on dit déjà ?

— Importun ?

— Un quoi ? C'est quoi cette chose-là ? Non, y a un autre mot. Toi, Bébert, qui as été à l'école plus loin que moi, tu dois savoir. Aide-moi, bon Diou.

— Curieux ?

— Non plus... Ah ! c'est terrible, ça va venir... bon, disons que je voudrais pas être impoli... c'est pas le mot, mais ça fait rien.

— Indélicat ?

— C'est ça ! Va falloir que je note ce mot : in-dé-li-cat ! Je l'oublie toujours. Alors que c'est simple et bête comme chou. Pas besoin d'avoir fait Polytechnique pour se rappeler ce mot. Indélicat. Donc, je voudrais pas être indélicat, mais mon fils et moi on se disait que vous nous rappeliez quelqu'un. S'pas, Bébert ? S'pas qu'il ressemble à...

— Je ne dirais pas ça, mais il a quelque chose de lui.

— J'sais pas quoi. Mais, sacré bon Diou de bon Diou, plus j'vous

regarde, plus j'vous trouve comme qui dirait un air de famille avec le bougre.

— Qui, donc ?

— Assanakis.

— Un Grec ?

— On l'a cru, au début. À cause du nom, bien sûr. »

Le patron du bistrot pouffa en laissant tomber son buste vers l'avant.

« Je l'ai interpellé en grec, mais y pigeait que dalle, le pauvre gars.

— Vous parlez grec ? demandai-je au père.

— Oh ! dame, oui... Enfin, un peu... Disons, pas mal, quoi. C'est que j'ai passé *déka okto mines* sur un bateau grec, moi. Pendant la guerre. Si bien que j'lui avais dit à l'Assanakis : *Kali méra ! Tika baria ?* Ben, savait pas me répondre le gars. C'était comme si j'ui avais parlé du chinois, de l'hébreu ou du Mathusalem. Même quand j'ui ai dit qu'c'était du grec, l'est tombé des nues. Parce que le grec, il pensait le connaître. Il l'étudiait à l'école, le p'tit gars. Mais avec un dictionnaire. Juste pour traduire des textes vieux comme le monde. Il ne comprenait rien à ce que je lui jactais... Ah ! je vois. Ça vous fait rire...

— Il étudiait le grec ancien.

— Erreur, mon bon monsieur ! C'est moi qui parlais l'ancien grec. Celui de la guerre, je vous dis. Tandis que le grec de l'Assanakis, c'était le grec des années cinquante, celui qu'on étudie maintenant au lycée avec un dictionnaire. Donc le nouveau grec... Le grec avec dico... Comme si, pour se faire comprendre en Grèce, il *faudrait* se baguenauder avec un dico au bras. »

Je renonçai à poursuivre cette histoire de fous.

« Quel âge avait donc votre Assanakis ? »

La réponse provint du fils.

« À l'époque, une douzaine d'années... À l'heure où le mari de sa mère l'a emmené ici... Fin des années quarante.

— T'es sûr ? interrompit le vieux. C'est pas dans les années cinquante ?

— Bon Diou que non, papa. Mille neuf cent quarante-neuf, j'te dis. Sûr que je m'en souviens, c'est l'année où j'ai passé le certificat d'études primaires. »

L'homme me souffla que son père, avec l'âge, perdait la mémoire, précisant que la seule chose où son esprit ne pouvait être pris en défaut, c'était la manille ; que chaque jour, de manière sacrée, il jouait à la manille avec ses deux camarades de table. Le troisième, qu'ils appelaient le Méridional, n'allait pas tarder à se joindre à eux.

« M'croirez pas, cher monsieur, eh bien, le putain d'Assanakis c'est d'Afrique qu'il venait, le salaud. Pardon... »

Il fixa mon nœud de cravate et, machinalement, j'eus un geste vers mon col.

« Pardonnez-moi de l'appeler salaud. C'est notre manière de parler ici. Rien de bien méchant. Un signe d'affection. Même que, quand il revenait pour les vacances... J'oublie de vous dire qu'il allait au lycée Clemenceau, le bougre d'Assanakis, à Nantes, alors que moi je gagnais déjà ma croûte en pêchant et labourant la terre. Eh bien ! lorsqu'il venait en vacances et que j'allais l'attendre à l'arrêt de l'autocar Mignal, ou Renoux, j'ai criais : "Alors, s'pèce de salaud !" Et lui répondait : "Alors, vieille ganache !" Après quoi, on se tombait dans les bras, comme des frères. Des frères que nous étions réellement. J'ai pas peur de le dire, même si lui était noir et moi, comme vous voyez, blanc. En fait, n'était pas vraiment noir-noir. Plutôt bronzé ou, comme on dit, basané. »

Le cabaretier me raconta une plaisanterie dont il rit lui-même. Il se rendit compte que je n'avais pas compris et reprit l'histoire. Il appelait Assanakis son frère de lait et l'autre le nommait son frère de café.

« Parce que, comme je vous disais, il venait d'Afrique, l'Assanakis.

— C'est grand l'Afrique.

— Dame, j'en sais guère plus. À l'époque, m'avait bien dit le nom de son bled d'origine, mais j'ai oublié... Peut-être bien Gabon, ou Sénégal, ou Cam... non, j'sais plus. C'est tellement loin d'ici tout ça. Et puis, v'savez, la géographie et moi... *Malgré que*, à l'époque, j'savais par cœur la liste des départements, des préfectures, des sous-préfectures et des chefs-lieux de département d'chez nous. Grâce à quoi j'ai décroché mon certif. Les jeunes d'aujourd'hui ignorent ces choses-là, monsieur. Sans vergogne. Je me demande comment ils font pour voyager sans se perdre... Vous souriez ? Mais c'est la vérité vraie que je vous raconte, monsieur. Cré nom de Diou ! L'éducation d'aujourd'hui, j'vous dis pas. D'mon temps, avec le certificat d'études primaires, on écrivait une lettre sans fautes d'orthographe. Aujourd'hui ? Avec le bac, j'vous dis pas comment ils massacrent notre français. Des barbares, les diplômés d'ce jour !... »

L'homme roulait les *r*. À la manière des Québécois. Il entrecoupait son propos d'anecdotes et j'avais du mal à le suivre. Je me gardais pourtant de l'interrompre, car, à mesure qu'il progressait dans son récit, le portrait d'Assanakis s'esquissait avec plus de précision, ses anecdotes étaient vivantes, ses digressions apportaient de la cohérence à l'ensemble. J'aurais voulu enregistrer la conversation, ou prendre des notes, mais j'aurais éveillé des soupçons et perdu sa confiance...

« Ce qu'il est devenu ? Allez savoir. Avec le train de vie qu'il menait !... Toutes ces voitures, toutes plus chouettes les unes que les autres !... Quant aux pépées qui l'accompagnaient chaque saison ici, j'vous dis pas, jamais la même !... Doit être un millionnaire à cette

heure. Où est-il, par les temps qui courent ?... Peut-être bien dans l'un de ces pays où l'on fait des affaires comme nulle part ailleurs : l'Amérique, le Canada, le Brésil, l'Australie... Quoi que... Allez savoir s'il n'est pas retourné en Afrique. »

Le père branla la tête avant de se lancer dans une tirade.

« Le chien, comme on dit par chez nous, s'en retourne toujours à son vomissement. Et dame ! là-bas, l'a peut-être été pris dans une de ces guerres tribales que les journaux nous rapportent chaque mois. L'Afrique c'est le continent des tragédies, s'pas. Depuis qu'on leur a donné leur indépendance, ne cessent de se bousiller les uns les autres. L'Afrique engendre des tueries aussi naturellement que la boue du Gois secrète les palourdes. Un vrai jeu de massacre. Entre tribus. Paraît qu's'aiment pas les uns les autres. C'était comme ça avant qu'on vienne chez eux, c'est reparti de plus belle depuis qu'ils nous ont chassés. Y a qu'à regarder la télé. Paraît même qu'ils se mangent entre eux. Si, si, si. N'avez pas vu le numéro de *Paris-Match* sur le père Bokassa ? Savez leur empereur, là... On a trouvé de la chair humaine dans son frigo... Si, si, si, je vous dis, c'est écrit. Je l'ai lu. Se bouffent les uns les autres comme avant qu'on vienne là-bas leur apporter la civilisation. Aurait dû rester vivre avec nous une vie pépère, l'Assanakis. Mais que voulez-vous que je vous dise, moi ? Eh bien ! son âme a été gâchée par l'école d'aujourd'hui, si vous voulez savoir. Comme celle de beaucoup d'autres. Z'ont peur du silence de l'île, nos enfants. Alors qu'ici le bourg l'avait adopté, l'Assanakis. Plus personne ne voyait sa couleur. Surtout qu'il n'était pas tout à fait noir. Basané comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Tenez, si vous préférez, bronzé, comme un estivant qui se serait doré sur la plage de manière exagérée. Votre teint plutôt. S'il avait voulu, serait devenu notre maire, Assanakis. On l'aimait tellement qu'on l'aurait élu et réélu, sans cesse.

— À la mode africaine.

— Pardon ? Pas bien entendu, intervint le père. S'cusez-moi, vais me tourner car commence à devenir dur de l'oreille droite. Une saloperie chipée à la guerre, sur le bateau grec.

— Pendant *déka okto mines*.

— Ah ! vous n'en perdez pas une, vous... Bref, j'avais oublié d'ouvrir la bouche quand l'obusier a fait partir son machin... Alors... Bang ! Attendez que je me retourne... Là, de cette oreille, ça va mieux... Je vous entends correctement, maintenant. Pas besoin de crier... Pardon, s'cusez-moi. Où en étions-nous ?

— C'est moi qui m'excuse. Je vous ai fait perdre le fil de votre histoire.

— Non, non, non. Avec l'âge... (il pointa du doigt ses oreilles)... j'ai les portugaises qui s'ensablent, mais, Dieu merci, la tête fonctionne. Je peux vous réciter la messe en latin, comme du temps où j'étais enfant

de chœur. Pourrais encore vous dire mon numéro matricule à l'armée, le nom de tous les camarades du bateau grec. Du commandant au moussaillon. Et puis encore les numéros des plaques minéralogiques des bagnoles d'Assanakis. Parce que, j'vous dis pas, il en changeait, le monsieur. Chaque été, revenait avec une nouvelle tire. Y a eu la Panhard. Une Dyna Panhard bleu pétrole qu'il avait baptisée la tante Eulalie... Puis la Simca Aronde, ensuite la 403 Peugeot gris perle, la 404 bleu pétrole métallisé, la DS aux pneus à flancs blancs, qu'il appelait la Brigitte Bardot, puis la Merco qu'il appelait la Lollobrigida... Une fois, s'est même présenté en Jaguar, le gaillard. »

Pour chaque véhicule, le vieux indiquait le numéro de la plaque minéralogique. Il le faisait sans hésitation, mécaniquement, comme un enfant qui réciterait sa table de multiplication.

L'horloge a de nouveau carillonné. La porte de l'estaminet s'est ouverte, laissant apparaître un homme en ciré de marin.

Il avait la peau noire.

Il a damé le paillason de ses bottes avant de se débarrasser de son haveneau et d'une hotte en osier qu'il portait en bandoulière.

« Ah ! le Méridional, te v'là enfin !... Le pépé commençait à s'impatisser. Tu ramènes la pêche miraculeuse, j'espère. Sinon, tu n'es qu'un nullard. Ce vent d'est, c'est du pain bénit pour les boucauds. »

Les trois compères accueillirent bruyamment le Noir, émaillant leurs propos de plaisanteries gaillardes.

« Enfin, on va pouvoir commencer la partie de manille.

— Minute, les gars, minute. J'ai la dalle en fer-blanc, moi. C'est qu'j'ai bossé. Pas comme vous, assis comme des estivants à siroter votre chopine. J'ai bossé comme un nègre, moi. »

De gros éclats de rire remplirent la pièce et l'un d'eux appliqua une tape sur le dos du Noir.

« Répète un peu. J'l'avais jamais entendue celle-là. »

Le Noir s'exprimait sans accent. Ou, s'il en avait un qui affleurait de temps à autre, c'était celui du pays. Je veux dire de l'île. Son visage me disait quelque chose. Mais que de fois ne m'étais-je pas fourvoyé en croyant reconnaître des inconnus.

« Manille liée ou sèche ?

— Tu plaisantes, ou quoi ? Nous c'est la véritable manille. La pure. »

Le tenancier se pencha par-dessus la table pour me chuchoter quelque chose.

« Vous voyez, lui, c'est comme l'Assanakis.

— Lui ?

— Le nègre ! murmura-t-il, en coulant un regard de biais.

— Vous m'avez dit qu'Assanakis avait la peau brune. Café au lait.

— Très bien. C'est ça, café au lait. Pas mal comme expression. J'y

aurais pas pensé.

— Alors ?

— C'est pas la peau qu'il a comme Assanakis, mais le destin. Oui, monsieur. Comme Assanakis, il a débarqué ici un jour et, après avoir posé ses valises, s'est acheté une maison du pays dans les dunes. Pour ne plus en repartir. Le pays lui a plu. Lui manque qu'une chose, au Méridional : une femme. Eh, eh, eh ! j'sais pas comment il fait. On dirait un curé. Alors que l'Assanakis c'était le contraire. Un chaud lapin, le voyou ! P'têt bien que ça vous arrivera aussi... Je veux dire de vous acheter un pied-à-terre et de vous installer ici. V'savez on n'est pas philanthrope ici.

— Philanthrope ?

— C'est pas philanthrope qu'on dit ? Vous devez savoir ça mieux que moi, vous qui avez fait des études. Les gens-là qui n'aiment pas les étrangers.

— Xénophobe ?

— C'est ça, xénophobe. Vous savez, moi, les mots d'origine grecque...

— Faut demander à votre père. Lui qui a vécu *déka okto mines...* »

Il éclata de rire et me tapa un grand coup sur l'épaule.

« Il est comme Assanakis, le nègre. À force de vivre avec les gars du pays, de pêcher avec eux, de boire la chopine, de jouer à la manille, eh bien ! on ne voit plus ni la couleur de sa peau ni ses cheveux crépus. C'est pour ça qu'on l'appelle le Méridional... Non, ne me dites pas que vous pigez pas... Les Méridionaux, ce sont les gens du Sud, non ? Et l'Afrique, c'est bien au sud. Vous êtes d'accord ? Méridional c'est moins insultant que nègre... ou qu'Africain. »

Je regardai l'horloge et demandai l'addition. Le vieux me proposa une autre tournée. J'hésitai.

La porte qui donnait accès à la partie privée du bâtiment grinça et apparut une femme en jean, anorak et bottes en caoutchouc. Elle salua les joueurs de cartes avant de se diriger vers notre table.

« Je vous présente la Niquette, ma moitié.

— Dominique », corrigea-t-elle.

Une brunette aux yeux bleus. À son allure, à ses demi-talons et à son français standard, elle avait plus l'allure d'une midinette de la ville que celle d'une indigène de l'île. Qu'est-ce qui l'avait attirée chez le patron du bistrot ?

« Allez, monsieur, c'est ma tournée », insista Bébert.

La Niquette ouvrit la porte d'entrée et disparut dans la nuit.

Le cabaretier se dirigea à nouveau derrière le zinc, revint avec un autre verre de vin chaud. Il leva à notre santé un verre de je ne sais quelle gnôle.

« À votre bienvenue dans le pays... Au fait, la fumée de la pipe ne

vous gêne pas, monsieur ?

— Je suis un ancien fumeur.

— Ouais, paraît que ça rend tolérant, mais ça peut aussi développer des allergies. »

Il se retourna vers la table des joueurs et leva son verre.

« Allez, les gars. À la santé du monsieur de la ville. »

Tandis que le patron tassait son tabac noir de petits coups de bourre-pipe, son père revint vers nous. Il avait cédé sa place à un joueur de manille survenu à l'improviste. Le fils tira une chaise et l'aida à s'asseoir. Le vieux voulait me questionner. Sans doute sur l'Afrique. Je pris les devants.

« Beaucoup de clients en ce moment ? »

C'est le fils qui répondit.

« C'est pas la saison. Rien que des fidèles. Des gars du pays. Comme ces joueurs de cartes... Ne viennent que le soir. En journée, sont dans les champs ou sur la mer... Mais, bah, on le sait. C'est la vie. Notre vie. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Pendant la saison, on accumule et le reste de l'année on vit des ressources de l'été. Sommes comme les fourmis de l'autre, là... »

Je l'aidai.

« C'est ça. Autre chose que je me souviens bien, c'est cette histoire de la cigale et de la fourmi. Je pourrais vous réciter la fable comme je faisais à l'institut... »

Il laissa échapper un sourire d'attendrissement sur lui-même et il branla la tête.

« Vous savez m'sieur, j'ai pas été loin dans les études, moué. Le maître y voulait que je continue. Disait qu'j'étais doué... »

Il éclata de rire, tandis que le vieux se roulait une cigarette avec un appareil qu'il venait de tirer d'une de ses poches.

« En c'temps-là, dans l'île et les environs, y avait ni collège ni lycée. Fallait aller loin. Jusqu'à Nantes. Et puis, le *pater* y comprenait pas qu'avec la lecture et les quatre opérations je veuille en savoir plus.

— Oh, dame oui ! Pour sûr que j'avais raison. C'était bien suffisant pour faire un bon marin ou un bon paysan...

— Ah ! ça alors, j'croyais que t'étais sourd. »

Éclat de rire général. Je souris pour ne pas avoir l'air bégueule.

« C'est ce que j'ai commencé par faire. La pêche. Puis moussaillon...

— Pendant *déka okto mines*...

— Non, les *déka okto mines*, sur le bateau grec, c'était papa. De la rigolade par rapport à ce qui m'attendait... Après ç'a été la guerre. Celle d'Algérie. Bref, en final de tout, j'ai fini, comme vous le constatez, patron de bistrot. Comme disait ma mère, que Dieu la garde en son sein ! (ici, le tenancier bâcla un signe de croix)... on sait pas ce que la vie nous réserve. Enfin, quand je dis *finir*, c'est façon de parler. Suis pas au bout du rouleau... »

Il avala une gorgée de sa gnôle. Il y eut un instant de silence et mon regard rencontra celui du père du bistrotier. Il me dévisageait sans vergogne.

« Vous n'êtes pas d'ici, vous m'sieur.

— Ça se voit, non ? Vous m'avez déjà posé la question. »

Il fronça le sourcil.

« Bon Diou de bon Diou, c'est pas à y croire, mais ce que vous lui ressemblez. Plus je vous regarde, plus je m'dis que c'est ben lui, avec quelques rides et les cheveux blancs en plus. »

Je haussai le sourcil.

« Eh bien ! je vais vous dire, moi. L'Assanakis, il avait le même teint que vous.

— Noir ?

— N'êtes pas noir, vous. Pas noir comme le nègre-là. (Il baissa encore la voix, secoua hypocritement son pouce par-dessus son épaule, dans la direction des joueurs de manille...) J'en ai connu, des vrais nègres, moi, durant mon cabotage sur les côtes africaines. De Casa jusqu'à Durban, en passant par Dakar, Sassandra, Libreville, Port-Gentil, Pointe-Noire. Non, z'êtes pas noir, vous... Vous avez la peau un peu mate, c'est tout. C'est bien comme ça qu'on dit ? Mate ? Comme les estivants quand ils font les zouaves à se dorer sur la plage, au soleil d'août. (Il prononçait d'*awout*.) Tenez, ça me vient. Comme Joséphine Baker plutôt. Ou comme les Arabes, si vous voulez. D'ailleurs quelle importance ? Pas raciste, moi. Parce que, je vais vous dire, moi, le gars Assanakis, malgré sa peau, pour les indigènes de l'île, ce n'était plus un Africain. On le voyait blanc, comme vous et moi... Enfin, je veux dire comme moi et... un peu vous. Non, non, non. C'était devenu un enfant du pays, je vous dis. Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure. Mais pourquoi l'a fait cette connerie ? Sacré putain de nom de Dieu. »

Il vida son verre et écrasa une larme de son pouce.

À côté, les joueurs de manille étaient silencieux, sérieux, concentrés. Hormis le Noir, en jean et chandail à grosses côtes, ils étaient vêtus de pantalons et tuniques en bleu de chauffe. Au fond, comme les Chinois des années de la Révolution culturelle.

De temps à autre, l'un des joueurs rompait le silence en cognant du poing sa carte contre la table.

« On a gagné la belle, à vous de payer la tournée. »

Le carillon de Westminster a sonné, le Noir a regardé sa montre, s'est levé, a enfilé son ciré et a pris congé.

J'avais gardé le contact avec M. Labernerie, mon ami, le peintre du Café de Flore. À mes brefs messages, sur des cartes postales assez conventionnelles, il me répondait sur du papier de Chine à l'en-tête orné d'une aquarelle de sa composition aux tons pastel. Cela m'évoquait ces silhouettes de l'école de Poto-Poto, que nous appelons improprement les Mickeys.

M. Labernerie se réjouissait que je me sois laissé prendre aux charmes de l'île et projetait de venir me rendre visite.

Il le fit sans crier gare, débarquant dans mon hôtel un matin où je m'échinai sur mon texte.

Après avoir répondu d'un ton bourru à l'hôtelier, j'abandonnai mon travail et dévalai les marches pour accueillir mon visiteur les bras ouverts et le sourire aux lèvres.

Malgré la saison, la matinée était lumineuse, sans vent, avec de légers nuages très haut dans le ciel.

« Je vous l'avais dit, notre île est souriante ! À Paris, il fait un temps de chien. »

Après avoir accepté un verre de blanc sec du pays, il me proposa une visite de son île. De son île, insista-t-il, pas celle des touristes ni celle des indigènes. Depuis mon arrivée, je n'y avais jamais songé. Hormis mes échappées au Refuge du Gois, je passais le plus clair de mes journées sur mon manuscrit, le matin, et à mon parcours de santé, l'après-midi, dans la zone du bois de la Chaize et de Noirmoutier. Comme la plupart de mes compatriotes, je suis un piètre touriste. Par défaut d'organisation et manque de culture. Peut-être aussi parce que mes voyages les plus riches se déroulent dans ma tête, avec de la musique, ou certains livres. De préférence ceux qui ne parlent pas de voyages.

« À trop manipuler votre texte, me dit Labernerie, vous allez lui faire du mal. Je connais ce syndrome, il affecte aussi les peintres. »

Nous avons fait le tour de l'île en commençant par le Vieil et les Sableaux, des plages à deux pas de mon hôtel. Je ne soupçonnais pas l'existence de ces écrins dans les pinèdes. Deux oasis de calme. Quelques centaines de mètres plus loin, il arrêta la voiture, me montra dans les champs des murets de pierre. C'était l'emplacement d'un canular d'adolescence. Ils s'étaient enroulés dans des draps blancs en guise de toge. Des promeneurs écarquillèrent les yeux. Ils se mirent à mimer des harangues en récitant des vers latins. Je n'ai pas retenu la suite du canular.

Tandis que nous avançons sur la jetée du port de L'Herbaudière, il me pointa du doigt une maison aux tuiles rouges, chaulée de blanc, aux portes et volets bleus, comme ses voisines.

« Vous voyez ? Non, pas celle-ci, mais celle-là, juste à côté, eh bien ! Harry Baur l'avait achetée et y passait régulièrement ses vacances.

— Qui donc est Harry Baur ?

— À la vérité, je ne sais pas grand-chose sur lui, sinon ce que j'ai appris par... comment dire ? Ce que m'en disaient mes grands-parents, disons par le bouche-à-oreille...

— Ou la tradition orale. »

La formule l'étonna. Sur un ton faussement modeste, je jouais les érudits. À l'époque, hormis dans les cercles de spécialistes, le concept de tradition orale était peu connu.

Harry Baur était un monstre sacré du cinéma français d'avant guerre.

« C'est le Jean Valjean des *Misérables* et le Volpone du film de Tourneur. Avec Louis Jouvet... »

J'avais vu l'un de ces deux films, en noir et blanc, à la cinémathèque de la rue d'Ulm.

Pour M. Labernerie, l'île était remplie de souvenirs. Ici vivait un individu ronchon. Avec quelques garnements du village, ils s'étaient introduits à la dérobée pour chiper les fruits de son jardin ; là une ancienne chaumière où sa famille l'envoyait se procurer le lait au bidon. Cela lui offrait l'occasion de décrire l'« époque » avec des accents de conteur. Plus loin, il évoquait une belle petite paysanne pour laquelle ses copains et lui rivalisaient à faire la roue. Un jour, elle disparut. On aurait retrouvé sa trace dans un bar louche du quartier des Pâquis à Genève ; ailleurs une bâtisse de pierre qui avait hébergé le seul cinéma de la commune. Ils s'y enfermaient, les uns pour flirter dans le noir, les autres pour chahuter à chaque scène d'amour ou à chaque rupture de la bande d'images. Il était intarissable sur les moulins de l'île. Il les avait connus du temps où ils étaient encore munis de leurs ailes et où celles-ci étaient actionnées par le vent. Au pied levé, il esquissa au crayon un croquis afin que je visualise le mécanisme qui permettait d'orienter le toit selon la direction du vent. L'un des moulins de La Guérinière appartenait au réalisateur Jacques Demy. Cet autre, à Barbâtre, avait été la propriété du critique littéraire Robert Kemp, qu'il avait aperçu dans la dune, avec sa cape, son béret et sa canne, sans se douter alors qu'il s'agissait d'une signature célèbre. Il fut très bref sur un autre moulin désaffecté, toujours à Barbâtre. Il pensait, sans en être sûr, qu'il avait été acquis par le peintre Pierre Perron, son rival.

À la fin de la promenade, nous fîmes une pause chez lui. Une longue maison traditionnelle à la lisière d'une pinède de la commune de L'Épine. En pénétrant dans la cour, il pesta contre son voisin, un parvenu, qui, afin d'affirmer sa réussite, avait eu le mauvais goût de se construire une villa dont l'architecture jurait avec les maisons du cru.

Une villa aux lignes modernes avec de larges baies vitrées à glissières. Une habitation où je me serais senti bien.

Au fil des années, Labernerie avait racheté une bicoque voisine qu'il avait rattachée à la première, obtenant une bâtisse en L. Après avoir bu et bavardé autour d'un feu de bois, il m'a invité à visiter son atelier dans le second bâtiment. Dans un coin, un chevalet avec une chaise et des pots mouchetés de grosses gouttes de peinture. Le reste de la pièce était rangé avec soin. Il ouvrit une porte qui conduisait à une autre pièce en enfilade. Y étaient entassées, les unes appuyées de biais contre les murs, les autres empilées sur un tapis, je ne sais combien de toiles. Des tableaux inachevés ou auxquels il manquait quelque chose pour mériter d'être exposés. Lui-même ne savait pas pourquoi il avait abandonné certaines toiles qui pourtant me paraissaient abouties. Il leur manquait « juste un chouia », minaudait-il, juste un détail qui ressortissait plus au domaine de l'intuition qu'à celui de la raison. Il était convaincu de découvrir un jour la lacune, l'hiatus, la nature de la disharmonie. « En art, murmura-t-il l'œil égrillard, c'est comme en amour, il faut être patient. Se précipiter conduit à l'éjaculation précoce. Alors, c'est la catastrophe. Le public se sent violé... L'art c'est le souci du détail. Le choix d'une nuance dans la couleur, le redressement ou l'accentuation de la courbure d'une ligne sont des questions de vie ou de mort. »

Je saisis une toile et la plaçai près d'une fenêtre, à la lumière du jour.

« Ça vous plaît ?

— Intéressante.

— Tiens, donc !

— Je trouve à votre modèle un faux air de Pouchkine.

— Vous connaissez Pouchkine ?

— Pas vraiment. Je connais surtout ses origines. J'ai lu, il y a belle lurette, *La Dame de pique*. Ça ne m'a pas marqué. Plus tard, lorsque j'ai su son ascendance africaine, j'ai dévoré son roman inachevé, *Le Nègre de Pierre le Grand*.

— C'est étonnant que vous ayez reconnu Pouchkine alors que je ne l'ai pas traité dans la manière des portraits que l'on possède de lui. »

C'était une toile de facture moderne. À la Picasso, aurait dit Tonton Gankama. Pas ses peintures abstraites, mais certaines esquisses de la période bleue ou rose. Le visage évoquait un masque fang, de forme allongée et concave. Labernerie n'avait jamais entendu parler des Fangs ; je fis le savant.

« Effectivement, le visage pourrait être le masque mortuaire de Pouchkine... Mais un Pouchkine en jean et polo ! »

Il éclata de rire avant de poursuivre :

« L'association de ma toile à la statuaire nègre me fait plaisir. Elle

n'était pas absente de mon esprit, lors de la conception.

— Ce sont la chevelure frisée et les rouflaquettes qui m'ont conduit au rapprochement.

— Effectivement, à l'époque où j'ai peint cette toile, mon modèle portait des favoris. C'était, souvenez-vous, la mode à la fin des années soixante. »

Le fond du tableau était une composition de couleurs vives, traitée à la manière de vitraux ou bien encore de ces images floues et déformées que projettent des vidéos transmises par satellites. Il fallait de l'imagination pour distinguer dans ce kaléidoscope le jean et le polo qu'avait évoqués le peintre tout à l'heure.

« Je philosophe mal sur l'art. La peinture est un travail de maçon. On manie la truelle, on tripote la boue, on avance une brique après l'autre, on vérifie l'équilibre avec le fil à plomb... De maçon fantasque, bien sûr. Alors que la philosophie, c'est de la dentelle. Trop souvent un jargon, des jeux de mots... Des élucubrations de gens qui se prennent au sérieux alors que les premiers philosophes, Platon, Socrate, Aristote, s'exprimaient avec simplicité, seule façon de parler vrai.

— Du jeu de mots ?

— Oui, chez les phénoménologues, par exemple.

— Les quoi ?

— Les phénoménologues.

— C'est quoi ces monstres-là ?

— Des dinosaures. Un jour, je vous expliquerai. Pour le paysan du Danube, ou de l'île, que je suis, le rôle de la peinture consiste à susciter l'imagination du public. Je dis bien susciter l'imagination du public, et non imposer celle de l'artiste. Réveiller, provoquer l'imagination la plus débridée. Depuis l'invention de la photo, notre rôle a changé. Mais, trêve de théorie, c'est un terrain où je suis moins à l'aise qu'avec mon pinceau et ma pelle, dans le touillage et l'agencement des couleurs... Le modèle non avoué de ce portrait est un ancien condisciple. Le point commun entre Pouchkine et lui est qu'ils sont tous deux des sang-mêlé.

— Combien ?

— Combien de quoi ? Comprends pas...

— Combien coûte la toile ?

— Pas question de la vendre, elle n'est pas terminée, vous ai-je dit.

— Elle me convient en l'état... Qu'elle soit inachevée, comme *Le Nègre de Pierre le Grand*, est aussi un clin d'œil à Pouchkine, non ?

— Non, non, non, monsieur. Non. C'est un brouillon. Pas question de m'en départir à ce stade. »

Après m'avoir repris la toile des mains, il leva la tête, cligna des yeux, et évoqua une récente interview de Georges Moustaki à la radio.

Le chanteur, s'en prenant à la médiocrité des paroliers actuels, avait cité le contre-exemple de Georges Brassens : il avait laissé dormir dans ses tiroirs pendant de longs mois sa chanson *La Chasse aux papillons*, parce qu'il lui manquait quelque chose — Labernerie ferma un œil, grimaça, frotta son pouce contre deux doigts —, quelque chose qu'il percevait confusément et n'arrivait pas à formuler. Un jour, il trouva l'expression « un bon petit diable ». Et ce fut le premier vers de la chanson.

« Il y a au plus cinq kilomètres entre votre maison et la mienne. Si le "bon petit diable" surgit de votre cerveau, vous me passez un coup de fil, j'accours avec ma toile et hop ! vous y mettez la dernière touche.

— Non, non, non. Elle doit pour le moment demeurer à portée d'ondes... Pour hanter mes nuits. Surtout, depuis que je sais qu'elle aura au moins un admirateur.

— À portée d'ondes ? »

Labernerie se lança dans des explications fumeuses sur ce qu'il appelait les esprits et les puissances invisibles, émettrices de monades. À quoi bon le contredire, lui demander le sens qu'il donnait aux « monades » ?...

Bras dessus, bras dessous, nous avons fait le tour de l'atelier. Cela sentait l'huile et la térébenthine. À part une ou deux pièces, je n'aurais pas orné mes murs de ses autres toiles. Sans être laides, elles n'éveillaient aucun écho en moi.

Dans le coin, un canapé en osier recouvert d'une vieille couette, deux ou trois fauteuils bas, quelques poufs décorés d'arabesques composaient son salon. Il a ouvert un buffet rustique et en a extrait une bouteille poussiéreuse. Du calva. Tandis qu'il disposait sur un plateau la bouteille, les verres et une coupelle de cajous, je jetai un coup d'œil aux dos des livres rangés sur le manteau de la cheminée, entre deux statuettes de Ganesha. Des titres d'astrologie, d'art divinatoire et de spiritisme. Avec eux, les *Lettres à Théo* de Vincent Van Gogh et, posé à plat, en raison de sa taille, *Noa Noa*, un superbe album signé Gauguin. Je le feuilletai avec précaution. C'était un fac-similé orné d'aquarelles insérées dans un texte manuscrit du peintre. Une gravure attira mon attention. Deux jeunes gens, nus, en train de faire l'amour dans une corolle de fleurs. Une image saisissante. Le visage de la femme est sans expression et ses talons, épais, retiennent l'homme par les reins. On ne voit pas le visage de celui-ci, seulement la nuque. J'ai tourné la page.

La conversation allait dans tous les sens. Elle est revenue, je ne sais par quel biais, sur le tableau que je voulais lui acheter.

« Eurêka ! s'exclama-t-il, savez-vous comment je vais l'intituler ?

— Pouchkine, pardi.

— Non. *Un bon petit diable.* »

Une allusion bien sûr à l'anecdote sur le désir de perfection de Brassens.

« C'est qu'en plus le modèle était effectivement un bon petit diable. Un condisciple de lycée.

— À Paris ?

— Non, à Nantes. Un interne du lycée Clemenceau. Comme moi, il passait ses vacances ici.

— Assanakis ?

— Comment le connaissez-vous ?

— Je n'ai joué ni aux Indiens, ni au foot, ni à la manille avec lui, mais je n'entends parler que de lui depuis mon arrivée. »

Je revenais souvent au Refuge du Gois. Généralement le soir, à l'heure de l'apéritif. Un rituel. J'y donnais rendez-vous à Labernerie.

Le Noir, ou plutôt le Méridional, comme ils disaient, était là, assidu.

Je ne savais comment m'y prendre pour l'aborder d'une manière naturelle. Dans ses yeux, je lisais de l'hostilité à mon endroit. Nous ne nous étions pourtant jamais adressé la parole et il n'y avait aucun contentieux entre nous. Son regard glissait sur moi et son indifférence me blessait. C'était comme s'il ressentait une aversion physique à mon égard.

Un jour, alors que je m'aventurais à lui offrir un verre, Niquette est apparue. Elle m'a donné du professeur et a gardé ma main dans la sienne. Sans intention, je pense, mais j'en ai bafouillé. Elle a eu un rire taquin, a filé, en ignorant la présence du Méridional. Je lui ai réitéré mon offre. Il m'a remercié glacialement et, regardant l'horloge, a invoqué une urgence à laquelle il devait se rendre. J'ai eu l'impression que son attitude, à la limite de la grossièreté, l'avait lui-même gêné. Il s'est repris et, le sourire crispé, m'a assuré que ce serait pour une prochaine fois.

Qu'est-ce qui pouvait bien l'appeler ailleurs ? Qui ?

Sans en avoir l'air, comme un enquêteur apparemment désintéressé, je grappillais des bribes d'informations sur « le Méridional ».

Il vivait seul dans sa baraque. Aucune femme, pas d'amis, hormis les joueurs de manille. Ce groupe aux allures et aux habitudes surannées, toujours vêtu en bleu de chauffe, comme les paysans et les pêcheurs une décennie plus tôt. Pourtant, lorsque les joueurs de manille s'échangeaient les dernières brèves de comptoir, il en connaissait de particulièrement salaces, le Méridional, ce qui me conduisait à penser qu'il n'était pas indifférent à la bagatelle et qu'il possédait une riche expérience en la matière.

Mes traits physiques étaient-ils à l'origine de l'attitude du Méridional à mon égard ? Si j'offre à certains, notamment au pays, l'apparence d'un Européen, les connaisseurs ne s'y trompent pas. À certains détails physiques, ils déchiffrent mes origines. Le Méridional s'imaginait peut-être que je m'appliquais à dissimuler cette partie de moi ; que je me prenais pour un Blanc et considérais les Noirs avec hauteur ! Comme, il faut l'avouer, certains métis à l'époque coloniale. Je voulais en avoir le cœur net.

Malheureusement, l'occasion de refaire un pas vers lui ne s'est pas représentée. Il a disparu les jours suivants. Les joueurs de manille prétendaient qu'il était allé régler une affaire à Challans. Cela a duré plusieurs jours et j'ai dû repartir à Paris.

J'ai passé quelques mois aux États-Unis. Un cycle de cours et de conférences auquel je m'étais engagé dans des universités de la côte Est, puis en Géorgie et en Floride.

À mon retour, j'avais besoin de souffler. Je suis retourné dans l'île. Cette fois-ci, je louai une maison à Barbâtre, à proximité du Refuge du Gois.

« J'ai cru que vous ne reviendriez plus, me lança le patron en me voyant franchir le seuil de sa buvette.

— Ah ! c'est que je suis tombé amoureux.

— Tiens, tiens, de qui, sacré nom de Diou ? Dites-nous ça.

— De l'île.

— C'est pas courant pour un... pour... pour un estivant.

— Je ne suis pas un estivant, monsieur. Vous voyez que je ne viens jamais à la saison.

— C'est vrai. Mais vous n'êtes pas un indigène non plus.

— Je suis un indigène pourtant. »

Le cabaretier éclata de rire.

« Les indigènes de votre âge se chaussaient de sabots en bois. Cela aurait blessé vos pieds.

— Mes pieds ont de la corne, monsieur. Avant de me chausser, j'ai longtemps marché pieds nus. »

Il eut un léger plissement du front.

« Ils sont pas nombreux les étrangers à choisir notre île. Notamment au jour d'aujourd'hui. Quoique... On ne peut pas leur jeter la pierre aux étrangers venus du continent, puisque les gars du pays eux-mêmes n'ont qu'une idée en tête : prendre la poudre d'escampette, aller se perdre en France. Faut avouer que, à moins d'aimer la glaise ou la mer d'un amour de bête, pas grand-chose à faire ici pour les jeunes. Ça ne rapporte plus comme avant, la terre et la mer. Surtout depuis que Bruxelles réglemente tout et nous livre à la concurrence des Espagnols, des Portugais et des Hollandais. En plus, l'école, la radio et cette maudite télé tournent la tête de nos petits. Elles leur font rêver de la ville. Même plus de Challans, des Sables-d'Olonne ou de Nantes, comme avant, mais tout bonnement de Paris... Quand ce n'est pas New York... Auriez-vous par hasard l'idée d'acheter un pied-à-terre dans les parages, monsieur ?

— Ça dépendra.

— De quoi ? »

Je haussai les épaules en faisant la moue.

« D'habitude, les messieurs comme vous, quand y viennent ici, ils méprisent les indigènes et, quand ils les fréquentent, c'est pas pour établir des relations humaines. Ils arrivent comme ces gens bizarres

qui vont étudier les mœurs des sauvages en Amazonie ou en Afrique.

— Je connais ça.

— Comment ?

— Vous ai dit que j'étais aussi un indigène. Chez moi.

— Où ça ?

— Je vous le dirai plus tard. Poursuivez, ça m'intéresse.

— Nous étudient comme si on *serait* des animaux, nous. Tenez, l'un de ces zigotos a même eu le culot d'écrire sur nous. Une histoire à dormir debout. De la saleté ! Une saloperie, je vous dis, monsieur. Mériterait qu'on lui poigne la goule un bon coup, ou qu'on le jette en prison. Une histoire où l'on reconnaît les lieux, même si l'auteur change les noms. Mon Refuge du Gois devient Le Café de la Poste. De même, il a changé les noms des gens. Mais, même ça, ça trompe personne. Chacun s'y reconnaît. Enfin, façon de dire, parce que c'est bien sûr pas nous ces fantoches qu'il met en scène. Ou bien, si c'est nous, c'est déformé, enlaidi, caricaturé. À sa manière. Et par-dessus le marché, il appelle ça un roman. Mais un roman, c'est de l'imagination, monsieur. Non ? C'est la vérité, mais pas la réalité. C'est pas un reportage déguisé. Vous savez ce que ça indique une telle saloperie ? Non ? Je vais vous le dire, moi. De la lâcheté.

— Vous l'avez lu ?

— Non, mais on me l'a raconté.

— Qui ?

— Ben, le Méridional. Vous savez, le nègre.

— Le nègre ?

— Oui. Bien sûr, c'est pas bien. Faudrait dire le Noir, mais c'est ainsi qu'il se nomme lui-même. Même qu'il blague sur ça. Une fois que ses compagnons de manille se disputaient sur j'sais plus quoi. Eh bien ! v'là-ti pas qu'il leur dit : "Cessez vos palabres, on dirait un combat de nègres dans un tunnel." Alors que nous on n'oserait pas employer ce terme-là devant lui. Même pour plaisanter. On serait pris pour des racistes, non ? D'ailleurs, on préfère l'appeler le Méridional plutôt que...

— Lui l'a donc lu.

— Et comment ! C'est un dévoreur de livres. Si vous allez chez lui, vous verrez. Des livres, des livres, des livres. Des piles partout. Même par terre, dans sa chambre. Alors que, moi, une page de lecture, ça m'endort. Tiens, c'est peut-être pour ça qu'il les met dans sa chambre. Pour lutter contre l'insomnie c'est mieux que ces saletés de pilules.

— Vous connaissez sa chambre ?

— Bien sûr que non, mais ma femme...

— Pardon ?

— Ma femme, la Niquette, est l'amie de sa femme de ménage. Elle lui a raconté... Malgré la couleur de sa peau, eh bien ! qu'est-ce qu'il

lit, le gars ! À se demander où il trouve le temps pour faire ça.

— Et il figure dedans ?

— Dans quoi ?

— Dans le roman dont vous me parliez.

— Non, justement. À tel point que ça l'a fichu en rogne, le Méridional. J'vous dis pas !

— Et pourquoi donc ?

— Il parle de discrimination.

— Comment ça ?

— Parce que justement, explique le Méridional, parce que justement c'est un livre qui veut décrire la vie de l'île et où l'auteur fait disparaître le seul Noir qui y habite. Comme si un nègre (encore une fois, c'est comme ça qu'il parle de lui-même, le Méridional) pouvait pas devenir un vrai gars de l'île. Il envisage d'intenter un procès à l'auteur. »

Le patron ne pouvait me préciser le nom de celui-ci. Il ne savait plus si c'était Auger, Angers ou Augier.

Le Méridional logeait à La Frandière, un bourg entre Barbâtre et La Fosse. Je l'ai appris en buvant une chopine de rouge avec le postier de Barbâtre. Basse et longue, chaulée de frais, ouvertures bleues, tuiles rouges, nichée dans une petite dépression à fond plat, au sommet de la dune, pas loin d'un moulin désaffecté, la maison du Méridional ressemble à ses voisines. Un détail la distingue cependant des autres. Une tourelle, à l'extrémité ouest, surplombe l'ensemble de la bâtisse. Fantaisie du Méridional, ou bien un élément architectural conçu par le premier propriétaire ? J'ai entendu les deux versions. C'est moins pour contempler cette excentricité que pour admirer les parterres de fleurs soignés que les passants s'arrêtent devant. Cela ajoute au mystère du personnage. Africains ou Antillais, nous ne sommes pas gens à jardiner. Le Méridional doit être arrivé tout jeune dans ce pays, ou y être né, pour, outre son absence d'accent, avoir contracté des habitudes de la France profonde.

Une autre bizarrerie fait jaser les commères et les compères du bourg. Le nom de la demeure. Ker Makabana. Aucun mystère dans Ker. Dans la région, de nombreuses maisons affichent sur le fronton *ker* quelque chose. Le mot, m'a-t-on expliqué, signifie maison en breton. Et, bien que vendéenne, l'île est irriguée par la culture bretonne. Mais la suite paraît, aux uns fantasque, aux autres barbare, à tous mystérieuse : *Makabana* ! Les plus simples expliquent que dans l'île certains propriétaires baptisent leur villa de vocables apparemment cabalistiques, qui ne sont en fait rien d'autre que l'assemblage des premières syllabes du prénom d'êtres chers. Dans le quartier des Onchères, on trouve Ker Mijopi, un hommage à Michel, Joséphine et Pierre, tandis que Ker Reroça, dans le quartier de la Croix Rouge, célèbre l'affection portée à René, Roger, Catherine, vraisemblablement les enfants du propriétaire. On ajoute quelques autres cas à l'avenant. Mais *Ker Makabana* !... On a beau scruter la liste des saints du calendrier, de la Saint-Basile à la Saint-Sylvestre, on ne trouve pas le secret de ces syllabes énigmatiques. Quel prénom commencerait par Ka ? Encore si c'était Ca, avec un c, et non un k. Selon le patron du Refuge du Gois, *kabana*, avec un k initial, pourrait être le mot par lequel on désigne la cabane dans le patois africain du Méridional.

Mis à part quelques connaissances, dont ses partenaires de manille et sa femme de ménage, le Méridional n'est pas causeux. Il mène une vie recluse. Soucieux de ne pas subir les désagréments de son caractère ombrageux, j'évite de passer dans sa venelle, pour ne pas donner l'impression de l'espionner. Déjà que l'homme ne me porte pas dans son cœur !...

Grâce au tenancier, je me suis fait adopter par les habitués du café. À l'occasion de l'absence d'un des joueurs de manille, j'ai été invité à le remplacer. Je savais jouer à la belote, au poker, un peu au bridge, mais pas à la manille. On m'expliqua donc les règles du jeu. Assez simples. Au début, j'ai commis quelques gaffes qui ont fait hurler mon partenaire.

Le temps passant, la camaraderie virile et la bonne composition des joueurs agissant, le Méridional se montre désormais plus liant à mon égard. Même s'il se limite, dans nos échanges, à des propos laconiques, il n'évite plus mon regard et répond à mes saluts. Il a d'abord avancé avec prudence. J'ai eu droit à des hochements de tête, puis à la main tendue, enfin, ces jours-ci, à une poignée de main franche.

Malgré ces progrès, j'ai l'impression que c'est du bout des doigts qu'il me salue. Il le fait sans ouvrir la bouche et le visage fermé. De mon côté, je ne lui adresse pas directement la parole. Un jour où son partenaire habituel était absent, je me suis proposé. J'ai préféré par prudence ne pas faire équipe avec lui.

Nous avons perdu et j'en fus quitte pour offrir la tournée.

« C'est pas mal pour un débutant », lâcha le Méridional, d'un ton sec.

J'aime à emprunter le sentier de terre qui longe la digue à Barbâtre, côté est de l'île, au-delà du moulin de la plaine. Un rideau de pins le protège des vents dominants. Peu de gens fréquentent cet endroit. On dit que, la nuit, le lieu est infesté de feux follets. Ce serait les âmes de pêcheurs dont le bateau fit naufrage dans les parages il y a longtemps. Si vous courez pour leur échapper, elles vous poursuivent jusque chez vous.

Ce jour-là, plusieurs silhouettes se dessinaient sur les contreforts de la digue. J'appris que la force des marées était propice à la pêche au carrelet. Le patron du Refuge du Gois se fit un plaisir de me faire un cours sur les différentes ressources que l'île offre au pêcheur selon la direction du vent et en fonction du coefficient des marées. Le carrelet se pratique par groupes d'au moins deux personnes. En raison d'une part du transport du matériel, encombrant et lourd, et d'autre part de la force nécessaire au maniement du filet. Pourtant, le Méridional pêchait seul. Lorsque je suis passé à sa hauteur, il se trouvait en difficulté sur un des versants de la digue et j'ai craint qu'il ne glisse sur les blocs de granit irréguliers et humides. Suspectant son orgueil, je ne me suis pas manifesté. Il a dérapé. Je me suis précipité à sa rescousse. Il a esquissé un mouvement pour me repousser, avant de lâcher un juron. J'ai ignoré son comportement. Un ours. Il saignait de la main. Sa blessure rendait pénible le transport de son matériel jusqu'à son véhicule. À son corps défendant, il a finalement accepté mon aide.

Une fois son matériel de pêche chargé dans le véhicule, je m'époussetai.

« Oh ! vous vous êtes sali. »

Je le rassurai. Il s'agissait d'un vieux caban. Confus, il me proposa de me ramener dans sa camionnette. Je refusai et poursuivis ma randonnée en solitaire.

Pendant plusieurs jours, je ne suis pas allé au Refuge du Gois.

Un matin de grand vent où je revenais de faire mes courses dans le cœur du bourg, un véhicule s'arrêta à ma hauteur. C'était le Méridional. Je déclinai son offre. Il m'arracha ma poussette et la posa à l'arrière de son Kangoo.

« Où habitez-vous ? »

Il devait le savoir. Pas un étranger ne s'installe dans l'île sans que dans la semaine suivante tout le bourg ne connaisse son logement.

« Ah ! mais c'est à deux pas de chez moi. »

Je lui indiquai les venelles à emprunter et, lorsque nous arrivâmes devant ma maison, il continua jusqu'à la sienne où il m'invita à prendre un verre.

J'étais attentif à chacune de ses phrases, mais mon oreille n'arrivait pas à déceler un reste d'accent, une formule, une locution, un idiotisme qui m'indiquerait son origine. Il pouvait s'agir d'un Antillais né en France, bien que l'on trouve aujourd'hui beaucoup d'Africains, nés ici, qui ont l'élocution de ceux que je n'aime pas appeler les Français de souche.

« Une fois encore, je suis désolé. Avez-vous réussi à faire nettoyer votre caban ?

— Mon caban ?

— L'autre jour sur la digue. À la pêche au carrelet.

— Ce n'était pas des taches. Seulement un peu de poussière. Un coup de brosse et ça a disparu. »

Le bleu des ouvertures de Ker Makabana me fit penser à celui des villas de Sidi-Bou-Saïd en Tunisie. Un lieu que j'avais visité, en marge d'une rencontre d'historiens organisée par l'Unesco à Hammamet. Le site m'avait séduit et je m'étais demandé si ce n'était pas là que je m'établirais à ma retraite. J'y trouverais le calme et l'isolement pour lire, écrire, donner libre cours à ma paresse et à mes tendances d'ermite.

Le Méridional m'expliqua que le bleu des maisons de l'île correspondait à la couleur naguère utilisée par les pêcheurs de Noirmoutier pour peindre la coque de leurs bateaux ; qu'en revanche les portes et les volets de l'île d'Yeu étaient verts comme, également, la coque des bateaux de ses pêcheurs. Je m'étonnais que ce nègre fût à ce point imprégné de la culture de l'île ! Je doutais qu'il fût africain.

Il m'a proposé un rouge de Mareuil. Il appréciait le vin en connaisseur. J'ai trempé mes lèvres dans le verre. Un vin soyeux et fruité. Le Méridional a disparu, me laissant un moment seul.

La pièce était soigneusement rangée, meublée avec goût, équipée d'un mobilier traditionnel typique de la campagne vendéenne. Sans doute le Méridional chinait-il à ses heures. Beaucoup de livres effectivement, comme me l'avait laissé entendre le patron du Refuge du Gois. Sur les rayonnages de plusieurs bibliothèques et certains empilés sur un tapis de fortune à même le sol. Aucune photo, quelques chromos, une carte du globe où, contrairement aux représentations habituelles, le continent africain apparaissait bien plus grand que le Groenland.

« Marrant, non ? »

Je ne l'avais pas entendu revenir. Il était derrière moi les bras chargés d'un fagot.

« Vous ne connaissiez pas cette carte, hein ? »

Il a dit cela avec une fierté malicieuse avant de m'expliquer qu'il s'agissait d'une carte suivant la projection de Peters. Il en déduisait des conclusions politiques.

J'ai voulu l'aider à porter son fagot, mais il m'a repoussé. Agenouillé, il disposait les bûches dans l'âtre avec science avant d'y mettre le feu. Il avait bien fait de me repousser car je ne lui aurais été d'aucune aide. Je n'ai jamais allumé un feu et je suis en ce domaine, comme en tout travail manuel, particulièrement maladroit. Il avait dû le remarquer.

« Qu'est-ce que vous dites de mon vin ? Savoureux, non ? Allez, je vous en ressers ? »

Il s'est dirigé vers un meuble, a choisi un CD dans une pile et l'a fait glisser dans le lecteur d'un appareil parallélépipédique en bakélite noire. J'ai tout de suite reconnu la musique. Un morceau que j'aimais à me rejouer, moi-même : le troisième mouvement de la neuvième symphonie de Beethoven.

« Vous aimez la musique classique ?

— Ça vous étonne ? »

Peu probable qu'il fût africain. Pour nous, les airs classiques sont une musique d'enterrement ou de mariage religieux. Une musique insipide sur laquelle on ne peut danser. Je veux dire en gigotant des hanches.

Le feu crépitait et les flammes semblaient s'élever dans le mouvement lent de l'adagio. C'est à la fin du morceau qu'il a répondu à ma question.

« Oui, j'ai des goûts éclectiques. J'adore aussi les voix : Bellini, Verdi, Mozart, pas Wagner.

— “Le chœur des esclaves” ?

— Bien sûr. Pour ce qu'il signifie à une âme nègre et pour sa beauté intrinsèque...

— Le jazz ?

— C'est un interrogatoire ?

— Non, une interview.

— Le jazz, dame oui. Mais attention ! le vrai. Le *New Orleans*, Kid Ory, Louis Armstrong et même le moderne : Charlie Parker, Lionel Hampton. En revanche, pas ces rythmes sud-américains que certaines chaînes qualifient maintenant de jazz. J'en ai horreur. J'aime la salsa, mais pas quand elle se prétend jazz. »

Il me regarda, plissa le front avant de sourire. C'était la première fois.

« J'aime la chanson française. Celle de Brassens, de Jacques Brel, des Québécois... Ah ! j'allais oublier. J'aime la mazurka et la biguine antillaise.

— Vous êtes antillais. C'est bien ce que je me disais.

— Non, monsieur. »

Il se leva, se dirigea vers l'un des meubles et rangea le CD.

Le téléphone sonna.

« Je te rappelle d'ici une demi-heure. »

Il a eu l'air gêné en raccrochant.

« Ah ! oui, nous parlions de la chanson française. Elle se meurt. C'est au Québec qu'il faut aller la trouver aujourd'hui. Connaissez-vous ceci ? Ce n'est pas bien nouveau. Moi, ça m'attendrit toujours. Ce n'était plus à la mode quand je suis arrivé en France, mais un ami me l'a fait découvrir. Ça n'a pris aucune ride, ça n'en prendra jamais. »

C'était *Le Petit Bonheur* de Félix Leclerc. Je ne connaissais pas la chanson. Nous l'avons écoutée religieusement, comme si nous étions dans une salle de concert. À la fin, en rangeant son CD, il a repris, l'air rêveur, un peu gauche, les derniers vers.

*Aujourd'hui quand je vois une fontaine ou une fille,
Je fais un grand détour ou bien je me ferme les yeux.*

J'avancais lentement dans la correction de mes épreuves, lorsque je reçus un appel de mon éditeur inquiet. Deux événements précipitaient la sortie du livre. Le trentième anniversaire des indépendances africaines et le désir de présenter le livre à un prix dont je n'avais jamais entendu parler. Il me fixait un délai d'une semaine pour terminer mon travail.

Je suspendis mes visites au Refuge du Gois, me cloîtrai chez moi et m'imposai un rythme de bagnard.

Un soir où j'avais l'esprit saturé, j'enfourchai ma bicyclette et, après un crochet dans le bourg, je pris la direction du Refuge du Gois.

Le bistrot était plus bruyant qu'à l'accoutumée.

La salle avait été privatisée pour une noce. Deux tables dans un coin avaient toutefois été sanctuarisées. Celle des joueurs de manille et une autre pour un client qui fêtait son anniversaire. On sabra le champagne. Bien que le patron et sa femme, la Niquette, fussent accaparés par la noce, ils trouvèrent un instant pour rejoindre leurs fidèles. Plusieurs bouchons sautèrent avec des bruits de balles de tennis frappées par les cordes d'une raquette. Des applaudissements, accompagnés de cris de joie, saluèrent l'événement. Le Méridional s'excusa, il préférait le whisky. Le champagne lui causait des « céphalées ». L'utilisation de ce terme médical dans la conversation courante m'a rappelé le pays. Les gens n'y ont plus mal à la tête, ils se plaignent de céphalées.

Les buveurs se réunirent autour d'Armand, que le village appelait Monmon, et, levant leurs coupes, entonnèrent *Joyeux anniversaire*. Le Méridional avait posé son verre, opinait de la tête, remuait les épaules comme s'il enfilait une chemise et cadencait la chanson en frappant dans ses mains. À la fin, Gégène, reconnaissable à sa calvitie, s'écria :

« En anglais, maintenant, les gars ! »

On se regarda avec des airs de potaches pris en défaut.

« C'est facile, répétez après moi ! »

Un p'tit beurre, des touyous,

Un p'tit beurre, des touyous ...

On applaudit la performance avant de reprendre tous en chœur et de s'applaudir.

« C'est qu'il a des lettres le Gégène, s'exclama Monmon. Dame, faut pas oublier qu'il était barman sur le paquebot *France* ! »

Confus, Gégène prit un air modeste, qui laissait toutefois percevoir la satisfaction d'avoir entendu décliner publiquement la partie la plus prestigieuse de son pedigree.

« Hum, délicieux ce champagne ! Se fout pas de nous, le Monmon. Parierais que c'est de la Veuve.

— Tu n'y es pas du tout », intervint le patron.

Le brouhaha ne me permit pas d'entendre l'appellation. Qu'importe ! C'était effectivement un champagne délicieux. Et bien frappé.

« Ça te fait combien de berges, le Monmon ?

— Je n'en sais trop rien. Compliquée cette histoire. Chaque année, ça change.

— Elle est bien bonne celle-là ! Je ne la connaissais pas. »

Éclats de rire et tapes sur les épaules.

« Moi, je sais. Cinquante-huit ou cinquante-neuf.

— Cinquante-huit.

— Je m'en doutais. On a fait notre communion solennelle la même année.

— C'est que c'est plus comme avant, aujourd'hui. Avant, un homme de cet âge c'était un vieillard.

— C'est parce qu'il n'y a plus de guerre maintenant que les gens ils vivent plus longtemps, en étant moins vieux qu'avant.

— Non, mon gars, c'est parce que la médecine elle a progressé.

— Tu parles. Elle tue plus, la médecine, oui. Mon père a vécu presque centenaire, sans jamais rendre visite au toubib, en picolant et fumant bien. Regardez Churchill. Chaque fois que tu vas voir le toubib, tu ressorts de son cabinet avec un cancer. Avant, n'y avait pas tant de cancers. Est-ce que ça existait même, cette saloperie ? »

Chacun y allait de son commentaire. Chacun voulut savoir l'âge du voisin. Et surtout son signe astrologique. Monmon était du Capricorne, Gégène de la Vierge, comme le patron, la Niquette du Taureau. Mieux que d'être de la vache, lança quelqu'un en rigolant de sa trouvaille. Il s'est ensuivi une série de plaisanteries salaces. Seul le Méridional ne pipait mot.

« C'est que je ne sais pas, moi.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Que veux-tu *incinérer* là, le Méridional ? Qu'on est trop cons pour piger quelque chose d'aussi simple ?...

— Je ne suis pas comme vous, moi. Je suis né vers...

— Vers quoi ? Vers Challans, vers Les Sables-d'Olonne, ou vers Pétaouchnok ?

— Vous voyez que vous ne pouvez pas comprendre. Nous sommes nés dans des mondes différents. »

Le Méridional se leva et extirpa quelque chose du côté de sa fesse droite. Un portefeuille décoloré.

« Lisez. »

Il déplia un carton rose écorné.

« Tiens, toi le patron, lis. »

Le patron chaussa ses lunettes.

« Né à... attendez, c'est pas un nom ça... Imprononçable... Attendez, je vais y arriver, putain. Ainegangea... Aineguangea lainjolo. C'est ça ? Putain !

— Non. Nganga-Lingolo, illettré. C'est simple pourtant. Ça se prononce comme ça s'écrit... Continue.

— Vers 1935. Ça, alors !... Ni jour ni mois.

— Voilà ! Je suis ce qu'on appelle chez nous un "né vers".

— Explique.

— Ça veut dire que je ne suis né sous aucun astre. Je viens d'un autre monde. D'une autre planète.

— D'où ta couleur.

— Ah ! T'as trouvé ça tout seul, mon lascar. Bravo ! »

Après cette réplique du Méridional, chacun prit un air penaud. La Niquette a lancé un sourire à la ronde pour s'excuser. Elle ne s'est pas dirigée vers la noce, mais en direction de la sortie.

« Je viens d'une planète où les semaines ont cinq jours, où les mois s'appellent des lunes, les années des saisons des pluies.

— Eh ! tu nous prends pour Jean de la Lune ou quoi ?

— Je viens d'une planète où chaque être a plusieurs mères, plusieurs pères, où ce sont les hommes, et non les femmes, qui apportent la dot, où l'on chante et danse aux obsèques, où les neveux héritent des veuves de leur oncle, où des femmes épousent d'autres femmes sans être lesbiennes ; une planète où les gens parlent des langues que vous passeriez vainement votre vie à tenter d'apprendre, mais où les indigènes apprennent vite votre alphabet, votre langue, vos coutumes ; une planète où les gens n'ont qu'une tête, un seul tronc, deux bras, deux jambes, un seul cœur et dont le sang est rouge, comme le vôtre ; une planète où les femmes enfantent dans la douleur, ont des règles ; où les indigènes souffrent quand on les blesse et rient quand on les chatouille, où les hommes se rebiffent et tuent quand on les humilie.

— Tu nous expliqueras le détail de cette tirade d'académicien un autre jour. Pour l'heure, c'est l'anniversaire de Monmon. Allez, Gégène, montre-nous ce que tu sais faire. Pousse-nous-en une. »

On pria Gégène avant de le soulever. La mine effarouchée, il rajusta sa mise, toussota, inspira, ferma les yeux et entonna :

*C'était un gamin, un gosse de Paris,
Pour famille il n'avait qu'sa mènère*

.....

La tablée reprenait la complainte avec des airs rêveurs.

*C'est aujourd'hui dimanche,
Tiens ma jolie maman
Voici des roses blanches,
Toi qui les aimes tant
Va, quand je serai grand,
J'achèterai au marchand
Toutes ses roses blanches,
pour toi jolie maman.*

Tout le monde applaudit, tout le monde s'applaudit. Le patron du bistrot et le vieux Palvadeau écrasèrent une larme. Le Méridional consulta discrètement sa montre. On remplit les verres, on les leva. On entendit la voix puissante du patron du bistrot :

« Ça c'est de la chanson, y a des paroles, une mélodie, un sens, de l'émotion. C'est l'âme de notre France. Pas comme ce rap avec lequel les Inglichs et les Amerloques nous ont envahis et dont la radio nous bassine aujourd'hui les oreilles.

— N'exagère pas, Bébert.

— T'y comprends quelque chose, toi, à leur rap ? Jamais de mélodie. Ils ne chantent pas, ils parlent. Comme s'ils récitaient la table de multiplication. Avec ça, ils sont grossiers, comme je te dis pas. Toujours sur le même rythme : tata ta, tata ta... »

Le patron, rageur, poursuivait au rythme du galop d'un cheval : tata ta, tata ta...

« De la musique de nègre ! »

Le Méridional ne cilla pas. Furtivement, il jeta à nouveau un œil sur sa montre.

« Pardon, reprit le patron. Pas de la musique de nègre, mais de sauvages. Parce que je les connais bien, moi, ceux qu'on appelle les nègres. Sont civilisés, sont pas des sauvages les nègres. J'ai fait la côte africaine, moi, durant mon service militaire dans la marine. Dakar, Conakry, Cotonou, Sassandra, Douala, Port-Gentil, Pointe-Noire, je connais. Des gens accueillants, les habitants de ces pays. Civilisés jusqu'à la racine des cheveux ! C'est nous qu'on leur a apporté le malheur avec l'alcool et la syphilis.

— Eh ! mollo, l'alcool c'est pas mauvais.

— Ouais, quand c'est le bon vin, le champagne et les apéros qu'on boit. Mais c'est de l'alcool à brûler que les colons leur ont apporté. Je dis bien les colons. Rien à voir avec les bons Blancs des villages de la France profonde, comme vous et moi. »

Ses paroles semblaient glisser sur la peau insensible du Méridional qui périodiquement, discrètement, tirait la manche de sa chemise pour consulter son bracelet-montre.

« Eh ! le Méridional, reste avec nous. T'as l'air ailleurs. Son verre est

vide, bon Diou. Remplissez-le-lui... Là, comme ça, voilà !... Allez trinquer avec nous. »

Gégène, qui était lancé, réclama le silence. Il se leva, jeta un regard à la ronde, et entonna *Un gamin de Paris, À Paris, Cerisier rose et pommier blanc, Étoile des neiges*, des chansons que je me surpris à fredonner moi aussi avec la compagnie. Elles étaient à la mode, lorsque je débarquai pour la première fois en France. J'en avais appris les paroles. À l'époque, les disquaires les vendaient soit sur des partitions en feuillets soit sous forme de plaquettes. Gégène ne voulait pas s'arrêter. Il a entonné *Les Rues de Copenhague*, un succès de Georges Ulmer. L'auteur et le titre de la chanson n'évoquaient plus rien aux clients du Refuge du Gois. Si je n'avais pas chanté si faux, je l'aurais reprise après Gégène, en lui donnant une autre interprétation. À l'époque, le texte de Georges Ulmer semblait avoir été écrit pour moi. Je m'étais même essayé en cachette à l'adapter en lingala. Je l'avais platement intitulé *Les Rues de Poto-Poto* et « la petite Paule, qui était ma première fiancée » de l'original devenait « Brizita, *bolingo wa ngai wa bomwana* ». J'étais convaincu que nul ne détecterait mon plagiat.

« Et toi, si tu nous en poussais une, le Méridional ? »

Je n'ai pas vu de qui venait la proposition. Le Méridional esquissa un sourire gêné.

« Si, si, si. Allez, ne dis pas non. Je t'ai entendu au mariage de Fifi Raguideau. »

On le prit par les aisselles et on le hissa sur ses jambes. Le temps de se concentrer et le Méridional entonna d'une voix profonde a cappella.

*Ô peintre qui peins les anges
Sur les vitraux des églises...*

Sa voix de basse me rappelait celle de Jo Tchad, un chanteur métis aujourd'hui oublié. On eût dit qu'il l'imitait. L'avait-il connu ?

*Il est une chose étrange
Permets qu'un Noir te le dise
Pourquoi peins-tu leur visage
Avec toujours la peau blanche ?*

La reprise du souffle, l'élocution, les poses du chanteur étaient celles d'un professionnel.

*Crois-moi, bien qu'ils soient d'autres cieux,
Les hommes qui ferment un soir les yeux
Pour le dernier voyage
Ont tous le même Dieu.*

Il n'y avait nul besoin d'applaudimètre pour sentir que l'ovation qui suivit était supérieure à celle qui avait salué un peu plus tôt Gégène. J'en étais gêné pour ce dernier. Il fut pourtant le premier à se lever, à faire le tour de la table pour féliciter le Méridional d'une accolade vigoureuse et appuyée. Suivit Monmon. « Comme cadeau d'anniversaire, merci, merci, merci. Quelle voix, mon salaud ! » Nul ne voulait être en reste pour congratuler le Noir. Une grappe d'hommes qui exprime sa reconnaissance au buteur de l'équipe.

« Pourquoi tu nous chanterais pas une chanson de chez toi ?

— Précise, bonne mère, de Marseille, de Nice ou de Toulouse ?

— De ta planète, comme tu dis...

— En langue ?

— En langue ? Explique, quelle langue ?... Peu importe.

— Vous n'y comprendrez rien, tas d'analphabètes.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Chante quand même. La musique est plus forte que l'espéranto.

— C'est quoi l'espéranto ? »

Le patron du bistrot fut ravi de donner une explication, au demeurant assez entortillée, avant de me jeter un coup d'œil pour chercher du secours. Je le rassurai par un discret sourire et un hochement de tête.

« Bon, vous l'aurez voulu. »

Le Méridional repoussa sa chaise, se cala dans une posture de chanteur d'opéra, inspira profondément, fixa un point en l'air, comme s'il voulait s'abstraire de la salle, se transporter ailleurs, bien loin.

La chanson commençait par « *mwana, mwana* ». Suivaient des paroles que je ne comprenais pas. La mélodie était lente et douce, et les phrases musicales variées. Il la rythmait en tanguant des épaules et par des claquements de mains. Emportés par la magie de la plainte, les gars de l'île se mirent eux aussi à frapper dans leurs mains, et à reprendre avec le Méridional « *Iyo, Iyo* », deux mots qu'ils ne comprenaient pas, mais qui les amusaient.

Je me demandais en quelle langue avait été chanté le dernier morceau. Le mot *mwana* pouvait être du lingala, ma langue. Mais j'avais beau me concentrer, être attentif aux paroles, je ne comprenais rien. Était-ce du kikongo, du douala, ou quelque autre langue bantoue ? Je sais de manière confuse que de nombreux parlers, du Cameroun jusqu'en Afrique australe, sont des rameaux d'un même tronc sur lesquels apparaissent quelquefois des mots identiques. Des homonymes aux sens différents.

Le Méridional reçut une ovation aussi puissante que la première quoique, cette fois-ci, les applaudissements fussent entourés de plus de recueillement. Aucun cri, aucun mot, aucun chahut, des applaudissements plus prolongés.

Le Méridional consulta à nouveau sa montre.

« C'est une berceuse que me chantait ma grand-mère. »

On remplit les verres, on les leva, on se leva en faisant grincer les chaises, on célébra les deux chanteurs, puis, à nouveau, l'anniversaire de Monmon.

Elle aime à rire, elle aime à boire,

Elle aime à chanter comme nous ...

Un gaillard se leva et entonna une chanson de marin. Des voix fortes, éraillées, un peu fausses, se joignirent à lui. Échauffé par le vin et l'atmosphère, Monmon accepta, sans trop se faire prier, de montrer à son tour ce dont il était capable : *Le Maître à bord*, puis *Ma Frangine*.

Il était tard quand le carillon de l'horloge a retenti. Une heure du matin. Je n'avais pas remarqué à quel moment le Méridional avait filé.

Dehors le vent gémissait et j'avais peine à pédaler. Sur le chemin du retour, je me suis trompé de venelle et j'ai emprunté celle du Méridional. À hauteur de sa maison, une silhouette féminine refermait le portail de sa cour pour s'enfoncer dans la nuit.

Quelques jours plus tard, j'ai invité le Méridional à dîner. J'avais associé à la soirée les joueurs de manille et Bébert, le patron du Refuge du Gois.

J'avais oublié d'éteindre la télévision. Un joueur de tennis s'étendait sur le dos en fermant les yeux. Quand il s'est relevé, sa tenue était maculée de terre battue. Elle avait la couleur de notre latérite. Le joueur a brandi le poing, a trépigné de joie avant de tournoyer en saluant la foule et de lancer sa casquette dans les gradins. Aussitôt après, on a montré des joueurs de football à l'entraînement. Ils jonglaient avec la balle. J'ai surpris le Méridional fasciné par l'image. Il a eu alors une expression du visage qui m'a laissé l'impression que je l'avais déjà vu. Il m'a rappelé un de nos aînés du temps du lycée. Mais c'était absurde. L'apparition d'une présentatrice à la silhouette de Joconde a suscité des commentaires contradictoires. On l'a écoutée à peine, comme si l'on savait déjà de quoi l'actualité était faite. On s'en prenait au taux de l'impôt, aux diverses taxes, aux décisions de Bruxelles. À ce train, assurait l'un de mes convives, on tuerait l'agriculture et la pêche françaises. On honnissait le gouvernement, les partis politiques, les députés. L'un d'entre eux a fait l'éloge des communistes. Il s'est fait huer. Un autre a regretté de Gaulle. Le Méridional ne disait rien. J'ai éteint la télévision. Nul n'a protesté.

En remplissant les verres, j'ai fait glisser la conversation sur le temps. On a évoqué la dernière récolte, avant d'aborder la pêche, un sujet plus consensuel.

J'ai introduit dans le lecteur de CD un disque de rumba de chez nous.

« Ah ! de la musique tahitienne, s'est écrié quelqu'un. Plus fort, s'il vous plaît. Ça, c'est du rythme, nom de Dieu.

— De la musique pour baiser ! »

Et brandissant sa casquette d'une main le patron du bistrot s'est mis à singer une danse du ventre caricaturale.

Le Méridional a été pris d'une quinte de toux. Il avait avalé de travers et son voisin lui assenait des tapes dans le dos.

« De la musique tahitienne ! a protesté le patron du Refuge du Gois, en esquissant une moue méprisante, c'est de la musique congolaise, oui. Bande de péquenots !

— À quoi la reconnais-tu ?

— Je vous l'ai déjà dit. Pendant le service militaire...

— À l'époque où il durait *déka okto mines* ?

— La ferme, gros malin ! Écoute plutôt, toi qu'es jamais sorti de ton île... Eh bien, sur la *Résolue*, z'avons fait toutes les côtes d'Afrique-Occidentale, jusqu'à Pointe-Noire. Sais-tu au moins où c'est Pointe-

Noire ? Non, alors tu la fermes. Qui n'a pas fait d'enquêtes n'a pas droit à la parole. »

Celui qui tout à l'heure avait fait l'éloge des communistes a déclaré, avant d'applaudir, que c'était une citation du président Mao. Le reste de son commentaire était couvert par le brouhaha général.

Bébert Palvadeau poursuivait son histoire :

« C'est à Pointe-Noire que j'ai entendu cette musique. Ah ! comment ils appelaient ça déjà ? La conga ? Non, la... la...

— La rumba.

— Absolument. Merci, professeur. »

Le patron aimait à me gratifier de ce titre.

Il se leva et se mit à effectuer des pas un peu ridicules.

« Faut voir comme ils dansent ça, les bougres. Les mecs aussi bien que les mouquères !... Quand ils se déhanchent, tous les *Mindélé* — c'est comme ça qu'ils appellent les Blancs, là-bas —, tous les *Mindélé* s'assoient pour ne pas être ridicules.

— Tu ne devais pas en mener large.

— Eh bien, non ! figurez-vous. Une gonzesse superbe, oh, là là ! d'une beauté, je vous dis pas... parce qu'on peut être noire et de beauté supérieure à nos nanas... Une belle négresse, donc, se lève et se dirige vers moi.

— Une poufiasse, quoi.

— Justement pas.

— Qu'est-ce que tu nous chantes, le patron ? Une femme qui invite un homme à danser tu vas nous dire que c'est pas une putain ?...

— Justement pas. C'est parce que tu n'es jamais sorti de ton trou que tu as des préjugés comme ça. Là-bas, mon vieux, c'est pas comme chez nous. Là-bas, au contraire, les femmes peuvent inviter les gars à danser. Pas vrai, professeur ?... Expliquez-leur à ce tas de péquenots et de culs-terreux.

— Ah ça ! je ne peux pas vous dire pour toute l'Afrique, mais dans certains pays, c'est bien cela.

— En tout cas, au Congo, c'est comme ça, je vous le jure. Un paradis ! Parce que en plus, pour ce qui concerne la bagatelle... je vous dis pas, les gars.

— Combien de jours as-tu passés dans ce bled ?

— De jours, je ne sais plus. Mais de nuits, oui. Trois. Peux pas oublier, parce que la dame, dans la chose-là, elle ajoutait la science et la chaleur à la température ambiante.

— Voilà-ti pas qu'il joue les poètes, maintenant.

— Si je n'avais pas déjà passé l'anneau au doigt de la Niquette, eh bien ! je crois que j'aurais déserté et me serais fixé là-bas. "Oh, là là ! qu'elle gémissait, ma danseuse, oh, là là, *Moundélé*, tu veux me tuer, arracher mon cœur, l'emporter dans ton pays !" Quant à moi, je vous

le dis, les gars, je n'ai jamais connu un tel feu d'artifice. Ni avant ni après.

— Heureusement que la Niquette ne t'entend pas.

— Le premier de vous qui lui en parle, je le perce. »

Je l'ai tout de suite reconnue. Elle poussait un Caddie dans une allée de la grande surface située peu après le monument aux morts de Barbâtre, face au cimetière, légèrement de biais, sur la route qui mène à la Maison Rouge.

Malgré sa coiffure à la garçonne, ses pantalons, ses chemises d'homme, sa haute taille, ses chaussures derby à semelles épaisses, sa manière de fumer, on ne s'y méprend pas, sa féminité éclate. On oublie qu'elle est mariée et on se prend à détailler sa silhouette.

L'air enjoué, elle devisait avec une fillette. Lorsque nous nous sommes croisés, Dominique a répondu à mon salut avant de froncer le sourcil. Je me suis arrêté. Ces yeux de Nordique encadrés par une chevelure gitane, avec une coupe à la Jeanne d'Arc. Un nez légèrement retroussé, le regard moqueur, des lèvres épaisses, avec juste un soupçon de rouge ; une cerise mûre et charnue.

J'ai eu l'impression que Dominique avait conscience du trouble qu'elle diffusait en moi. J'ai bredouillé un compliment à l'intention de la fillette qui l'accompagnait. Presque une adolescente. Elle lui passa la main dans les cheveux et la serra contre elle.

« Ma filleule, Lili. Elle profite des vacances de Pâques pour nous rendre visite. Dis bonjour au monsieur, Lili. »

Intimidée, l'enfant esquissa une révérence.

« En quelle classe es-tu ? »

— Cinquième.

— À Nantes ?

— Non, Lili est à l'école des Roches, un internat de prestige à une centaine de kilomètres de Paris. »

L'enfant avait le teint mat, les yeux en amande, les cheveux légèrement frisés, comme chez certaines Arabes, chez les Berbères, ou les Juives. Un type qu'on rencontre aussi aux Antilles ou, quelquefois, chez les quarteronnes de chez nous. Des Blanches dont certains traits rappellent de manière adoucie l'ascendance noire. Ainsi devaient être les signares de Saint-Louis du Sénégal.

Malgré mon aversion pour ce genre de loisir, j'ai accepté d'accompagner le Méridional à la pêche aux palourdes dans le Gois. J'étais poussé plus par mon désir de me rapprocher de l'homme que par une quelconque curiosité.

Il a fallu se lever dès potron-minet. Dehors, il faisait frisquet et le ciel était pur. Le Méridional contemplait les couleurs de l'aurore, leurs nuances, leurs variations. Il m'a semblé heureux. Fier de vivre ce moment où les gens, les animaux, la nature sont encore endormis. Peut-être avait-il la sensation de posséder le monde ? Il m'a confié tenir cette habitude de son père nourricier, en fait, s'est-il repris, de son père tout court. Un homme qui avait été successivement boucher, puis boulanger, deux métiers où l'on se lève bien avant le soleil. Pour ne pas le laisser monologuer, j'ai glissé quelque chose. Un cliché. Lui s'exprimait sur un ton sincère, sans pompe ni grandiloquence. Je me suis fait modeste. Arrivé à l'entrée du Gois, avant de sortir le matériel de la voiture, il a escaladé le monticule surplombé d'une croix où je m'étais installé pour observer la grande marée, s'est immobilisé, le regard tourné vers l'horizon. Des teintes rougeâtres coloraient le lointain. Le soleil allait se lever. Le Méridional m'a ignoré. Il a clos ses paupières et a paru se concentrer. Quand il est redescendu, il s'est excusé et m'a expliqué que, chaque fois, il s'imposait ce rituel. Bien qu'athée, cela correspondait à sa prière. Je m'étais de plus en plus persuadé qu'il était africain, et non antillais, mais ce détail ébranlait ma conviction. Les Africains, sous une forme ou une autre, sont toujours des croyants. Jamais des athées. Les plus audacieux se proclament agnostiques, catégorie dans laquelle Tonton Gankama aimait à se ranger. Du moins tels étaient les gens de chez moi du temps où j'y vivais. Or, le monde se métamorphose. Même là-bas.

Nous avons longtemps marché dans les flaques d'eau salée que la mer avait laissées. Le Méridional se révélait pédagogue. Il m'apprenait comment repérer les trous qui signalent la présence souterraine de ces mollusques. Il en pêchait deux fois plus que moi. On aurait juré qu'il avait pratiqué cet exercice toute sa vie et qu'il était un enfant de l'île.

« Effectivement, l'île m'a changé. Avant, je méprisais le travail manuel. Comme tous les gens de chez moi. »

Quel était justement son chez-lui ? Je n'osais pas le lui demander. Il m'intimidait et était quelquefois imprévisible.

Il a souligné avec un brin de fierté qu'il n'était plus « un nègre comme les autres ».

Quelques jours plus tard, il m'a entraîné dans une brocante, puis chez un antiquaire de la région de Challans. Il aimait à chiner et m'épatait par la sûreté de son goût. Je lui demandais conseil pour

meubler mon pied-à-terre. Non seulement dans l'identification et l'évaluation des pièces, mais aussi dans leur éventuelle alliance. Il était sensible à l'harmonie des styles, il avait un sens peu commun du marchandage. Toutes choses qui ne plaidaient pas pour une origine africaine.

Pourtant, à la pêche aux palourdes, il avait fait une allusion qui renvoyait au monde bantou.

Bien que notre amitié progresse, je me gardais de l'interroger. Sa susceptibilité, son caractère ombrageux m'invitaient à la prudence. À plus d'une occasion, j'avais noté l'imprévisibilité de ses réactions et ne tenais pas à m'exposer à des déconvenues. Si je gagnais sa confiance, il se livrerait de lui-même.

Lui, au contraire, n'hésitait pas à me poser des questions directes. Ainsi, un jour où nous revenions de L'Herbaudière, il m'a demandé tout à trac d'où je tenais les morceaux de rumba congolaise que je leur avais fait écouter l'autre soir.

« Du Congo, pardi.

— Vous y êtes allé ?

— J'y suis né. »

Il s'est concentré, a ôté ses lunettes de soleil, m'a examiné de la tête aux pieds :

« Vos parents ont travaillé là-bas ?

— Je suis congolais.

— Tiens, tiens, les Congolais accordent facilement leur nationalité à... à des étrangers ?

— Vous voulez dire à un Blanc ?

— Oh ! je ne suis pas raciste, moi.

— C'est que je suis congolais, monsieur. Ça ne se voit pas, je le sais. Je suis pourtant un Congolais de souche. Mes parents y sont nés et y sont enterrés.

— Je vous prenais pour un Martiniquais.

— Vous aussi ?

— Quoi, moi aussi ?

— Parce que, de mon côté, je vous prenais pour un Antillais, et puis, surtout, je m'étonne qu'un homme de couleur...

— Je ne suis pas un homme de couleur, mais un nègre. Je n'ai pas peur du mot, moi.

— Je m'étonne donc qu'un Noir...

— Je vous ai dit un nègre.

— ... n'ait pas décelé à mon teint, et à certains traits physiques, que j'avais du sang noir.

— Personne n'a de sang noir ni de sang blanc. Le sang de tous est rouge, monsieur. Vos profs de sciences nat ne vous l'ont pas appris ? Vous voulez dire que vous êtes *méti*. »

J'ai failli lui demander s'il était congolais. Car, chez nous, les gens ne prononcent pas le s final du mot métis.

« Cessons, poursuivit le Méridional, cette conversation oiseuse. Un Italien ne se distingue pas à l'œil nu d'un Russe, d'un Breton, d'un Serbe ou d'un Catalan, alors...

— Attention, le feu est passé au rouge. »

L'île d'Yeu est si proche de Noirmoutier que, par beau temps, du haut des dunes, on l'aperçoit côté suroît. Pour les gens du pays, c'est un mauvais présage. Je décidai de m'y rendre en excursion.

J'ai confondu les horaires et manqué le bateau. Contrarié, je n'étais pas d'humeur à rentrer à la maison.

C'était jour de marché à Noirmoutier. L'occasion était bonne pour m'y rendre. Chaque vendredi, il s'installe en face du port sur l'un des espaces habituellement réservés au parking. Sous des bâches tendues par de longs tubes métalliques, maraîchers, bouchers, poissonniers, fromagers, fruitiers, traiteurs, canneliers, marchands d'habits, de tapis font l'article aux chalands. Je m'y suis équipé. Une tenue de pêcheur de carte postale : jerseys, marinières, cabans, pataugas, une casquette bleu foncé. J'en avais besoin. Je suis venu avec des vêtements de ville qui ne conviennent pas au quotidien de l'île. Ce que Labernerie appelle avec perversité ma tenue de banquier. Toujours à court de répliques, je lui ai rétorqué que l'habit ne faisait pas le moine. Une platitude.

J'aurais dû, par exemple, lui répondre que, uniforme pour uniforme, l'habit noir, les longs cheveux, le chapeau et l'écharpe rouge nouée façon Aristide Bruant, n'engendrent pas mécaniquement le talent, ou quelque chose de moins vexant et de plus spirituel. Mais je ne sais pas, comme aurait dit Tonton Gankama, répondre du *tic au tac*. Que de causes justes perdues non pour le fond de l'affaire, mais en raison de la maladresse du plaideur ! Et puis, à quoi bon faire la leçon à ce brave Labernerie ? Pourquoi le blesser ?

Je n'avais pas retenu de taxi pour rentrer à Barbâtre. Ce serait bien le diable qu'il n'en passât pas en maraude. Je me suis posté au bout du port, à la sortie de Noirmoutier, sur le pont de l'étié de l'Arceau. Une Twingo gris métallisé s'est arrêtée. La conductrice a passé la tête par la fenêtre du véhicule. Malgré ses lunettes de soleil, aussi larges et épaisses que les montures d'un masque de plongée, je l'ai reconnue. Niquette Palvadeau, la femme du patron du Refuge du Gois.

« Ainsi monsieur le professeur fait de l'auto-stop ? »

J'ai bafouillé quelque chose de stupide. Elle m'a considéré avec amusement. Comme mes condisciples, au temps de l'internat, lorsque je m'aventurais sur un terrain de sport ou pénétrais dans un bistrot : on se moquait du professeur Nimbus égaré par étourderie sur la mauvaise planète ou en train de s'encanailler.

Je suis monté à l'avant du véhicule, à côté d'elle, en bredouillant gauchement des remerciements.

Cela l'a amusée.

La vitre était à moitié baissée et le vent pénétrait dans l'habitacle,

faisant flotter les mèches de sa coiffure coupée à la garçonne. Elle avait chaussé des ballerines pour la conduite et ses chaussures à talons traînaient sur le plancher. Son trench-coat était déboutonné au bas. Chaque fois qu'elle appuyait sur la pédale de frein ou celle de l'embrayage, le bas de la robe remontait au-dessus du genou, et quelquefois à mi-cuisse. J'ai guigné ses longues jambes de gazelle, bien galbées, couleur de teinture d'iode.

« Ah ! monsieur... »

Elle écorchait mon nom, mais je me réjouissais qu'elle l'eût retenu. Même si elle l'écorchait. Tout aussitôt, je me suis dit que cela ne prouvait rien.

« Monsieur... il faut attacher votre ceinture. »

Le ton de ma mère lorsqu'elle me grondait. Je me suis remué d'une fesse à l'autre sur mon siège.

« Vous faites vous-même votre marché, professeur ?

— Qui pourrait le faire à ma place ?

— Vous y venez souvent ?

— C'est la première fois. »

Je me suis reproché la platitude de ma réponse. La coquette avait de l'esprit et moi l'air d'un benêt.

« Alors, cette marinière, elle est à votre taille ?

— Euh, oui... Oui, oui.

— À votre goût ?

— Je crois. »

Elle eut un mouvement de tête élégant et esquissa un sourire.

« Et la casquette ? »

À croire qu'elle m'avait espionné.

À plusieurs reprises, je me suis agrippé à l'accoudoir de la portière et j'ai regardé à la dérobée le compteur de vitesse.

« Ne craignez rien. Je conduis vite, mais ne commets pas d'imprudence.

— Savez-vous comment on appelle la casquette que j'ai achetée ?

— Je n'en sais rien.

— On m'a dit que c'était la casquette du prince Henri. Je voulais vérifier.

— Ou simplement la casquette du capitaine Haddock. »

Au rond-point de La Guérinière, une voiture a brûlé le stop devant nous.

« Regardez-moi cet enfoiré ! Si j'étais un homme, je l'aurais injurié. »

Elle a agité sa main comme un couperet, ou comme si elle menaçait de fessée. Sur la route à double voie, elle doublait les voitures en les rasant.

« Et votre fille ? »

Son visage s'est rembruni.

« Vous voulez dire ma filleule ? Elle est repartie aux Roches. Elle ne vient ici que pour les vacances. En fait, pour certaines vacances.

— Ce doit être dur l'internat à cet âge ?

— Oui. Pour elle, pour la mère... pour la marraine.

— Où vivent ses parents ?

— Elle est orpheline. »

Pourquoi avoir parlé de mère, alors ? La conversation s'est poursuivie sur les avantages et les inconvénients de l'internat. Je lui ai confié que j'y avais passé six ans.

« C'est aujourd'hui, avec le recul et habitué à un certain confort, qui n'était pas de mise alors, que cela paraît dur. À l'époque non... Dans ces années-là, pour une famille modeste, l'internat constituait un moyen efficace d'assurer la promotion sociale des enfants. À l'internat, nous bénéficions d'une table de travail, de trois repas par jour, même s'ils étaient infects, de l'électricité et du calme que nous n'avions pas chez nous.

— À quel internat ?

— Oh ! son nom ne vous dirait rien. Loin, très loin d'ici. En fait, c'était au petit séminaire.

— Au séminaire ! »

Elle m'a toisé, a ôté ses lunettes et, un sourire ironique aux lèvres, m'a dévisagé. La voiture a quitté la chaussée, a légèrement dérapé sur l'accotement. Je me suis raidi, elle a vite retrouvé la maîtrise de son véhicule.

« N'ayez pas peur, je vous répète. Je roule vite, mais connais bien ma pouliche... Oui, nous parlions du séminaire. À quel moment avez-vous défroqué ?

— Défroquer n'est pas le terme approprié. J'ai quitté le séminaire avant d'être ordonné... quand j'ai senti que je me fourvoyais ; que je n'avais plus la vocation.

— Amusant. J'ai du mal à vous imaginer avec une soutane.

— C'était même la bure. J'étais dans un monastère. Pour moi qui venais des tropiques, la bure avait un avantage. L'hiver, elle me tenait chaud.

— Comment avez-vous senti que vous n'aviez plus la vocation ? »

Une fois encore, j'ai bafouillé. Mon histoire était compliquée. Faute de bourse, j'avais choisi la voie qui permettait de faire des études de qualité sans que cela coûtât des sacrifices à mes parents. Il y avait alors le mythe de la France. Le seul moyen d'y aller était de postuler pour un ordre régulier qui n'existait pas au Congo. J'optai pour les dominicains. On m'envoya dans un couvent dans le nord de la France.

Nous avions maintenant le soleil dans le dos. Elle a de nouveau retiré ses lunettes et les a replacées au sommet de son crâne à la

manière des pilotes du début de l'aviation.

Des yeux bleus, ornés de sourcils noirs, dans un visage de Gitane ! J'ai repris mon souffle. Elle s'en est rendu compte, mais a poursuivi sa conduite, concentrée sur la route. Ses lèvres, chair de cerise, ont légèrement tremblé. J'ai contemplé son profil, son port de tête, et me suis demandé pourquoi un être de cette classe avait épousé un vulgaire cabaretier. Des pensées me sont venues et mon visage a dû changer de couleur. Les métis ne rougissent pas. Nous sommes des Noirs, non ? Même si nous ressemblons aux Blancs, nous ne rougissons pas vraiment. En même temps, nous ne pouvons dissimuler le sang qui afflue à nos joues.

La voiture roulait entre des champs, sur notre gauche, et des dunes, sur la droite. On apercevait le faite des blockhaus qui émergeait du sable. Des vestiges de la guerre.

Au rond-point de l'entrée de Barbâtre, elle a ralenti, viré sur la droite, en abandonnant la voie rapide. Il y avait un calvaire sur la gauche, à l'embranchement. Elle a esquissé un signe de croix.

« Vous avez donc perdu la foi ?

— Je n'en sais rien.

Je n'allais pas lui avouer la véritable raison : ma libido. On m'avait surpris à me masturber dans le dortoir après la dernière prière et l'extinction des feux.

« Qui peut affirmer, sans douter de lui-même, qu'il est athée ? Et qui peut l'affirmer devant la mort, ou à l'occasion de la mort d'un proche ? Et qui à l'inverse peut se targuer d'avoir la foi sans être saisi par le doute ? J'ai lu quelque part que sœur Emmanuelle avait douté. L'abbé Pierre aussi, je crois... »

La ruelle était bordée de coquets habitats. Des maisons de poupées, clôturées de murettes. Des affiches annonçaient le prochain passage du cirque Pinder. Elle m'a demandé où me déposer, je lui ai répondu où cela l'arrangeait. Elle a insisté pour m'accompagner jusque chez moi. Je l'ai guidée dans les venelles étroites de La Frandière. Pour la remercier, je l'ai invitée à prendre un verre.

« Vous n'y pensez pas, professeur.

— Cela me ferait pourtant plaisir.

— Cela ferait jaser le village. »

Ce jour-là, on avait frappé de bonne heure à ma porte. Je finissais mon petit déjeuner et me préparais à m'installer à ma table de travail. J'ai hésité à ouvrir. Dehors, il pleuvait à verse. Par l'œilleton de la porte, j'ai reconnu Labernerie.

Tout ruisselant, il était vêtu d'un ciré jaune et chaussé de bottes en caoutchouc. Il m'apportait la toile qu'il avait refusé de me vendre quelques semaines plus tôt et sur laquelle Assanakis était traité en Pouchkine.

« Voilà ! Elle est à vous. Je pars tout à l'heure à Paris. »

Il l'avait retravaillée la nuit qui avait suivi ma visite chez lui, puis l'avait mise de côté, pensant que d'ultimes remords et exigences l'amèneraient à effectuer les dernières retouches. Mais il l'avait oubliée. Procédant à des rangements, il l'avait reconsidérée et s'était demandé s'il était bien l'auteur d'une telle œuvre, ce qui constituait, selon lui, l'un des critères permettant d'assurer que le travail était définitivement abouti. Je lui demandai son prix.

« Vous êtes fou, l'ami. Elle est à vous, vous dis-je. Les coups de pinceau qui ont permis de trouver l'équilibre et l'harmonie sont le résultat de notre conversation. Faites-moi plaisir, acceptez-la. »

Je ne pouvais plus le mettre à la porte. Je lui ai proposé un café, il a décliné mon offre. J'ai insisté plusieurs fois, comme si je disposais de tout mon temps.

« Je pars à Paris.

— Quand ?

— Dans une heure.

— Vous n'êtes pas à un quart d'heure près.

— Si, si, si. Le Gois n'attend pas les retardataires.

— Il y a le pont.

— Le pont ! Quand on l'a construit, je l'ai maudit et me suis juré de ne jamais l'utiliser. Le pont dépossède l'île de sa nature. Par principe, systématiquement, j'emprunte le Gois. »

Avant de prendre congé, il a fait un développement sur l'importance et le rôle des vieilles pierres. Son propos coulait de source. Ce ne devait pas être la première fois qu'il développait ces arguments. Les fois précédentes avaient dû servir de répétitions. Sûrement des réminiscences de lectures sur le sujet. Nous fonctionnons tous un peu de la sorte. Mille brouillons pour une copie au propre. Que l'on reproduit ensuite à l'infini. Le discours était d'une logique sans faille ; je me rendis à son point de vue.

Après son départ, je n'ai pas pu me mettre au travail. Je brûlais de trouver un bricoleur qui saurait m'installer des cimaises et accrocher mon acquisition. Au Refuge du Gois, et à défaut chez l'hôtelier du bois

de la Chaize, on m'indiquerait mon homme.

Devant le café, un cabriolet rouge métallisé, immatriculé en Suisse, a failli me renverser. Tandis que je pestais, Bébert, la Niquette et leur filleule observaient la scène sur le pas de la porte.

« Avez-vous vu la tire ?

— Je maudis son conducteur. »

Bébert éclata de rire comme s'il s'agissait d'une bonne farce sans conséquence.

« Ce sont de tels connards qui, non contents de jouer avec leur vie, mettent en danger celle des autres. »

Bébert riait de plus belle, et Lili souriait. La Niquette prit un air outré.

« Oh ! Monsieur le professeur, je ne vous savais pas capable de telles colères, ni connaisseur d'un tel vocabulaire. »

J'ai vidé ma rage dans d'autres propos dont je ne me souviens plus et d'aucun intérêt pour la suite de ce récit.

« Dommage ! dit calmement Bébert.

— Dommage qu'il ne m'ait pas écrabouillé ?

— Comment oserais-je, professeur ? Non. Dommage que vous ne soyez pas arrivé plus tôt. Vous auriez vu votre clone.

— Mon clone ?

— Assanakis, dame. Depuis le temps que je vous le répète.

— Assanakis ?

— Oui, mon parrain, murmura la petite Lili.

— Surtout qu'on ne sait pas quand il repassera par ici. Il reste des années sans donner signe de vie, puis hop ! sans prévenir, il débarque et disparaît l'heure d'après. Comme une météorite, ou les petites marionnettes. »

En revenant de la plage, j'ai rencontré le Méridional dans la dune du côté des Onchères. Il m'a expliqué l'origine du nom de cette zone entre Barbâtre et La Frandière. Lui-même tenait cette histoire de Palvadeau. Une fois encore, j'ai pensé à la tradition orale chez nous et à son rôle dans l'écriture de l'histoire. Avec un sourire complice, il a déclaré que Palvadeau était le griot de l'île. Jouant les ignorants, je lui ai demandé ce qu'était un griot. Il a été ravi de me faire une leçon.

Évoquant Palvadeau, je lui ai dit que son couple, avec Niquette, me paraissait étrange. Comment un beau brin de femme, jolie, élégante, coquette, spirituelle, se trouvait-elle entre les griffes d'un ours ? Pourquoi ? Le Méridional s'est arrêté de marcher, m'a percé du regard en me demandant si je n'étais pas par hasard amoureux de la Niquette. Après avoir bégayé, je lui ai dit qu'il ne pouvait en être question ; elle était déjà mariée.

« Parce que vous croyez que l'amour, le véritable amour, se réalise dans le mariage ? »

Pour étayer son raisonnement, le Méridional a fait un long développement recourant à des exemples littéraires qui prouvaient le contraire. Son érudition, sa capacité de réflexion, la profondeur de son analyse, son indépendance d'esprit m'ont impressionné. J'ai eu honte. Le sentiment qu'au bout du compte je n'avais jamais étudié ni lu avec intelligence ; que le Méridional aurait pu être mon mentor.

Il est revenu sur une formule que j'avais employée, un couple dépareillé, et m'a raconté une histoire qui, prétendait-il, s'était déroulée dans son village. Un brave homme était le souffre-douleur de son épouse. Un laideron. Un jour le doyen du clan réunit tous les hommes et place le mari-martyr au centre du cercle. On l'incite, pour son propre honneur, et celui de tous les mâles de la tribu, à s'insurger contre les traitements qu'il subit, d'autant plus que la femme n'est pas particulièrement affriolante. L'homme s'enferme dans le mutisme. Les autres le pressent tant et si bien que le malheureux finit par confesser le secret de sa docilité. « C'est que, lâche-t-il, si quiconque d'entre vous passiez une nuit avec elle, il me chasserait de ma case, afin de me remplacer dans mon esclavage. »

Autre était le secret des Palvadeau. Un secret de Polichinelle dans le bourg.

Le Méridional m'a fait jurer de tenir ma langue et, surtout, de ne pas révéler ma source.

En ces années-là, le pont entre Fromentine et La Fosse n'avait pas encore été construit. La liaison avec le continent dépendait des marées et des horaires de bateaux. Ici, le Méridional a fait des développements sur le passage du Gois que j'avais déjà entendus.

Même en été, l'île était peu fréquentée. Les estivants étaient pour la plupart des gens de la région et leurs centres d'attraction se limitaient à Noirmoutier et au bois de la Chaize. Rien à voir avec les stations balnéaires des environs : La Baule, Pornichet, Les Sables-d'Olonne... Barbâtre était un patelin où chacun se connaissait. L'augmentation de la population pendant la saison était relativement faible, principalement constituée des mêmes familles qui revenaient d'une année sur l'autre et protégeaient jalousement l'adresse afin de ne pas être envahies par les touristes et de continuer à jouir seules de ces plages qui, à marée basse, s'étalaient à perte de vue, depuis La Fosse jusqu'à la pointe de la Loire. Les jeunes filles étaient pour la plupart des paysannes au destin tracé d'avance, depuis leur naissance. Pendant longtemps, elles chaussèrent les mêmes sabots et se coiffèrent du même fichu que leurs grands-mères du début du ^{xx}e siècle. Les évolutions étaient lentes, effrayaient, rebutaient et le continent paraissait aussi éloigné de l'île que l'Amérique. Les gars du village détestaient les estivants et provoquaient les occasions de leur « casser la goule », d'autant plus que ces derniers, arrogants à l'égard des indigènes, les traitaient de « sales péquenots ».

Niquette, ravissante beauté du diable, détonnait par rapport à cette masse. Ses parents, les Blanchard, étaient des Parisiens, venus, on ne savait trop comment, s'installer dans l'île, où ils avaient ouvert l'Hôtel du Gois, un modeste établissement de quelques chambres qui recevaient quelques pensionnaires durant la saison et, le reste de l'année, les voyageurs de commerce qui sillonnaient la région. Niquette fut la seule Barbâtrine à pousser ses études au-delà du certificat d'études. Les Blanchard l'avaient placée en pension chez deux vieilles filles, l'une bossue, l'autre boiteuse, à Noirmoutier, afin de suivre le cours complémentaire, quelque chose qui correspondrait aux collèges d'aujourd'hui. Une éducation qui différerait de celle des filles du bourg. Quoiqu'elle parlât, jusqu'à un certain âge, surtout par jeu, le patois maraîchin, elle s'exprimait comme les vedettes de la radio. Avec l'accent de Paris, où il lui arrivait de faire des séjours lors de petites vacances, chez des cousins de la famille. Aux notions acquises au cours complémentaire, qui jamais ne la passionna, et qu'elle fréquenta jusqu'à l'obtention de son brevet élémentaire, elle ajoutait une culture de jeune fille moderne. Le soir, sur les ondes de Radio Andorre, elle écoutait avec ses parents la fameuse émission *La Famille Duraton*, et surtout les crochets radiophoniques. Elle mettait un point d'honneur à mémoriser les paroles des succès de l'année, dansait la valse, le tango, la rumba, la raspa, le mambo et même, au grand étonnement de ses parents, le swing, le boogie-woogie et le be-bop. Elle fut la première fille du pays à enfiler le jean. Sans doute serait-elle passée inaperçue dans une grande métropole, mais, dans l'île aux

mimosas, elle coupait le souffle à ceux qui la voyaient passer, suscitait la convoitise des gars du village, aussi bien que celle des estivants. Elle tourna la tête de plus d'un. Des flirts platoniques dont elle s'amusait mais qui allumaient des passions dévorantes chez les adolescents boutonneux. D'autant plus que les garçons ne réussissaient pas à assouvir ce qu'ils cherchaient à posséder et qu'ils se vantaient d'avoir obtenu d'elle. Niquette se faisait un point d'honneur à se présenter vierge au mariage. Le plus intense de ces amours, qui lui brûla elle-même les ailes, fut un flirt de tout l'été dans la dune avec un jeune étudiant de la ville, mais dont les parents étaient originaires de l'île. Elle ne l'oublia jamais. François Prigent. Il préparait cette année-là des concours prestigieux dans une classe de mathématiques supérieures à Nantes. Il s'enhardit à dévoiler ses intentions à la famille Blanchard, les parents de Niquette. On l'éconduisit. Pensez donc, un étudiant ! Sans travail. Qui n'avait pas encore effectué son service militaire ! Dont le père était cheminot et la mère femme de ménage !... Bien que ce ne fût pas le parti dont ils avaient secrètement rêvé, à tout prendre, et afin de ne pas lâcher la proie pour l'ombre, les Blanchard lui préféraient Albert Palvadeau, le fils du cabaretier du Refuge du Gois. M. Blanchard escomptait sans doute, par cette alliance, absorber, plus tard, ce bistrot qui lui faisait de l'ombre en détournant du bar de l'hôtel une partie de sa clientèle.

On fiança les petits. La date du mariage fut même arrêtée. Au retour du service militaire de Bébert. Contre toute attente, on dut, quelques mois plus tard, l'avancer. Une cérémonie discrète ; le ventre de la mariée commençait à pointer.

Avec les années, les traits de l'enfant se précisèrent. Ce n'étaient pas ceux de Bébert, mais bien, le plus myope des myopes ne s'y serait pas trompé, ceux d'Assanakis. Après des tourments, des colères, des assiettes et des verres cassés, puis des palabres et quelques cuites, la raison l'emporta. Le bébé, un amour de petite fille, n'était pour rien dans cette affaire, et le Bébert s'était attaché à elle. Elle ferait partie des secrets de famille. C'était, consentit-on, dame ! bien plus supportable qu'un handicapé.

« La petite Lili ? demandai-je.

— Comment savez-vous son nom ?

— Sa mère me l'a présentée, l'autre jour, à la grande surface, comme étant sa filleule.

— Tiens, tiens. »

Comment diable le Méridional était-il au courant avec tant de détails de ces secrets de village ?

Quelques semaines plus tard, j'ai quitté l'île pour effectuer le service de presse de mon livre.

À cette occasion, mon éditeur confine ses auteurs dans un sous-sol sombre à peine aéré par un soupirail. J'ai passé plusieurs journées dans ce trou à rats à me torturer pour trouver des dédicaces originales. Le résultat n'est pas brillant. Comment ne pas se répéter ? À qui une formule convenue et passe-partout, à qui un clin d'œil personnalisé ? Comment faire plaisir, sans flatterie, sans fausse modestie ? Comment décocher le trait qui touche, comment faire passer un souffle frais ? Quand demeurer poli, platement, quand se permettre un trait d'humour, un bon jeu de mots, une facétie ? J'ai beau me répéter que la vraie dédicace se moque de la dédicace, je ne réussis pas à me moquer de moi-même.

Mon vis-à-vis me paraissait plus inspiré. Il s'était visiblement préparé à cet exercice en même temps qu'il écrivait son livre. Je le voyais consulter un calepin dans lequel il avait consigné des formules longtemps couvées.

Tout cela ne sert à rien.

Il faut être bien candide pour s'imaginer que les journalistes, les critiques, les membres des jurys liront — et liront dans leur intégralité — la vingtaine de livres qu'ils reçoivent chaque semaine. Sans parler de la famille, des amis, des connaissances qui vous reprocheront de les avoir oubliés, quand bien même peu d'entre eux vous liront. Notamment ceux d'Afrique qui s'indignent de n'avoir pas reçu votre dernier ouvrage, mais n'iront pas se le procurer dans une librairie.

Il y a trop de livres, trop d'auteurs, peu de lecteurs, beaucoup de sollicitations, sérieuses et frivoles, et de moins en moins de temps libre.

Malgré cela, j'ai passé une journée et demie à dédicacer dans la cave malsaine de mon éditeur.

J'ai traîné plusieurs jours à Paris avec un emploi du temps de vacancier, redécouvrant la capitale, découvrant des retraites inattendues, me demandant à plusieurs reprises si j'avais fait le bon choix de me fixer dans cette île où ni le climat, ni mon passé, ni des amitiés ne m'attachent. Il n'existe pas pour moi de campagne plus envoûtante que Paris.

À mon retour, l'humidité avait envahi les pièces et il m'a fallu combiner l'action du feu de bois à celle des radiateurs électriques pour ne pas grelotter.

J'ai flâné dans les venelles du bourg. Toutes désertes. La marche est un prétexte. Un peu pour méditer, beaucoup pour rêvasser. À la

hauteur de la maison du Méridional, j'ai poussé le portillon de la cour. J'allais frapper à la porte quand j'ai entendu des cris venant de l'intérieur de la maison. Une voix de femme. Elle gémissait comme si on la battait. Désespéré, je me suis demandé comment intervenir, comment porter secours. M'approchant d'un volet, je distinguai mieux ce que proférait la voix féminine. Des hurlements certes, mais pas de douleurs. Pas d'appels à la rescousse. Des gémissements, des acquiescements, des invocations, des ravissements, des bénédictions.

Mal à l'aise, j'ai reculé et, comme un rôdeur vicieux qu'on aurait pris la main dans le sac, je me suis dirigé vers la dune.

Des nuages blancs volaient paresseusement dans le ciel. Un avion brillait dans le soleil et lâchait derrière lui une longue traînée blanche. Au sommet de la dune, le vent était plus fort et apportait l'odeur mâle du goémon. J'ai inspiré une grande bouffée d'air et me suis mis à marcher à grandes enjambées.

Je suis resté quelques jours sans mettre les pieds au Refuge du Gois. C'est un titre de la presse locale qui m'y a ramené. Un meurtre avait été commis dans l'île. À Barbâtre.

Les premiers éléments de l'enquête poussaient la police à privilégier un crime passionnel. Le corps de la victime aurait subi des sévices. Comment une telle violence pouvait-elle éclater dans un climat aussi calme, dans une atmosphère où tout invite à l'apaisement ?

On m'en dirait sans doute plus au Refuge du Gois. Le patron, sa famille, les clients devaient connaître les protagonistes du drame, devaient commenter l'affaire.

Le café était sous scellés et une note administrative, collée sur un volet, indiquait que l'établissement était fermé jusqu'à nouvel ordre.

Sur le chemin du retour, j'ai emprunté la venelle du Méridional. À six heures du soir, les volets étaient clos. Le lendemain, je suis à plusieurs reprises passé devant la baraque à tourelle. Aucune trace de vie. C'est au milieu de l'après-midi que j'ai rencontré un groupe de paysannes devant le portail. Elles étaient vêtues de noir, comme leurs commères des campagnes du sud de l'Italie, des îles grecques, comme les femmes des pêcheurs de la plage de Nazaré, au Portugal. Je me suis approché d'elles, j'ai prêté l'oreille à leurs potinages, ajoutant quelquefois mon grain de sel et posant des questions apparemment anodines. Je me suis vite rendu compte que tous les protagonistes du drame m'étaient familiers.

Quand je rapproche les témoignages des commères avec les informations glanées chez le coiffeur, et au Bigorneau, le café rival du Refuge du Gois, enfin auprès de ma femme de ménage, je reconstitue l'histoire.

Les joueurs de manille avaient ce soir-là sans doute bu un peu plus que d'habitude. Le patron, Bébert Palvadeau, s'était mêlé aux joueurs. À un moment, l'un d'eux avait repris la carte qu'il venait de jouer. Cela avait déclenché une contestation et les esprits s'étaient échauffés. À la suite d'un échange de propos entre le patron et le Méridional, celui-ci aurait bondi sur le patron. On avait eu du mal à séparer les deux hommes.

Plusieurs témoins affirmaient que Bébert Palvadeau avait insulté le Méridional et que le mot nègre était sorti de sa bouche. D'autres précisaient que, le temps qu'on réussisse à les séparer, le patron du bistrot avait blessé le Méridional à la bouche et que le sang avait abondamment coulé de son arcade sourcilière. Le coiffeur, présent sur les lieux, se souvient avoir entendu le Noir marmonner à plusieurs reprises, tandis qu'on le maîtrisait : « Tu me le paieras, sale Blanc, sale fils de colon. » Un autre témoignage ajoute qu'en sortant du café, le

Méridional aurait lancé à Bébert Palvadeau : « Cocu, impuissant. »

Quelques jours plus tard, on avait retrouvé Bébert Palvadeau, gisant dans son sang à la Charreau-Moreau, un chemin caillouteux qui relie la sablière de Barbâtre au chemin du Gois.

Puis la presse locale a braqué ses projecteurs sur d'autres événements dans le monde, avant de revenir, quelques semaines plus tard, sur le dossier. Sans doute à la suite d'une fuite de l'instruction. Ces divulgations dont on se demande, tant elles sont courantes, si elles sont accidentelles ou intentionnelles. On ne se le demande plus ; on acquiert sa propre conviction.

Un article d'*Ouest-France* avance que la Niquette, la femme d'Albert Palvadeau, dit Bébert, a avoué être la maîtresse du Noir, alias le Méridional. Soupçonnée de complicité de meurtre, elle est gardée en détention préventive avec le statut de témoin assisté. Une formule toute faite dont je ne mesure pas bien le sens.

La véritable identité du Méridional est Jacques Lebongault. Plus exactement le patronyme qu'il a adopté lorsqu'il a acquis la nationalité française. En réalité, il serait un ressortissant congolais et s'appellerait Gaspard Libongo. Ce détail accroît la suspicion des journalistes sur le personnage. Son identité, ses origines, son parcours flou constituent pour eux des éléments suffisants pour légitimer leurs insinuations et nourrir les soupçons qui pèsent sur lui.

Un mandat d'arrêt a été lancé par le juge et, dans l'attente du procès, le Méridional a été écroué à la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon. Je lui rends visite régulièrement. Un trajet d'une heure en voiture sur une route qui serpente au travers d'un paysage plat, monotone, désert, qu'interrompt la traversée d'agglomérations aux maisons basses, longues, aux toits de tuiles, auxquelles on reconnaît un air de famille avec celles de l'île. Quelle que soit l'heure, les rues sont vides. On y trouve encore quelques habitations pimpantes, mais la plupart des maisons se sont affranchies de l'architecture traditionnelle pour adopter des formes plus ambitieuses. Leurs lignes uniformes, sans imagination, aux murs de ciment, gris, font peser sur les rues une atmosphère austère et morne. Les habitations de La Roche-sur-Yon rappellent celles de Noirmoutier.

Après quelques dérives, et après avoir demandé mon chemin à plusieurs reprises, j'ai trouvé le boulevard d'Angleterre où se dressent les hauts murs de l'établissement pénitentiaire. Sur la façade d'entrée, un huis en métal lourd, gris, encastré dans une niche dont le sommet possède la forme d'un arc outrepassé. Un oméga géant. Ne serait le drapeau français qui balaie l'air au-dessus, on croirait pénétrer dans une forteresse arabe.

Lorsque la porte se referme derrière moi dans un bruit assourdissant, son écho résonne en moi, y vibre, alimente un cauchemar qui agitera mon sommeil. Chaque fois que je reviens de la maison d'arrêt, je rêve que je suis emprisonné. Dans mon cas, c'est à la faveur d'un coup d'État au cours duquel je suis l'otage de jeunes soudards débraillés, menaçants et taciturnes.

Le Méridional me reçoit en me gratifiant d'un sourire de bienvenue, accompagné d'un clin d'œil discret et complice. Une image inverse de celle de l'individu que j'avais du mal à aborder au Refuge du Gois. Il est vêtu d'un chandail de laine noir et, malgré sa barbe naissante, légèrement parsemée de cendres, il dégage une impression de propreté. On dirait que la peau de son visage s'est ridée. Son regard fixe mon cartable. Il est impatient de découvrir les livres que je lui apporte. La première fois, j'avais choisi des ouvrages d'auteurs africains, ou bien des écrits sur l'Afrique. « J'aime le manioc, le poisson fumé et le saka-saka, avait-il raillé, mais vous savez que j'adore aussi le pain, le fromage, les bons crus ; que je suis un amateur de brocantes ! » Parmi ses besoins, il m'a mentionné les *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski, les poèmes de Verlaine, ceux d'Alain Bosquet et de Saint-John Perse. On les trouve à la bibliothèque de la prison, mais il souhaite posséder ses propres exemplaires. Des bouquins où il pourra souligner des phrases et sur lesquels il

griffonnera sans scrupule.

J'ai avoué posséder la même manie. Nous en avons ri. J'en ai profité pour donner à la conversation un tour plus léger. Des reparties célèbres, des anecdotes, des blagues, quelques grivoiseries.

Le besoin de Dostoïevski, pour un homme en cellule, se conçoit aisément. Mais pourquoi de la poésie ? À quel moment ce désir est-il apparu chez celui qui trouvait son bonheur à jouer à la manille et à pêcher ? Passe encore pour Verlaine, un ancien détenu. Mais où, quand, par qui, a-t-il entendu parler d'Alain Bosquet ? En rentrant chez moi, je me suis informé sur ce poète français du ^{xx}e siècle dont je ne savais pas grand-chose. Labernerie, qui prétend l'avoir rencontré, me le décrit aussi comme un critique littéraire dont les articles, sans concession, étaient à la fois convoités et redoutés.

Je m'explique mal également le goût du Méridional pour Saint-John Perse !...

Bien que je le fisse à la dérobée, je crois qu'il a surpris mon regard sur les rides qui sillonnent son front. Il en a souri. Il a aussi quelques touffes blanches dans le mouton de sa chevelure.

Dès ma première visite, le Méridional m'a passé commande de cahiers d'écolier. À la rencontre suivante, je lui ai fait la surprise d'y ajouter des blocs-notes de papier parcheminé.

Il a examiné rapidement le contenu du colis, m'a remercié, avant de lâcher tout à trac :

« Alors, vous connaissez maintenant ma véritable identité et savez d'où je viens. »

Le gardien de service s'est approché. Nous avons épuisé notre temps de conversation.

Gaspard Libongo était si connu que, ne le voyant plus hanter les rues et les venelles de Poto-Poto, certains s'étaient demandé où était passé le fameux milicien. S'était-il établi, comme le prétendaient d'aucuns, loin de la rumeur futile et vaine de la capitale, à Pointe-Noire, ce morceau de Congo qui n'est plus le Congo, d'où les habitants considèrent avec condescendance la capitale, et son tapage, l'assimilant à un repaire malfamé, une jungle où pullulent hyènes, reptiles, fauves et sauriens de tout acabit, prompts à se dénoncer, à se faire des crocs-en-jambe, à se mordre, à s'écorcher vif, à s'écharper, à se dépecer, à s'entre-tuer, à vendre père et mère afin de parvenir, ou de se maintenir, au pouvoir ? S'était-il plutôt retiré quelque part, « en brousse », comme l'affirmaient les mauvaises langues ? Certains le peignaient sous les traits d'un retraité, vivant de la pêche dans la Likouala, notre Amazone, tandis que d'autres encore prétendaient qu'il s'occupait d'une ferme à Mindouli, dans la fertile vallée du Niari, ou à Boundji, dans la région de la Cuvette. On en avait même entendu jurer sur la tête de père et mère qu'ils l'avaient localisé dans la Sangha, où il possédait une exploitation forestière, consacrant le plus clair de son temps à chasser le buffle, l'hippopotame, l'éléphant, le crocodile, l'iguane ou le varan, dont il faisait un commerce fructueux. Certains prenaient plaisir à souligner qu'il avait épousé plusieurs femmes. Un fonctionnaire, de retour de tournée dans l'arrière-pays, affirmait l'avoir aperçu dans l'accoutrement des explorateurs européens de naguère, coiffé d'un large chapeau de feutre, chaussé de bottes, parcourant la forêt à la chasse aux papillons ou étudiant les mœurs de nos populations pygmées.

Pourquoi tant d'intérêt pour le sort d'un personnage qui au bout du compte ne s'était illustré ni en politique, ni dans le sport, ni dans la musique et encore moins dans la recherche scientifique ? Pourtant, dans les avenues, les venelles et les bars de Poto-Poto, sa notoriété l'emportait sur celle des célébrités, des vedettes et des champions du pays. Sans doute parce qu'il y a chez nous vedettes et vedettes. Celles dont les médias soignent la renommée et celles, plus présentes dans l'imaginaire populaire, dont la réputation est entretenue avec ferveur par la *vox populi*. Gaspard Libongo appartenait au deuxième groupe.

Nous avons fréquenté le même lycée.

À l'époque, je devais être en seconde, Gaspard Libongo en classe terminale. Je n'osais l'approcher. Nous nourrissions une vénération sans limites à l'égard des candidats au bac, ce parchemin qui rendait ses titulaires égaux aux autorités coloniales et permettait de narguer les petits Blancs. Mais Gaspard Libongo était paré d'une autre aura : il était le meilleur joueur de football du championnat scolaire. Or, être

footballeur, chez nous, vous dote d'un prestige supérieur à celui de polytechnicien, d'astrophysicien ou d'astronaute. Aux heures de récréation, un cercle se formait autour de lui, dans la cour des grands, afin d'assister aux démonstrations de Gaspard Libongo. Il s'emparait du ballon de cuir, jonglait avec sous les regards émerveillés des potaches qui l'encourageaient en scandant des *eh, eh, eh !* rythmés, comme s'ils assistaient à un prodige. Ce numéro terminé, il propulsait d'un coup de pied sec le ballon en l'air, jusqu'à hauteur des derniers étages du lycée, et le recevait, à la descente, d'un amorti spectaculaire sur le cou-de-pied. Ces gestes techniques font aujourd'hui partie de la panoplie de tout joueur professionnel. À l'époque, ils constituaient des tours de force, des événements de caractère magique qui arrachaient des cris d'admiration aux potaches. Certains affirmaient que le Racing Club de France, le Stade Français, Saint-Étienne, l'OGC Nice, Monaco et l'Olympique de Marseille se disputaient Gaspard Libongo pour la prochaine saison de football en France, compétition que nous suivions avec plus d'intérêt que le championnat local.

Enfin, et surtout, Gaspard Libongo jouissait d'un immense talent de danseur. On prétend que tous les Africains, surtout les Bantous et, parmi ceux-ci, les Congolais (les Congolais des deux rives du fleuve), sont par nature des danseurs époustouflants. Ils posséderaient un sens inné de la cadence et, dès le berceau, leur poulx battraient au rythme des tam-tams. Aucun d'entre nous cependant n'égalait Gaspard Libongo. Un enfant béni des dieux, un être pourvu, grâce à ses grigris, des mêmes pouvoirs que Tarzan, Zorro, Superman... Un demi-dieu.

J'étais alors trop jeune pour fréquenter les bars à la mode où Gaspard faisait fureur. Mais quel gosse de Poto-Poto ne connaissait pas les célèbres enseignes fluorescentes qui faisaient les délices de nos parents : Chez Faignond, Chez Macedo, Chez Diallo, Papa Clo, Le Café Nono, Le Santé tout Brazza.

Dès que l'enfant-là foulait le seuil de l'un de ces temples, l'orchestre s'arrêtait pour lui payer un tribut de silence. Et l'on n'entendait plus sous les plafonds et sur le plancher que les pas cadencés du patron qui, après avoir abandonné son poste derrière la caisse, se précipitait à la rencontre du demi-dieu pour le saluer en gestes obséquieux. Nous déclamions ainsi en scandant nos syllabes sur le rythme des fameux vers de Lamartine, que chacun aura reconnus, et que nous plagions pour rédiger des vers que nous envoyions en cachette à nos petites fiancées. D'autres décrivaient cet instant comme ces séquences de westerns où Zorro, le visage masqué, surgissait dans le saloon. Croyez-moi, ne me croyez pas, lorsque Gaspard Libongo se levait pour inviter une cavalière, le conjoint de celle-ci ne savait s'il devait se rebiffer ou bien se sentir honoré, puis finissait toujours par allumer une cigarette ou vider son verre en se rencognant. Nul danseur n'osait s'interposer.

Pétrifiés, les mains moites, le front couvert de sueur, les cavaliers initiaux de ces demoiselles demeuraient collés à leurs sièges et devenaient dans l'ombre de pâles spectateurs. Les adeptes de la SAPE, Société des ambianceurs et des personnes élégantes, et les danseurs mondains n'en menaient pas large tant ils craignaient que Gaspard, fort des effets combinés de ses contorsions et de ses sortilèges, ravît à son profit sous les yeux de l'assistance médusée la fiancée du cavalier avec lequel elle était entrée dans le dancing. Un prodige qui se réalisa plusieurs fois. La cavalière en ressortait fiancée de Gaspard Libongo. On murmurait que ce n'était pas Dieu possible, que c'était scientifiquement inexplicable. Seule la puissance incommensurable des *ndokis*, nos fétiches, pouvait expliquer le charme irrésistible de l'enfant-là. Je pardonne aux incrédules. C'est qu'ils n'ont pas vu, de leurs yeux vu, comme aimait à dire Tonton Gankama (cet amoureux de la langue française), l'enfant de Poto-Poto danser *Tres lindas cubanas*, *Espiritu burlon*, *Maracas*, *bongo y conga*, ou les cha-cha-cha, pachangas, et charangas, d'Eduardo Davidson, de Johnny Pacheco, pour ne rien dire de ceux du grand Aragon. Je pardonne aux incrédules parce que les derniers danseurs de ces rythmes sont aujourd'hui disparus ou réduits à des postures pitoyables d'anciens combattants décatés, incapables, à cause de leur grand âge, de se tenir debout. Et puis, surtout, il s'agissait là, une fois encore, d'un phénomène dont l'explication dépassait le rationnel. Poto-Poto baptisa le style de Gaspard, la « pachanga Libongo », et j'ai pour ma part surpris certains de mes camarades en train de s'entraîner chez eux, devant un miroir, ou tout bonnement dans la cour de leur parcelle à imiter ses pas glissants, ses rotations, ses déhanchements tout en gardant le buste droit à la manière des danseurs de flamenco. Moi-même, je me suis en cachette essayé à ces exercices. Sans jamais me hisser à la hauteur de notre idole.

Quand nous invitions à danser une jeune fille que nous voulions séduire, nous disions, la voix tremblotante : « Je vous invite, *mademoiselle*, à danser la pachanga Libongo. »

Mon dernier voyage au pays remonte au début des années quatre-vingt. Peu avant la disparition de Tonton Gankama, le dernier lien qui me restait au pays.

C'est chez lui, rue Mbaka, à Poto-Poto, que j'ai appris la mort de Gaspard Libongo. Tonton Gankama venait d'entendre un communiqué à la radio. Quelques jours plus tard, *La Semaine africaine* et *Etumba* confirmaient la nouvelle avant que Tonton Gankama reçût un bristol encadré de noir. Les membres de la famille du défunt, ses anciens camarades et quelques vagues relations de Poto-Poto, de Bacongo, de Kinshasa, de Pointe-Noire, sans oublier les parents du village, qui pourtant ne savaient pas, ou à peine, lire, firent l'objet de la même attention. Le faire-part indiquait une date de décès antérieure d'une vingtaine de jours à celle du cachet de la poste.

Les dernières lignes, en italique, informaient les destinataires que Gaspard Libongo avait, selon la formule consacrée, fait don de son corps à la science et qu'il avait été incinéré quelque part en France, lors d'une cérémonie intime. Elles déconseillaient l'envoi de fleurs ou de couronnes, dissuadaient de rechercher le columbarium où étaient entreposées ses cendres et faisaient appel à des dons en faveur de la recherche médicale.

Le doute s'empara de Poto-Poto. Aucune famille congolaise n'aurait eu le front de faire allusion à de telles pratiques. Encore moins dans les termes employés. Qui donc avait fait imprimer ce faire-part macabre et d'un ton inhabituel, dans lequel on faisait la promotion des pratiques diaboliques ? Comment l'expéditeur anonyme avait-il obtenu l'adresse des destinataires avec tant de précision ? À qui présenter les condoléances ?

Je ne me souviens pas d'avoir noté une trace d'émotion chez Tonton Gankama. Ni sur son visage, ni dans ses yeux, ni dans sa voix. Une froideur inhabituelle chez nous à l'annonce d'une mort. Encore que Tonton Gankama fût homme à conserver en toute circonstance ce flegme qui faisait dire à certains qu'il n'était pas un nègre total, mais un Britannique à la peau noire.

Pour ma part, j'attribuais l'indifférence de l'oncle au passé militant de Gaspard Libongo. Tonton Gankama garda toujours de la distance envers ces agitateurs politiques qui, après la Révolution de 1963, avaient écumé nos rues en braillant des slogans qui donnaient de l'urticaire au vieux, et avaient dans plusieurs cas été les auteurs d'exactions et de crimes dont les victimes étaient des amis du vieux, ou des personnalités qu'il respectait.

Or, Gaspard Libongo avait été précisément une figure de proue des milices du mouvement de la jeunesse de la Défense civile.

Si quelques esprits tordus firent encadrer le faire-part, la plupart des destinataires le déchirèrent, le brûlèrent, dispersèrent les cendres au vent. Le carton-là pouvait porter malheur. Au pays, l'incinération est un tabou, et sa simple évocation, un sacrilège.

À qui donc de surcroît viendrait l'idée farfelue d'annoncer la disparition d'un proche par bilboquet ? Malgré notre propension à singer les Blancs, nous ne les suivons pas dans ces manières snobs. Les Congolais ne s'offrent le luxe d'un faire-part qu'à l'occasion de noces. Les avis de décès se colportent de bouche à oreille. Tant pis pour ceux que la nouvelle n'atteint pas. C'est qu'ils se sont bouché les oreilles. En tout état de cause, la famille éprouvée ne leur pardonnera pas leur absence aux veillées. En Afrique, nul n'est censé ignorer la rumeur.

Le communiqué de *La Semaine africaine* était accompagné d'une photographie sur laquelle Gaspard Libongo apparaissait coiffé d'un panama, la pipe à la bouche, arborant une lavallière. Son attitude aussi bien que sa mise étaient d'une désinvolture tout aussi outrageante que la promotion de cette maudite incinération. De la provocation !

Un deuil sans veillée équivaut, pour les Congolais, à un mariage sans dot, à un plat sans *pili-pili*. Un événement sans valeur. Les *matangas* s'enchaînent généralement toutes les nuits de la semaine. Qu'on se rassure, ce ne sont pas des réunions aussi lugubres que l'imaginent les Européens. On se recueille certes, mais on y conte aussi des histoires, on y chante des complaintes, on y récite des légendes en voie de disparition, on y commente l'actualité, on s'y donne rendez-vous pour régler des affaires, on y révèle la face cachée de la vie politique, on s'y dénombre, on épingle les absents, on y drague. Je le dis en connaissance de cause. Même si je n'ai commis ce péché qu'une fois. Pas comme certains congénères qui se rendaient systématiquement aux *matangas*, nos veillées mortuaires, afin soit d'y courir la prétentaine, soit d'y retrouver celle que l'on baptise, sur les deux rives du fleuve, le deuxième bureau, et que les Chiliens — je l'ai appris récemment — appellent, avec autant d'esprit et de malice que nous, la succursale.

Anticonformiste, Tonton Gankama qualifiait ces veillées de mondanité. Elles sont d'autant plus prisées qu'elles fournissent le prétexte à faire, le lendemain, la grasse matinée, ou constituent simplement une excuse pour être absent à son poste de travail.

Je fais confiance à la discrétion des lecteurs pour ne pas répéter ces propos. Ils pourraient porter tort à Tonton Gankama. Même s'il n'est plus de ce monde, les dieux de l'autre — je parle des dieux bantous bien sûr — le délogeraient immédiatement du paradis, qu'il a de l'avis général bien mérité, pour le jeter en enfer où il souffrirait, moins des flammes que du voisinage.

Gaspard Libongo n'eut droit qu'à un seul *matanga*, organisé par quelques camarades audacieux, fidèles et inconditionnels. Des militants de l'ancien parti unique, dans un local poussiéreux, orné de toiles d'araignée, infesté de moustiques, de punaises et de cloportes. Ces bouges que les frères et sœurs antillais désignent du nom de *toufé nyen-nyen*. Ces anciens combattants se souvenaient que Gaspard Libongo, maintenant disparu, on ne savait où, ni dans quelles circonstances, avait été de leurs combats.

Même si les années étaient passées, même si les termites avaient rongé les archives, même si les saisons sèches et de pluie, les soleils et les lunes successifs avaient recouvert les mémoires de plusieurs couches de poussière, même si le nom, les faits et gestes, les titres de gloire de Gaspard Libongo étaient pour les nouvelles générations aussi dénués de sens et d'intérêt que les hiéroglyphes, les déclinaisons latines, le solfège, les coutumes désuètes de leurs ancêtres, les camarades, eux, n'avaient pas oublié. Gaspard Libongo était, et le mot signifiait à lui seul plus que tout discours, un camarade. Comme ces événements se situent au temps où Brazzaville souffrait de « délestages », les camarades commémorèrent sa mémoire par une veillée à la lueur de bougies et d'une lampe-tempête.

Le désintérêt des plus âgés envers le défunt était moins un signe d'oubli que l'expression du choc provoqué par l'annonce de son incinération. Un mot dont l'énoncé seul révoltait les esprits les plus modernes, suscitait la furie des dieux, des esprits et des ancêtres, vous bannissait sans appel de la sainte communauté africaine.

Que signifiait d'autre part cette histoire de « stricte intimité » ? Chez nous, on réunit les conseils de famille en secret, on va chez son deuxième bureau à la dérobée, on caresse sa femme, on lui fait l'amour, on la bat, à « deux clos », on tient les conseils des ministres à huis clos, mais on n'enterre jamais en cachette et à la sauvette. C'est une infraction à la coutume, un sacrilège, dont aucun féticheur ne saurait vous éviter les conséquences. Afin qu'il n'arrive pas malheur à l'âme du défunt, ses funérailles doivent s'accompagner de cris, de pleurs, de chants, de danses, de libations, auxquels prennent part la famille élargie, les amis, les relations. Qu'importe qu'on ait eu, de son vivant, maille à partir avec le défunt. Tout mort est absous de tout, tout mort est un ange. Dès l'instant où il rend son dernier souffle, tout mort est béatifié.

Dans la cité, les supputations sur l'identité du goujat, complice d'une mise en scène aussi scandaleuse, allèrent bon train. Un membre de la famille ? De la famille-famille, même patois, même village, même natte, même moustiquaire, même parcelle ou au contraire une pièce rapportée ? Les regards des clairvoyants se portèrent sur toutes les catégories existantes d'impies qu'engendre notre société, des

« libres-penseurs » jusqu'aux athées, en passant par les derniers communistes dont la fameuse Conférence nationale de 1991, à laquelle il était malséant de ne pas accoler l'épithète « souveraine », ne nous avait pas débarrassés totalement. À moins qu'il ne s'agît encore d'un de ces francs-maçons, ou pratiquants de ces chapelles obscures de même acabit, qui pullulaient depuis que la même Conférence nationale (allons-y pour la *souveraine*) les avait fait sortir du bois, voire d'un adepte d'une de ces nombreuses sectes aux noms rassurants, empruntés à la Bible et aux saints Évangiles, qui prolifèrent de plus en plus dans le pays, pour ne pas parler de ces maudits groupuscules adeptes des messes noires avec rituels orgiaques, dont certains pratiquent l'exhumation de cadavres par les nuits sans lune. Depuis quelques années, leur nombre allait croissant, telle la secte de *louzolo amour*, dans les rets de laquelle les jeunes se laissaient prendre en s'adonnant à des libations obscènes. Des rapports de police décrivaient ses fidèles se trémoussant, buvant de la bière chaude, de l'alcool de maïs, du *boganda*, se passant à la ronde des joints de cannabis — qu'en langue nous appelons *bango* — dans l'espoir, prétendaient-ils, de voir leur prophète, habituellement invisible, originaire de Kibossi, un bled du pays kongo. À ne pas confondre avec Congo.

Non, s'entêtaient les amis les plus fidèles du défunt, non, non, non, Gaspard, tel qu'on le connaissait, n'aurait pu se rendre complice du sacrilège d'incinération. Non, même s'il avait été un temps aveuglé par les évangiles de Marx, Engels, Lénine, et envoûté par les litanies et les prières du petit livre rouge de Mao, non, Gaspard était un authentique enfant du pays, élevé dans la coutume et respectueux de tous les usages de sa tribu. Peut-être, allez savoir, s'était-il entiché d'une de ces Blanches démoniaques, aux cheveux d'or, ou de feu, qui, après l'avoir maté et envoûté, aurait ligoté son âme, l'aurait enflammée, blanchie comme de la cendre et aurait converti le malheureux aux us et coutumes des Européens, ces satanés *Mindélé*, comme on dit en langue.

Ah ! si les clairvoyants d'aujourd'hui, et cela depuis la dévaluation du franc CFA, ne pratiquaient pas des prix aussi exorbitants, la chose aurait bien mérité une consultation auprès de l'un d'entre eux, histoire de connaître le fin mot de l'affaire.

Autant j'étais impressionné par le Gaspard Libongo du lycée, des terrains de foot, par le danseur de pachanga, autant je cessai de m'intéresser à lui du jour où, comme un grand nombre de ses congénères, il devint un « militant », un milicien de la jeunesse du parti unique et de la Défense civile. Je ne voyais pas le monde avec leurs yeux ; pour moi, le futur était ailleurs. Tonton Gankama, ancien séminariste devenu franc-maçon, qui m'aidait à la préparation de l'épreuve de philosophie, me confortait dans mon attitude.

Je me trouvais, comme je l'ai dit, chez lui le jour où tomba la nouvelle de la disparition de Gaspard Libongo. Il montra du scepticisme. Non pas, me confia-t-il, que l'incinération fût à ses yeux répréhensible. Non, Tonton Gankama affichait sur le bonheur, sur l'amour, sur la relation à l'étranger, sur la colonisation, sur la vie, sur la mort, sur nos origines, sur l'homosexualité, sur notre destin, sur le big bang, une grande largesse d'esprit. Il était ouvert à l'idée d'incinération, même s'il se gardait de souhaiter ce traitement à sa dépouille. Notre société, encore campagnarde (il disait villageoise), m'expliqua-t-il, n'était pas prête à comprendre cette pratique, quand bien même elle subissait de plus en plus les lois de l'urbanisation et, par la radio, la télévision, le cinéma, celles de la planétarisation. À quoi bon la heurter ? Avec tous leurs préjugés et leurs limites, les Congolais étaient pour lui le seul peuple du monde au sein duquel il se sentait rassuré de vivre et au milieu duquel il souhaitait mourir. Au point de s'en prendre, à chaque occasion, à ces compatriotes qui, déjà dans le coma, se faisaient évacuer pour mourir dans un hôpital français.

Non, les doutes de Tonton Gankama portaient sur la disparition même de Gaspard Libongo.

J'ai passé le baccalauréat deux ou trois ans, je ne sais plus bien, après Gaspard Libongo. Je me demande si, sans Tonton Gankama, j'aurais obtenu la mention qui m'a permis d'avoir une bourse pour aller en France. Non pas que, comme pourraient l'imaginer nos diplômés d'aujourd'hui, il intervînt auprès des membres du jury. Non pas non plus qu'il me donnât des cours particuliers. Il fit beaucoup mieux. Des entretiens informels. Selon aucun programme, sans horaires, sans exercices d'application, sans devoirs. Il m'a appris, dans des discussions qui n'avaient rien à voir avec ces palabres sans intérêt de compères désœuvrés, à cerner les concepts, à réfléchir, à analyser, à comprendre la logique de l'argumentation adverse, sans quoi on ne peut efficacement contre-attaquer, et convaincre ; à méditer, à organiser ma pensée. À réfléchir. La même méthode, j'imagine, que Socrate utilisait pour former ses disciples. Il ne manquait à Tonton Gankama que la toge. Nous n'avons pas, comme nos frères ashantis, du Ghana et de Côte d'Ivoire, ces pagnes dont la forme évoque celle des toges des sociétés de l'antique Méditerranée. Sans doute avons-nous des pagnes. Pour les femmes. Quant aux hommes, il semble qu'ils se vêtissent, avant l'arrivée des Européens, de quelque chose de similaire. En raphia, assure, sans certitude ni précision, une tradition orale brumeuse. Mais le raphia n'est pas une matière confortable. Elle gratte la peau. Seuls les vieux des villages s'accoutrent encore ainsi en certaines occasions. Malgré son respect pour la culture traditionnelle, Tonton Gankama préférait le costume trois pièces, la cravate et le borsalino. Une manière de sapeur avant la lettre, ont dit certains. Tonton Gankama n'aurait guère apprécié cette assimilation, même exprimée avec respect. Sa discipline vestimentaire, martelait-il, en rehaussant le menton, n'avait aucun lien avec le mouvement frivole de la SAPE. Elle exprimait un souci plus profond. De son point de vue, le négligé vestimentaire, ou le laisser-aller dans l'expression orale, entraînait insensiblement au débraillé, au relâchement de la conduite, au mépris de l'autre. À la violence.

L'oncle se défendait d'avoir été pour quelque chose dans mes résultats. Il affirmait n'avoir rien fait d'autre qu'éveiller mon intérêt pour une matière que le cours du prof me rendait rébarbative. Il m'a appris à me poser des questions, m'a équipé des outils utiles pour me modeler moi-même.

Il ne nia pas en revanche être intervenu auprès d'un fonctionnaire clé du ministère de l'Éducation pour l'obtention d'une inscription en khâgne, en ce qu'il n'a jamais cessé de nommer, même après l'Indépendance, métropole. Hypokhâgne, je ne savais même pas ce que signifiait ce terme ésotérique. Tonton Gankama visait pour moi la

classe de lettres supérieures du lycée Louis-le-Grand qui, selon lui, était l'antichambre de Normale sup de la rue d'Ulm. Il s'y était pris trop tard. Les inscriptions en classes préparatoires étaient forcloses depuis plus de quatre mois. Je poussai un soupir. Mon vœu était de m'inscrire à Sciences po, nourrissant le secret espoir d'intégrer ensuite la prestigieuse ENA afin de diriger un jour le pays. Je dus finalement me satisfaire d'une inscription à l'école de journalisme de Lille qui m'a fait passer l'envie d'une carrière politique. Parallèlement, je préparais en fac des diplômes d'histoire afin de comprendre d'où nous venions et me mettre en mesure de répondre à certaines questions qui me taraudaient : Pourquoi n'avions-nous ni châteaux séculaires ni écriture propre ? Qu'avaient découvert nos ancêtres, qu'avaient-ils inventé ? Des questions qui me hantent toujours.

Tous les deux ou trois ans, je revenais en vacances au pays. Chaque fois que je rendais visite à Tonton Gankama, il me demandait si j'avais rencontré Gaspard Libongo en France. Chaque fois, je lui répondais que la France était une terre immense ; qu'il n'était pas possible d'utiliser là-bas la rumeur comme nous utilisons radio-trottoir au pays ; que, chez nous, on peut s'asseoir à la terrasse d'un bar de Poto-Poto, y parler d'un certain Malonga, Itoua, Tati, ou Libongo, le décrire, fournir à l'interlocuteur quelques éléments de sa personnalité, ou de son parcours, et l'on retrouvera le bonhomme avant la fin du mois, eût-il élu domicile dans les marécages de Mossaka, dans la forêt de la Likouala, d'Etoumbi, de la Sangha ou du Mayombe. Tonton Gankama me jetait un regard affligé. Quand obtiendrait-il de cet animal les choses les plus simples ?

Je crois que Tonton Gankama est mort avec la conviction que Gaspard Libongo était toujours vivant. Ceux de ses proches que j'ai rencontrés m'ont confirmé cet entêtement.

Je n'ai jamais compris comment un homme dont la seule religion était la raison, au point de punaiser au-dessus de sa table de travail la fameuse formule de Voltaire : « la raison finit toujours par avoir raison », ne démordait pas, sur ce point précis, d'une conviction étayée par la simple intuition.

Les années sont passées et mon oncle Gankama n'est plus.

Depuis, je rentre peu souvent au pays. Contrairement à cette figure, dont les traits me sont de plus en plus flous, je me sens bien à l'étranger ; c'est devenu chez moi. Un peu comme le Méridional.

Je n'en ai pas honte. Tous mes compatriotes de la diaspora partagent ce sentiment, mais trouvent malséant de l'avouer. Pourtant, malgré les invites, j'ai toujours refusé la nationalité française. Je n'ai qu'un passeport, mais deux pays. Deux pays intérieurs : ici et là-bas.

Le dialogue avec mon oncle se poursuit. Dans des rêves, de plus en plus fréquents, aussi bien qu'à l'état de veille. Tantôt en français,

tantôt en langue, quelquefois en latin ou en grec. Il est mon Socrate confidentiel. Mon philosophe, mon maître de conscience de chevet.

Lorsqu'il apparaît dans mes cauchemars, c'est pour me demander si j'ai enfin retrouvé Gaspard Libongo.

C'est au cours de la troisième ou de la quatrième visite que j'ai demandé au Méridional de qui provenait l'idée de faire diffuser la nouvelle de sa mort.

Moi-même, répondit-il, en me défiant du regard.

Il invoqua deux raisons. La première était le besoin d'échapper au clan et à la tribu. Aussitôt que les compatriotes avaient repéré le lieu de son exil, il avait été inondé de messages et de lettres en provenance du pays. On bénissait son sort, en ajoutant que, s'il y avait eu de la place pour lui dans l'avion, à quel titre les autres ne pourraient-ils y monter ? Chacun exprimait son désir d'échapper aux « délestages » qui plongeaient la cité dans le noir, et à l'atmosphère de plus en plus irrespirable créée par l'instabilité politique. Certains nourrissaient la crainte d'être accusés, sur des bases futiles, de complots auxquels ils étaient étrangers, ou de faire partie des victimes « colatérales » d'un coup d'État. Les uns lui passaient commande de vêtements, de chaussures, d'appareils électroménagers, les autres lui quémandaient des certificats d'hébergement, tous lui réclamaient l'envoi d'argent par mandat-lettre. Western Union et MoneyGram n'existaient pas encore. Ils affirmaient que tous les immigrés étaient bien accueillis « en métropole », trouvaient aisément un emploi, gagnaient bien leur vie alors qu'ils étaient devenus, depuis son départ, des orphelins. Plus personne pour payer l'équipement scolaire de leurs enfants, leurs ordonnances médicales, la dot pour la deuxième ou la troisième épouse, le lait et la layette du huitième enfant ; plus personne pour leur obtenir du travail, pour les soutenir, pour faire une recommandation aux jurys des examens et des concours, pour obtenir un poste dans l'armée, pour les aider à se lancer dans un petit commerce... Incapable de faire face à ces appels venus d'une cour des miracles si éloignée, pourtant si proche, et surtout d'expliquer les limites de ses moyens, il eut recours à cette solution : faire le mort, puis faire croire à sa mort.

En fait, une autre motivation, plus profonde, explique sa diabolique supercherie. Il faut pour la comprendre remonter au temps où la Défense civile régnait chez nous. C'est lors d'une visite ultérieure que le Méridional me fournit la clé du mystère.

En descendant les marches de la maison commune de Poto-Poto, Gaspard Libongo jette un regard autour de lui et aspire une bouffée d'air. Il se purifie. Le corps et l'esprit. Pourtant, déjà à cette époque, la ville était polluée, infestée de miasmes. Néfastes au corps et à l'esprit. Mais qui se serait hasardé à le déclarer haut et fort, et même discrètement, aurait suscité des haussements d'épaules ou se serait fait traiter de mauviette, d'esprit formaté par la propagande occidentale, d'aliéné, de fou.

Face à lui, la basilique Sainte-Anne, inachevée, pour laquelle il avait, docile louveteau, puis scout zélé, participé aux travaux à la chaîne au cours desquels on se passait de main en main, comme dans un jeu, chantant à pleins poumons *Salongo alinga mossala*, les pierres du Djoué, ou ces fameuses tuiles vertes qui, elles, venaient de France. En face de la basilique, d'une modestie désobligeante, le temple protestant. Cet espace, à la jonction des avenues de France et de la Paix, où vivent en symbiose les premières familles brazzavilloises et les populations venues du Sénégal, du Mali, de Mauritanie, qu'on englobe de manière indistincte sous la dénomination de Haoussas, ou de Sénégalais, représentait son domaine. Son quartier, dit-il. Un quartier cosmopolite. Il caresse et fait sonner ce vocable recherché pour rehausser la valeur de son fief. C'est là que bat le cœur de Poto-Poto, de Brazzaville, du Congo. On en entend les pulsations surtout à partir de la tombée de la nuit, sans interruption jusqu'aux premières lueurs du jour. Il lui arrive de le proclamer le Harlem d'Afrique centrale, voire du continent. D'Harlem a jailli le jazz, de la boue de Poto-Poto germe la rumba. Il en connaît chaque rue, chaque parcelle, chaque habitant. Il pousse un soupir de satisfaction, accompagné d'un discret sourire, comme si tout cela était son œuvre. Lui revient en mémoire une dissertation de philo sur laquelle il avait séché, et qu'il se sent maintenant apte à traiter. Le commentaire d'une phrase de Socrate : « Les champs et les bois n'ont rien à m'apprendre, mais bien les hommes dans la ville. »

Un gamin s'approche de lui. « Chef », commence-t-il en même temps qu'il s'accroupit pour cirer ses rangers. Gaspard le repousse.

Fourbu, il n'a qu'un désir, dormir. Il a passé toute la nuit à sillonner les artères à la tête de sa patrouille, à « vigiler », comme on dit alors, ce qui provoque l'indignation du puriste que se targue d'être Tonton Gankama. On *vigile* donc chaque nuit, afin de ne pas se faire surprendre par un débarquement de contre-révolutionnaires, appuyés par des contingents de mercenaires, en provenance de Léopoldville, de l'Angola, d'Afrique du Sud. À la solde de la CIA. Les mercenaires n'avaient-ils pas prouvé leur audace et leur capacité de nuisance dans

l'invasion du Katanga ? Des professionnels de la lutte armée qui rêvent d'effacer de la carte du monde des régimes du genre de celui de Brazzaville. Un nom revient sur toutes les lèvres, celui de leur chef, Bob Denard. On le maudit, on le craint, on se conditionne pour lui barrer la route, à coups de slogans plus efficaces que prières et grigris : le fascisme ne passera pas, la patrie ou la mort, nous vaincrons parce que nous sommes forts.

Depuis cinq heures et demie, Gaspard Libongo a libéré ses hommes, les militants de la permanence de jour ont pris la relève. Lui est resté plus longtemps pour la rédaction de son rapport.

Aucun taxi en maraude sur le rond-point. Ceux qui passent, à vive allure, sont bondés, ou bien filent dans la direction opposée. Peut-être les effraie-t-il avec sa tenue vert olive, sa casquette de guérillero cubain, son pistolet à la ceinture et, surtout, sa kalachnikov.

Un homme l'aborde dans un lingala qu'il identifie sans peine. Celui de Léopoldville, pas encore devenue Kinshasa. Quoique, pour les indigènes, Léo ait toujours été Kin, en dépit de la toponymie coloniale.

L'individu a une tête d'agouti, une raie, façon Lumumba, tirée au cordeau sur la gauche du crâne, et des manières obséquieuses. Il parle en basculant la tête en arrière et en fermant les paupières. Une dégaine et des tics qui agacent Gaspard.

L'homme a un message important à lui remettre. Gaspard tend la main. L'homme regarde autour de lui.

« Non, pas ici, chef.

— Attends, un instant », dit Gaspard, sans égard pour l'inconnu.

Un taxi déverse un groupe de clients devant le temple protestant. Gaspard porte deux doigts à ses lèvres et siffle. Un son strident. Le museau d'agouti écarquille les yeux. Le sifflement a été aussi ferme que celui d'un arbitre sur un terrain de football. Gaspard s'engouffre à l'arrière du taxi et, d'un signe de la main, ordonne à l'inconnu d'embarquer de l'autre côté.

Durant le trajet, Gaspard et l'inconnu n'échangent aucune parole. Le chauffeur, le regard inquiet, surveille la kalachnikov par le rétroviseur central. Il les dépose devant une case de style colonial aux alentours du marché du Plateau. L'ancien logement de fonction d'un fonctionnaire français du Trésor, réquisitionné par la Défense civile au profit du militant, le camarade Gaspard Libongo.

Le museau d'agouti met la main à la poche avant de se raviser. Son regard fait le tour de la pièce. Une salle de taille modeste avec un lit à moustiquaire, une table sur laquelle traînent un cahier et de quoi écrire, quelques chaises et un petit meuble à rayonnages. Parmi les livres, l'homme reconnaît des plaquettes jaune citron. Des ouvrages de Lénine, de Mao Tsé-toung, de Kim Il-sung. Offerts par les ambassades soviétique, chinoise et coréenne. Gaspard n'a pas eu le temps de les

ouvrir. L'important est qu'ils soient visibles ; qu'ils affichent ses convictions, son engagement.

La tête d'agouti renifle tous les recoins de la salle.

« Il n'y a personne là-bas ? »

— La cuisine.

— Pas de boy, de cuisinier, de domestique... de femme, de gamin ? »

Rassurée, la tête d'agouti consent à s'asseoir. Gaspard déboucle son ceinturon et le dépose avec précaution sur une table basse. Les yeux d'agouti sont fascinés par l'arme de poing que Gaspard sort de sa gaine. Un Makarov. Les crosses de ces pistolets sont habituellement en matière plastique, celle-ci est en métal. Un acier bien astiqué qui donne l'illusion de l'argent. On dirait plus d'un jouet que d'une arme de mort. Elle lui a été offerte par Fidel Castro quand Gaspard a conduit une mission de la Jeunesse du parti à Cuba.

« Tu n'as rien à craindre ici, mon frère. »

La tête d'agouti secoue la tête, avale sa salive.

« Alors ? »

Gaspard n'entend pas la réponse. L'homme parle en mettant la main devant son museau d'agouti. Une marque de respect au village. La coutume veut qu'on s'adresse à ses parents, aux aînés, au chef, la main devant la bouche. C'est à l'école que Gaspard s'est débarrassé de ce tic. Les professeurs français ne le supportaient pas. M. Balaincourt non plus. Mais ce qui irrite le plus Gaspard est cette manie qu'a l'autre de fermer les yeux chaque fois qu'il s'exprime.

« Voilà, chef.

— Pas chef, camarade.

— D'accord, camarade. Voici le message. Lisez, vous comprendrez. »

La missive est brève. Tapée à la machine.

Camarade,

J'ai une information importante pour la survie de votre révolution, que les camarades de la rive gauche, fidèles à la mémoire de Patrice Eméri Lumumba, suivent avec sympathie. À notre tour, avec votre appui, nous prendrons le pouvoir ici. Il s'agit d'une question de temps.

Comme dit le président Mao, la révolution suscite la réaction. Mes services m'ont signalé dans vos rangs des éléments réactionnaires, des traîtres à notre cause commune. Ce sont des ennemis très bien organisés, militairement équipés, financés par l'extérieur et appuyés par des mercenaires belges et sud-africains. Ils disposent d'un camp d'entraînement.

Tout atermoiement pourrait être fatal à votre glorieuse révolution.

Le porteur de cette lettre vous donnera le numéro de téléphone et l'heure où vous pourrez me joindre.

Suit, au-dessus d'une signature illisible, le nom de l'expéditeur, Agatha Christie. Et au-dessous, toujours tapé à la machine, un post-scriptum recommandant de détruire cette lettre.

Gaspard Libongo n'avait plus sommeil. Était-il la proie d'un cauchemar ? Agatha Christie ! La tête d'agouti prie Gaspard de ne pas rire. C'est un nom de code. En fait l'expéditeur est Victor Nendaka, le ministre de l'Intérieur du Congo-Léopoldville ! Celui-là même qui avait joué un rôle clé dans l'arrestation, le transfèrement au Katanga, le martyre et l'assassinat de Lumumba et de ses deux fidèles compagnons, Okito et Mpolo. Un traître à la cause africaine. Par définition, un opposant viscéral à la révolution du Congo-Brazza. Dans quel but porterait-il secours à la révolution ? Reconversion, double jeu ?

Comment authentifier la signature ?

Gaspard veut gagner du temps et consulter quelques frères d'expérience, voire les camarades cubains, afin de ne pas tomber dans un piège. Il relit la lettre et s'arrête sur la phrase : *Tout attermoisement pourrait être fatal à votre glorieuse révolution.*

On a, quelques jours auparavant, arrêté, du côté de Mbanza Dounga, un commando, conduit par un mercenaire belge, composé de quelques combattants angolais du FLNA et de soldats fidèles à l'ancien président Fulbert Youlou. On murmure ici et là qu'il faut s'attendre à d'autres assauts ; qu'il s'agit cette fois-ci de mercenaires aguerris face auxquels les miliciens de la Défense civile pèseront peu.

Par ailleurs, il y a peu, un camarade a été arrêté, durement questionné, condamné par le conseil de guerre révolutionnaire pour « rétention d'information », et exécuté. Il doit se décider, agir vite, quels que soient les risques.

« Le numéro de téléphone ? »

La tête d'agouti ferme les yeux, pose la main devant sa bouche.

« Les instructions sont formelles, camarade. Vous devez au préalable déchirer cette lettre. Je vous laisse le temps de l'apprendre par cœur, si vous le souhaitez. Mais il est nécessaire de détruire ce témoignage. Vous hésitez ? J'ai reçu en Europe de l'Est une formation spéciale pour l'action clandestine. »

Gaspard veut lui demander le lieu de sa formation. Mais quelle importance ? Surtout aucune familiarité avec ce personnage équivoque.

La tête d'agouti sort un paquet de sa poche.

« Une cigarette ? Auriez-vous du feu, camarade ? »

Gaspard prend une cigarette, la porte à ses lèvres et s'en va dans la cuisine d'où il revient avec une boîte d'allumettes. Il aspire une

bouffée et reconnaît le goût du tabac. Du Brazza blond. Il a craint que ce soit une Belga, un tabac noir infect, qu'on fume sur l'autre rive, qui vous emporte la gorge et vous fait tousser.

Il relit la lettre de Nendaka en s'efforçant de mémoriser chaque mot. Un exercice à sa portée. Bien qu'il affiche un dédain royal pour ceux qui ont de la mémoire, qualité incompatible, à son avis, avec l'intelligence, Gaspard a réussi à apprendre, et à retenir sans anicroche, la liste, au départ rébarbative, des verbes irréguliers en anglais. Donc, une lettre d'une page... Il écrase sa cigarette dans le cendrier.

« C'est tout ce que vous fumez ?

— Je fume pour me détendre. La cigarette gêne ma concentration.

— Moi, c'est le contraire. Pour tout travail intellectuel, j'ai besoin de fumer. »

Un intellectuel, cette tête d'agouti ! Gaspard examine l'homme de pied en cap à la recherche d'un détail qui confirmerait ou infirmerait la chose. Non, définitivement non. Un intellectuel ça se voit, ça se sent, d'après l'allure, d'après le visage, dans le regard. Souvent, à l'occasion de certains débats, Gaspard s'est fait rabrouer par les camarades pour ses propos qu'ils qualifiaient désobligeamment d'intellectuels. Afin de se donner des raisons de continuer à militer dans les milices de la Défense civile, sans perdre son goût pour la lecture, il se promettait de lire Malraux et Hemingway. De l'oxygène dont il ne sait comment expliquer le besoin, mais qui lui est aussi vital que le manioc et le saka-saka. C'est en cachette qu'il s'adonne à ce vice car même les camarades cubains, apparemment moins hermétiques que ses compatriotes à la lecture, assurent que Malraux était un faux camarade. Malgré sa participation à la guerre d'Espagne aux côtés des républicains, des communistes et des anarchistes. Il n'a en fait jamais adhéré au parti communiste français. Quant à Hemingway, un ami que leur Révolution respecte — ils ont organisé une visite de sa maison, lors de ce séjour à Cuba où il a été *cadeauté* par Fidel du revolver à poignée d'acier —, c'était bien un antifasciste, un compagnon de route, pas un révolutionnaire. En tout état de cause, Gaspard a du mal à se procurer leurs ouvrages à la bibliothèque de Bayardelle et, quand il réussit à en sortir un, il lui manque le temps de lire. Les études, la milice avec ses entraînements, les réunions du parti, les copines, c'est beaucoup pour des journées de vingt-quatre heures. Au point qu'il a abandonné la danse et le football. Des séquelles de sa vie petite-bourgeoise dont il a fait litière depuis son chemin de Damas. La formule le fait sourire. Il va falloir en trouver une qui soit compatible avec l'idéologie marxiste-léniniste. Déjà, l'un d'entre eux, qu'on nomme Bazooka, ne dit plus « Dieu sait si... » mais « Marx sait si... ».

Il hésite à rendre la lettre à l'inconnu.

« C'est le contrat, camarade. Sinon, ce sont nos vies, celle du frère Nendaka, et surtout celle de votre glorieuse Révolution, qui sont menacées.

— Je sais. Une dernière lecture cependant. »

L'homme consent. Il ferme les yeux et se met à jouer avec la boîte d'allumettes. Lorsque Gaspard lui tend la feuille, la tête d'agouti ouvre la boîte et brûle la lettre.

La tête d'agouti avait refusé d'écrire le numéro de téléphone sur la feuille tendue par Gaspard. Trop dangereux, imprudent. Ne pas oublier qu'il s'agissait de Nendaka, dont le nom ne devait jamais apparaître. Et puis, surtout, ne jamais laisser de traces derrière soi. Règle d'or de la clandestinité, à la base de la formation de tout commando. La tête d'agouti se targuait de posséder une liste de numéros de téléphone dans le crâne. Pour Gaspard, des enfantillages. Le bonhomme bascula à nouveau sa tête en arrière, ferma les paupières, posa sa main devant sa bouche : veiller aussi à ne pas utiliser n'importe quel poste téléphonique. Beaucoup d'entre eux étaient sur table d'écoute. Selon les informations des services du camarade Nendaka, des éléments appartenant à la conjuration s'étaient infiltrés dans les services de la sécurité brazzavilloise. Mieux valait appeler d'un poste plus anonyme. La tête d'agouti proposa de se rendre dans une parcelle du quartier chic du Plateau des 15 Ans. Entre MOUNGALI et Maya-Maya. La case d'un parent brazzavillois. Chaque fois qu'il venait de Kinshasa, le parent la laissait à sa disposition. Le poste téléphonique pouvait être utilisé en toute sécurité, il était crypté. Crypté ? La tête d'agouti expliqua.

« Ça existe vraiment ce genre de choses ?

— Bien sûr, camarade. »

Gaspard croyait que c'était du domaine de l'imagination. Pour les films de James Bond.

« Bien sûr que ça existe. Les Blancs sont forts, non ? »

La formule détendit l'atmosphère. L'inconnu en profita pour offrir à boire à Gaspard. Après cette nuit de veille, il avait la bouche pâteuse. Trop tôt cependant pour ingurgiter de la bière.

« Même de la Polar de Léopoldville ?

— Vous n'auriez pas un café ?

— Désolé. Ma boîte de Nescafé est vide. Nous les gens de Léo, nous sommes plutôt thé. *Tea na milk*.

— De l'eau, alors.

— De l'eau *pamba* ? »

Gaspard n'osa pas dire qu'il se méfiait de l'eau du robinet. Une habitude acquise chez Maman Flo, très chatouilleuse en matière d'hygiène. Mais, comment faire le délicat quand on s'affiche révolutionnaire ? Comment ferait-il s'il fallait prendre le maquis, une perspective dont chaque jour il envisageait la possibilité tant la révolution était encore fragile ? Quoi d'autre à part l'eau *pamba* ?

« Ah ! attendez, j'ai de la limonade et de l'eau gazeuse. Le problème est que je ne retrouve plus ce maudit *ziboulatère*. »

La tête d'agouti disparut dans la cuisine d'où il réapparut

brandissant victorieusement un décapsuleur : le *ziboulatère*.

Tandis que Gaspard avalait une gorgée d'eau pétillante, l'homme faisait tourner de l'index le cadran du poste téléphonique.

« Allô, allô ! Ici Nouméa, je voudrais parler à Agatha Christie. »

L'homme fit un clin d'œil et, posant sa main sur le microphone, murmura :

« Vous vous souvenez, des noms de code. »

Un silence.

« Allô, allô ! Oui, chef. Au garde-à-vous ! Prêt pour la révolution ! C'est moi-même, Nouméa. Je suis dans la banlieue parisienne, avec notre représentant commercial. Le camarade Moundélé... Attendez, chef, je vérifie... Gardez l'écoute, chef. »

L'homme reposa sa main sur le micro du combiné.

« Son Excellence Nendaka souhaite que la conversation ait lieu en anglais. Pour des raisons de sécurité. »

Gaspard avait du mal à lire cette langue. La parler était une prouesse au-dessus de ses forces. Et suivre une conversation à débit rapide encore plus difficile. Il proposa l'espagnol. Il avait amélioré le sien avec les camarades cubains. L'autre n'en connaissait pas un mot. Une courte transaction et on décida d'utiliser le kikongo. Plus précisément ce que la tête d'agouti appelait le « kikongo *ya leta* » et Gaspard le « mounoukoutouba ». En fait, la même langue. Moins utilisée sur les deux rives du fleuve que le lingala.

« De toute façon, vous m'avez assuré que l'appareil était crypté, non ?

— Absolument, mais... deux précautions valent mieux qu'une, camarade. Son Excellence ajoute une condition avant d'entamer la conversation. Il faut l'appeler Agatha Christie. Lui vous appellera camarade Moundélé. »

Ce sobriquet irrita Gaspard.

Quand la tête d'agouti lui passa le combiné, il eut brusquement le trac. Une angoisse à laquelle il n'était habituellement pas sujet.

À l'autre bout du fil, c'était bien la voix de Nendaka. Du moins, telle que Gaspard l'avait entendue à la radio. Même timbre, même accent. Elle chercha à mettre à l'aise Gaspard en l'interpellant d'un chaleureux camarade.

« Vous devez vous demander pourquoi je m'adresse à vous, camarade. »

Gaspard bredouilla quelque chose que l'autre ne dut pas distinguer.

« Mes hommes vous ont identifié comme un militant honnête, digne de confiance, en étroite relation avec le frère Bindi, le chef de votre sécurité révolutionnaire.

« J'ai reçu un groupe de mercenaires, en provenance du Katanga. Ils étaient accompagnés d'individus de chez vous. Des gars bien

organisés, équipés d'armes sophistiquées, avec un plan d'attaque minutieusement élaboré par des connaisseurs. Des professionnels, spécialistes de la guerre. Vraisemblablement la CIA. Ils prévoient un débarquement au cours de la semaine prochaine. De nuit, selon les informations en provenance de nos services. L'opération sera déclenchée à partir de deux points. Au nord, vers Kintélé, et au sud dans la région de la Foulakari. De manière à prendre Brazzaville en tenaille. L'opération comporte aussi des lâchers de parachutistes sur Brazzaville afin d'occuper la radio et d'anéantir les forces militaires qui pourraient vous porter secours. Ces salopards (en français dans le texte : *ba* "salopards" *wana*) possèdent les plans précis des lieux et ont minutieusement répété leur opération dans des studios appropriés en Afrique du Sud. Ce sont, je le répète, camarade, des gens déterminés et bien organisés. Ils cherchent à nous entraîner avec eux, mais l'opération ne nous intéresse pas. Nous ne voulons pas de complications diplomatiques avec Brazzaville. Ne perdez pas de temps, rendez compte vite, vite, vite, au camarade Bindu. Je le connais bien, mais, par précaution, il feindra l'ignorance. Dites-lui de ne pas lésiner sur les moyens.

— Peut-être au ministre de l'Intérieur directement ?

— Pas à ce stade. Ici, le président Mobutu est au courant. C'est lui qui m'a chargé de vous informer. Toutefois, je le répète, son nom ne doit pas non plus apparaître dans votre rapport. Le mien non plus, bien sûr. Sinon l'affaire sera *éventrée*. »

En d'autres circonstances, Gaspard aurait corrigé son interlocuteur.

« Pardon, monsieur Agatha Christie, mais pourriez-vous me donner quelques noms ?

— Quels noms ? Je ne comprends pas.

— De nos traîtres.

— Pas au téléphone, camarade Moundélé. »

Gaspard se demanda si, avec des éléments aussi minces, il serait pris au sérieux.

Il rendrait compte au commandant de la Défense civile. Lui saurait comment traiter l'information et à qui la communiquer.

« Ont-ils des complices dans notre pays ? »

Gaspard entendit un ricanement à l'autre bout du fil.

« Bien sûr, mon frère. On ne réussit pas un tel coup sans une "cinquième colonne". »

Gaspard n'était pas sûr du sens de la formule. Cette expression émaillait les discours fleuves de Sékou Touré qu'il lisait studieusement dans la littérature diffusée par l'ambassade de Guinée. Il l'entendait aussi dans la bouche des étudiants revenus de France, comme dans celle des quelques rares camarades qui avaient séjourné en Union soviétique. D'après le contexte, il crut comprendre que la « cinquième

colonne » désignait les ennemis de l'intérieur ou, pour parler militant, les agents de l'impérialisme et, plus précisément, de la CIA. Il se garda de reposer la question. Il ne voulait pas avoir l'air stupide, apparaître incompétent.

Il tenta à nouveau d'obtenir des noms.

« Patience, mon frère. Et prudence. Nous sommes au téléphone. Et n'oubliez pas *madessou ya bana*.

— Pardon ? »

Mot à mot, « en langue », *madessou ya bana*, c'était les haricots des enfants. Disons, la pitance des enfants. Quel rapport ?

« Ah ! une nouvelle formule qui a cours ici pour indiquer le matabiche, le pourboire... En liquide bien sûr. En CFA ou en francs français, pas en francs congolais. »

Nendaka, alias Agatha Christie, ricana avant de raccrocher.

Le lendemain, alors qu'il allait acheter son journal à la librairie Hachette, sous les arcades de l'avenue Foch, Gaspard fut à nouveau abordé par le cireur de chaussures. Comment expliquer au pauvre gosse ce qu'il ressentait ? Se faire cirer ses rangers était s'installer dans une pose d'exploiteur. L'enfant insista, Gaspard se fit violence pour le chasser.

En arrivant chez lui, il trouva la tête d'agouti devant sa porte. Contre toute attente, l'homme était revenu chez Gaspard, avec une liste de noms. Parmi les conjurés, Gaspard reconnut quelques exilés notoires dont la fuite avait en son temps été annoncée à grand bruit dans la presse et surtout par la rumeur. Figuraient d'autres patronymes à consonances bantoues qui ne lui disaient rien. Les éléments du commando se trouvaient pour partie en Afrique du Sud, pour partie en Angola, pour partie au Kenya et projetaient de se réunir le 19 juin à Mombasa, une ville kényane sur la côte de l'océan Indien, où ils avaient l'intention de constituer leur état-major de combat. On était le 2 juin. Le temps était court, mais suffisant pour organiser la parade, à condition de ne pas tergiverser.

Lorsque Gaspard rendit compte au commandant de la Défense civile, celui-ci, après avoir posé quelques questions, indiqua que cette information en recoupait d'autres, « remontées » par les services de renseignements. On avait aussi consulté les camarades cubains. Ils étaient d'avis d'écraser le complot dans l'œuf. Des mesures de vigilance extrêmes avaient été mises en place et les patrouilles avaient intensifié leurs actions dans la ville.

Les services de sécurité voulurent rencontrer le porteur de message. Gaspard assista aux entretiens.

Le museau d'agouti assura qu'on pourrait ne faire qu'une bouchée de la conjuration, si l'on y mettait les moyens. Le MNC-Lumumba, qui avait pris le maquis et disposait de bases arrière au Kenya, possédait en son sein un détachement, le commando Okito, spécialisé dans ce genre d'actions, déterminé et n'attendant qu'un signal pour agir. Il était capable d'anéantir le cerveau de l'opération.

« Demandez-leur d'écraser immédiatement la vermine, ordonna l'officier des services de sécurité.

— Au nom de l'internationalisme prolétarien », ajouta le conseiller cubain.

Le museau d'agouti opina d'un mouvement du chef, esquissa un timide sourire, qui agaça Gaspard, et murmura, d'une voix à peine audible, avant de poser sa main sur la bouche, qu'il fallait des moyens. Le Cubain fronça le sourcil. On demanda à l'homme de répéter. Il expliqua que ce genre d'affaires ne pouvait se traiter ni par téléphone

ni par télex ; qu'il fallait en conséquence dépêcher un ou plusieurs messagers sur place, ce qui impliquait des frais de transport et de séjour ; que de surcroît les acteurs de l'opération de destruction devaient être défrayés, ainsi que tous ceux grâce à qui les renseignements avaient été obtenus. Le Cubain fronça encore le sourcil. L'officier des services de sécurité s'enquit du montant.

Lorsque Gaspard Libongo me relatait ces faits, au parloir de la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon, il ne se souvenait plus du chiffre avancé par le museau d'agouti. D'autant qu'il avait perdu l'habitude de calculer en franc CFA, lequel, dans l'intervalle, avait été dévalué. Il se souvenait néanmoins d'avoir procédé à une estimation, après un rapide calcul mental. Trois années de salaire d'un instituteur.

Le Cubain avait demandé une suspension de l'entretien pour une concertation entre camarades, non sans recommander que l'inconnu fût l'objet durant cette période d'une surveillance serrée.

La concertation tourna au dialogue de sourds. Que des révolutionnaires évoquassent une rémunération en échange de leur action dépassait l'entendement du Cubain. L'officier de nos services de sécurité expliquait de manière embarrassée, et assez confuse, qu'il s'agissait de réalités locales et qu'il ne se risquerait pas à tergiverser sur une question aussi sensible qui pouvait se solder par la perte de nombreuses vies humaines et le naufrage de la Révolution. Il nous demanda de l'attendre tandis qu'il allait rendre compte à ses supérieurs.

À la fin de ma précédente visite à la maison d'arrêt, le Méridional avait à nouveau insisté pour que je ne me sente pas obligé de revenir ; je pouvais lui faire parvenir les livres par la poste puisque les prisons françaises n'avaient rien à voir avec celles de notre pays où le plus inoffensif ouvrage est considéré par les geôliers comme un objet suspect. Je revins quand même.

Je m'attachais de plus en plus au Méridional.

Ce n'était pas l'énigme de la mort de Bébert Palvadeau qui attisait ma curiosité. J'avais le sentiment que le Méridional ne me livrait qu'une partie de la vérité sur son passé. De nombreuses zones d'ombre subsistaient. Comment, à quel moment, pourquoi était-il venu en France ? Cette fuite à l'étranger avait-elle un lien avec sa supercherie : se faire passer pour mort ?

On avait annoncé une déclaration importante du Premier ministre. Afin de prouver leur engagement pour la Révolution, un grand nombre de fonctionnaires s'étaient absentés de leurs bureaux afin de ne rien perdre du discours en l'écoutant chez eux. Ceux d'entre eux qui étaient demeurés à leur poste de travail, l'oreille collée contre le transistor, ne recevaient pas leurs visiteurs et laissaient s'entasser les dossiers. À cette époque, les déclarations et conférences de presse des hommes politiques attiraient plus que les films. Elles rivalisaient avec les matchs de football, les concerts des Bantous de la Capitale, du Seigneur Rochereau, de l'OK Jazz.

Pour faire patienter ses auditeurs, la radio diffusait des rumbas, des congas, des pachangas et des cha-cha-cha. Cette révolution en dansant la samba déconcertait les chancelleries de l'Union soviétique, de la Chine, de l'Allemagne de l'Est, de la Corée du Nord, dont les conseillers politiques se consultaient pour savoir quel commentaire envoyer à leurs ministères. Ils ne trouvaient aucune grille de lecture, ni chez Marx, ni chez Engels, ni chez Lénine, même pas dans le petit livre rouge de Mao. Gaspard ignorait le titre du morceau que diffusait la Voix de la Révolution, mais en connaissait les paroles par cœur. Il les reprenait en s'amusant même à devancer l'interprète de la chanson. Sans crier gare, la régie mit fin au plaisir de Gaspard en interrompant le morceau. Essous, le chanteur vedette des Bantous de la Capitale, entonna *Tongo étani na mokili ya Congo*, un indicatif entraînant de la Voix de la Révolution, qui précédait chaque bulletin d'information. Suivait un roulement de tam-tam, comme les trois coups au théâtre avant le lever de rideau.

Le ton de la déclaration du Premier ministre était solennel et, comme à son habitude, un peu sentencieux, frisant le grotesque.

Personne pourtant n'osait s'en amuser, même pas en sourire. Était-ce parce que les esprits se sentaient bâillonnés, ou bien simplement parce que nous trouvions normal l'emphase dans le discours politique ?

La situation était grave, des menaces pesaient sur le pays. On évoquait un complot ourdi par les forces réactionnaires et impérialistes. Mais aucun détail n'était fourni. Et puis, cette formule sibylline au détour d'une phrase : « qu'on ne s'étonne pas s'il y a du sport dans les jours à venir ». Un appel au calme, à la mobilisation, à la vigilance clôturait la déclaration qui était elle-même suivie de l'hymne national. Dans les bureaux de l'administration, les auditeurs se levèrent, prirent une mine de circonstance, se figèrent au garde-à-vous, la main sur le cœur et, après la dernière note de *La Congolaise*, s'écrièrent tous d'une seule voix : « Prêt pour la Révolution. »

La gorge serrée, Gaspard Libongo fila dans sa chambre, revêtit sa tenue de combat, s'équipa de son Makarov, de sa kalachnikov et d'une grenade, avant de passer en écharpe une ceinture de balles de mitrailleuse. La patrie était en danger. Il sauta dans la Jeep stationnée devant sa porte et ordonna au chauffeur de prendre la direction de la permanence.

Durant le trajet, lui revenaient en mémoire les entretiens qu'il avait eus les jours précédents, successivement avec les ambassadeurs de Guinée et du Mali. Des conversations militantes. La première s'était tenue la nuit Chez Diallo, une discothèque située au bord du fleuve, pas loin de la zone que les vieux Brazzavillois nommaient « la briqueterie ». La seconde, à La Coupole, une boulangerie-pâtisserie, salon de thé, lieu de rencontres de hauts fonctionnaires qui s'y retrouvaient, le dimanche matin, pour leurs parties de pétanque. Naguère c'était avec des expatriés. Depuis la Révolution, c'était devenu un passe-temps congolais.

Chacun des diplomates avec lesquels Gaspard s'était entretenu était rehaussé du prestige de son pays, tous deux des modèles en ce qui concernait aussi bien les avancées révolutionnaires que le sens de la solidarité panafricaine. On les rencontrait souvent avec l'ambassadeur de Cuba ou celui de l'Union soviétique. Les deux diplomates étaient réputés pour leur engagement indéfectible à la cause de la Révolution, ce qui leur donnait le droit de prodiguer des conseils fort appréciés aux jeunes autorités du pays. L'un avait attiré l'attention de Gaspard sur la liberté de mouvement, à son sens anormale, dont jouissait l'ambassadeur de France dans un pays souverain, l'autre sur un certain nombre de cadres congolais qui se permettaient des propos critiques sur les responsables et fréquentaient dangereusement les cocktails, et quelques dîners, des chancelleries occidentales. Il avait indiqué au passage que c'était dans ce milieu que se recrutaient les éléments de la « cinquième colonne ». Toujours cette hydre.

Gaspard arriva parmi les premiers à l'état-major de la Défense civile. Moins d'un quart d'heure plus tard, tous les responsables d'arrondissement étaient présents, la réunion pouvait commencer.

Le chef de la sécurité et des renseignements, en la circonstance président de séance, se leva et, brandissant plusieurs fois le poing, fit scander la devise du parti : « Un seul peuple, un seul parti, un seul combat ; la victoire ou la mort. » Il commença son propos par des félicitations aux militants pour la rapidité avec laquelle ils avaient répondu à la convocation. Le sourire en coin, il ajouta que seule la Révolution pouvait ainsi transformer le Congolais, Bantou jovial, insouciant, « sapeur » et danseur (Gaspard pensa qu'il aurait fallu ajouter à ces activités culturelles celles de la fornication), en homme nouveau, sérieux, conscient de ses responsabilités et ponctuel. Comme il s'était exprimé *en langue*, une partie de la salle resta de marbre. Il se reprit, s'excusa et redit à peu près la même chose en français.

Sur un ton grave, il fit une description quasi complète des menaces qui pesaient sur la Révolution et le pays. Presque complète seulement parce que, même en milieu autorisé, il ne fallait pas tout dire. Par exemple, l'identité des membres de la « cinquième colonne ». Toute fuite pouvait donner l'occasion aux suspects de s'échapper.

Nul au demeurant ne posa de question.

On se divisa en plusieurs groupes. Gaspard Libongo, chef du commando K, était chargé de diriger une escouade d'une douzaine de militants armés. Le conseiller cubain précisa qu'il fallait des hommes sûrs, éprouvés, muets comme des tombes. Leur mission consistait à neutraliser des agents de la « cinquième colonne » : un haut magistrat, un médecin, un responsable du Trésor. Le premier était connu pour son « juridisme », qui ne servait pas les intérêts de la Révolution, le deuxième était coupable d'avoir écrit un article dans *La Semaine africaine*, où il mettait en question le principe du parti unique et la formation de groupes paramilitaires dont il dénonçait les excès, le troisième avait fait preuve de « manque de collaboration » en refusant d'obtempérer à l'ordre de décaissement qui lui avait été intimé pour mener l'opération du Kenya.

C'était la saison sèche. La ville était brumeuse et l'air frais, empli de cette odeur de sous-bois, âcre, qui chaque fois serrait le cœur de Gaspard.

L'opération du commando K se déroulerait au quartier Plateau du Centre-Ville. En me la relatant, au parloir de la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon, le Méridional avait la voix voilée. À plusieurs reprises, il se racla la gorge.

Le chauffeur, un Moutéké, reconnaissable aux fines balafres qui ornaient ses joues et son front, regardait fixement devant lui. Gaspard, assis contre la portière droite, lui indiquait le trajet de gestes secs de

la main. Entre eux, le Cubain. Gaspard lui demanda ce qu'il était advenu du messenger venu de Léopoldville. Il répondit en faisant de son poing un geste pour fermer quelque chose. La tête d'agouti avait été écrouée. Il appartenait à une bande qui monnayait des renseignements fabriqués de toutes pièces.

À l'entrée ou dans les cours de plusieurs villas, Gaspard apercevait les sentinelles. Des vieillards armés d'une sagaie, enroulés dans des couvertures militaires, qui se réchauffaient auprès d'un feu de fortune. L'un d'eux, à la tête chauve, somnolait dans sa chaise à palabres. Un autre fredonnait un air mélancolique d'une voix de fausset en s'accompagnant d'une senza. La voiture le dépassa avant qu'ils aient pu entendre les paroles de la chanson.

Il était entre deux et trois heures du matin. Les rues étaient désertes. Les deux premiers enlèvements se firent proprement. Relativement. Il avait fallu quand même refouler à coups de crosse l'épouse et les enfants dont les cris pouvaient réveiller les voisins. La troisième opération avait été plus compliquée. Un molosse avait, par ses aboiements, donné l'alerte. L'abattre avait pris du temps. Dans les maisons voisines, des lumières s'étaient allumées, mais nul ne s'était aventuré à pointer le nez au-dehors.

Les trois hommes avaient été embarqués, ligotés, bâillonnés, avaient eu les yeux bandés et les encombrants colis avaient été livrés à l'état-major de la Défense civile. Là s'arrêtait la mission de Gaspard. Son devoir accompli, il était rentré chez lui.

Le lendemain, la nouvelle courut dans la ville que trois hauts fonctionnaires avaient été enlevés et exécutés. Gaspard apprit bien plus tard, par hasard, le transfèrement des suspects à Makala, dans le quartier Djoué, où ils avaient subi un interrogatoire par une équipe spéciale.

Gaspard Libongo voulut en avoir le cœur net et se rendit à Makala. Dans un premier temps, on éluda ses questions. Les missions délicates ne pouvaient être portées à la connaissance de tous. Finalement, quelqu'un lâcha le morceau. Les trois prisonniers avaient tenté de s'évader. Alors...

Se rendant compte qu'il avait été utilisé pour une opération crapuleuse, Gaspard sauta dans la Jeep, dit au chauffeur de s'asseoir sur le siège de droite et reprit le chemin de la ville en roulant comme un fou. Il déposa le chauffeur à Ouenzé et prit la route du Nord. Il avait besoin d'être seul. Il roula jusqu'à Kintélé. Après avoir erré un instant dans la forêt d'eucalyptus, il rentra à Brazzaville.

Durant plusieurs jours, Gaspard ne se présenta ni à l'arrondissement de Poto-Poto ni au quartier général de la Défense civile. Inquiet, l'un de ses amis passa chez lui pour prendre des nouvelles. Pas vraiment un ami, plutôt une relation, disons un camarade. Mais particulier.

Comme lui, un grand lecteur. Il avait toujours dans une poche ou sa sacoche un livre qu'il sortait pour meubler les temps morts et dans lequel il se plongeait sans souci de l'entourage. Au Congo, c'était rare, insolite, apprécié comme un comportement désuet. D'autant plus qu'il ne s'agissait pas de cette littérature insipide que distribuaient à foison les ambassades soviétique, chinoise, coréenne, cubaine, ni de romans policiers ou d'espionnage. Un jour, Gaspard s'était décidé à aborder le camarade aux lunettes cerclées d'or. Ce jour-là, le camarade lisait Platon. Après quelques conversations Gaspard découvrit qu'il affectionnait Aragon, Drieu la Rochelle, Montherlant. Un éclectisme qui avait intrigué Gaspard et, en même temps, l'avait séduit. Il voulut en savoir davantage sur ce phénomène. Plus tard, ils avaient échangé des livres. C'était à quoi leur relation se limitait avec, à l'occasion, des commentaires légers sur un ouvrage ou son auteur.

Je demandai au Méridional comment s'appelait cet amoureux des livres. Il me répondit que son nom ne me dirait rien. Un ancien séminariste qui avait entrepris des études de lettres classiques avant de bifurquer dans le domaine des assurances où, de l'avis général, il excellait. Par la suite, lui aussi quitta le pays pour un poste de haut fonctionnaire dans une organisation internationale. Il est mort à l'étranger, au début des années quatre-vingt.

Si le « camarade assureur » n'avait pas pris la précaution d'annoncer sa visite au préalable, Gaspard Libongo ne lui aurait pas ouvert la porte. Il avait besoin de solitude pour voir clair en lui-même.

Pour excuser son absence des lieux de militance, Gaspard invoqua une crise de palu qui l'aurait terrassé plusieurs jours. Rassuré, le jeune assureur ajouta qu'il voulait faire part à Gaspard de sa récente découverte, Fernando Pessoa. Un poète dont Gaspard entendait le nom pour la première fois. En revanche, la couverture du livre lui était familière. Celle de la collection « Poètes d'aujourd'hui », publiée par les éditions Seghers. Il en avait eu quelques volumes entre les mains. Les premiers lui avaient été prêtés par Franceschini, leur professeur de philo. Un excentrique aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui se prétendait nègre. L'assureur lui lut un court poème de l'écrivain portugais. Le charme agit aussitôt. Le coup de foudre littéraire constituait pour Gaspard un critère plus convaincant qu'un long essai. C'est par de tels éblouissements qu'il avait découvert Aragon et Heine. Et Éluard ? demanda l'assureur. Non, bizarre ! Le lyrisme de l'auteur du poème *Liberté* ne le transportait pas. Revenant à Pessoa, ils débattirent des dangers de la traduction. Gaspard perdait pied, avait honte de manquer de matière pour soutenir le débat. L'autre avait sur l'affaire un raisonnement bien charpenté. Il semblait notamment

posséder une connaissance approfondie de plusieurs langues.

Mis en confiance, Gaspard s'ouvrit de ses scrupules sur l'enlèvement des trois personnalités. Il déclara qu'on s'était joué de lui et pensait que l'exécution des trois hommes qu'il avait, lui, de bonne foi, et en toute confiance, livrés à sa hiérarchie constituait non seulement un gâchis irréparable de vies humaines, mais un acte contraire à l'idéologie révolutionnaire.

L'autre avait acquiescé. Il lui avait même avoué s'être ouvert de ses scrupules auprès d'un camarade cubain, lequel avait concédé que ces exécutions sommaires constituaient une erreur politique ; qu'il fallait corriger ces dérives par des débats internes, en famille, entre camarades, à l'intérieur du parti, selon les sacro-saintes règles du centralisme démocratique ; que toute révolution charriait son lot de partisans issus du « lumpenproletariat » ; qu'on ne pouvait pas condamner des « camarades » activistes qui pensaient bien agir ; qu'ils étaient des têtes brûlées, animées des meilleures intentions, méritant sûrement d'être sermonnées et que le parti devrait rééduquer avec patience ; qu'il ne s'agissait pas de criminels, mais de victimes de l'éducation de classe ; que c'était la société qui, en raison de la lutte des classes, façonnait ainsi certains individus ; que cela constituait une raison supplémentaire pour changer les bases de cette société néocoloniale, afin d'assurer l'avènement d'une véritable démocratie populaire, sous la dictature du prolétariat, mère de la société socialiste, seul environnement susceptible de modeler un « homme nouveau », bâtisseur de la société communiste ; que toutes les révolutions étaient parsemées dans leur parcours de tels accidents. Le camarade cubain avait pris des exemples que ni le jeune assureur ni Gaspard ne connaissaient, dans les révolutions française, soviétique, algérienne et surtout dans l'épopée de la Sierra Maestra. La mine peinée, sur un ton philosophique, le jeune assureur avait cité le président Mao Tsé-toung : « La révolution n'est pas un dîner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie... c'est un soulèvement, un acte de violence... » De violence certes, mais pas de crime, bon Dieu, avait rétorqué Gaspard. Pas une série de meurtres. Sans jugement, sans donner aux suspects la possibilité de se défendre, de se justifier. Au fur et à mesure de la discussion, Gaspard s'échauffait, s'emportait, l'autre demeurait calme. Si celui-là ne le comprenait pas, qui donc alors ?...

Une fois dans l'avion, le passager embarqué par étourderie sur le mauvais vol ne peut plus changer de destination. Il est à la merci du pilote. Ainsi du révolutionnaire. C'est la métaphore à laquelle recourait l'assureur aux verres cerclés d'or pour faire comprendre à Gaspard la situation dans laquelle ils se trouvaient l'un et l'autre. Même si, d'une discussion à l'autre, Gaspard faisait des concessions, il demeurait ferme sur un point. Ce que l'assureur appelait bévue était pour lui un crime. Gaspard se sentait désorienté et surtout seul. « En étrange pays dans son pays lui-même », la formule d'Aragon lui vint naturellement à l'esprit. Mais la situation d'Aragon était autre. C'était le nazisme qui avait fait de son pays une terre étrangère...

Vaille que vaille, en traînant les pieds, il reprit sa « militance », comme on disait alors, mais un ressort était cassé, Gaspard n'avait plus le feu sacré.

Ici, j'arrêtai le Méridional. Tonton Gankama aurait qualifié cette « militance » de barbarisme.

Nous avons discuté sur le sujet en nous chamaillant presque. J'abandonnai vite. Je ne voulais pas jouer les maîtres. Et puis, à poursuivre ce débat oiseux nous aurions été rappelés à la réalité par le garde-chiourme qui nous aurait indiqué l'horloge. N'oublions pas que nous sommes dans le parloir de la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon et que je voulais connaître la suite de l'histoire.

À la permanence de la Défense civile, on bavardait beaucoup. On s'y faisait l'écho des potins de radio-trottoir, on les commentait, on les enrichissait, on constituait soi-même la source de nouvelles rumeurs. Ainsi Gaspard apprit-il que l'homme à l'accent de Kinshasa était bien un escroc ; qu'il était lié à un groupe organisé qui tirait profit de la paranoïa ambiante pour extorquer de l'argent aux dirigeants en se présentant comme les détenteurs de renseignements sensibles. De la même source, Gaspard eut la confirmation que son interlocuteur au téléphone n'était pas le ministre Nendaka, mais un imitateur de talent qui d'ailleurs ne lui parlait pas de Léopoldville, mais de Brazzaville. Le réseau d'arnaqueurs avait été circonscrit et démantelé. Tous ses membres avaient été incarcérés à Makala, où ils avaient reçu une sévère correction, avant d'être relâchés, avec menace, en cas de récidive, d'un traitement plus musclé. Le responsable de la Défense civile avait indiqué que la Révolution devait se démarquer des fripouilles.

Mis en confiance par cet appel à la morale politique, Gaspard Libongo proposa de faire le point sur les récents enlèvements.

« Ce n'est pas à l'ordre du jour », coupa une voix puissante. Celle d'un homme en uniforme bleu, toujours coiffé d'une casquette

assortie, frappée d'un médaillon aux armoiries de la République démocratique allemande. On l'appelait Bazooka. Sur sa poitrine était épinglée une médaille à l'effigie de Walter Ulbricht, président du Conseil d'État de ce pays. Syndicaliste, l'homme en bleu avait effectué un stage de formation de neuf mois en Allemagne de l'Est d'où il était revenu auréolé du savoir et du prestige de ceux qui avaient vécu dans ce qu'on appelait alors une « démocratie populaire », en réalité une variante dans la gamme des sociétés communistes.

Gaspard Libongo reprit la parole d'un ton calme et, pensant faire une concession, demanda que la question fût inscrite à la fin de l'ordre du jour, dans les « divers ».

« Ce n'est pas un divers, mais de la diversion, camarades, hurla Bazooka. Si le camarade Libongo persiste, je demande le vote d'une motion de défiance contre lui. On n'est pas venus là pour *perdre le temps* dans des arguties auxquelles voudraient nous entraîner des intellectuels petits-bourgeois. L'heure est grave, camarades, l'ennemi est à nos portes, le moment est à l'action, le peuple nous observe et saura reconnaître les siens. Quand la Révolution a allumé ses flammes, pinailler sur des questions sentimentales, s'attarder sur des considérations d'intellectuels petits-bourgeois, c'est faire le jeu de la "cinquième colonne" et de la contre-révolution. »

Il reprit la fameuse phrase de Mao Tsé-toung qui faisait florès et demanda le vote d'une motion de procédure.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit sa proposition.

Géné, le président de séance émit des propos lénifiants qui renvoyaient les deux protagonistes dos à dos.

À la fin de la séance, il prit Gaspard par l'épaule et l'invita dans son bureau. Alors qu'ils s'apprêtaient à y pénétrer surgit un membre du bureau politique. Gaspard en fut quitte pour faire le pied de grue. Il s'en voulut de ne s'être pas muni de lecture.

Une mince cloison le séparait d'une pièce où des militants tenaient conciliabule. Gaspard n'avait aucun effort à faire pour suivre leurs propos. Il reconnut le timbre rocailleux de Bazooka qui régentaient le débat en distribuant, reprenant, redonnant la parole.

Il usait de sa voix de stentor pour faire prévaloir son point de vue en concluant par la devise du parti, que tous scandaient à l'unisson, avant de s'applaudir et de lancer un « prêt pour la Révolution » qui mettait un terme, sans appel, au débat.

Un homme s'en prenait à M. Balaincourt, propriétaire d'une boulangerie-pâtisserie située en face du stade Éboué. Autant dire dans Poto-Poto. Gaspard la situa d'autant mieux qu'il en était un familier. Il y avait découvert ses premiers croissants et dégusté ses premiers sorbets.

La voix critiquait les méthodes colonialistes et contre-

révolutionnaires de M. Balaincourt. À l'appui de ses récriminations, elle indiquait qu'un camarade avait dû s'absenter pendant deux semaines, à l'occasion du décès de sa mère, et que, à son retour du village, le malheureux, au lieu de recevoir des condoléances de son patron, avait été mis à pied pour faute grave. L'homme ânonna le document de licenciement. Il était fait grief au pauvre camarade de longues absences répétées, sans avoir prévenu la direction de la boulangerie, et d'avoir utilisé à plusieurs reprises la même excuse : la mort de sa mère. En conclusion, le camarade plaignant faisait valoir qu'un patron qui exige une autorisation d'absence, alors qu'il s'agit d'un deuil, est un capitaliste bureaucratique ; qu'un patron qui ne comprend pas que coutumièrement on puisse avoir plusieurs mamans (la maman *qui vous a né*, la sœur de votre maman, ou petite-maman, les coépouses de votre papa, etc.) est un colonialiste arrogant, borné, qui n'a fait aucun effort pour comprendre la société qui l'a hébergé ; qu'il méritait une leçon. D'autant plus, ajoutait un autre, que la décision de licenciement avait été prise sans convoquer la « trilogie déterminante », une manière de commission mixte où devaient siéger ensemble, et se concerter, patronat, syndicat et parti.

La voix rocailleuse de Bazooka félicita le pétitionnaire pour son talent à manier la dialectique, avant de demander l'opinion des autres. Ce fut la surenchère dans la détermination de la sanction. Au nom de la Révolution et du sacro-saint principe de la « trilogie déterminante », en raison de la menace qui pesait sur le pays, et pour battre en brèche le principe de l'impunité, sous-produit de l'idéologie bourgeoise et contre-révolutionnaire, quelqu'un proposa d'expulser l'ennemi du peuple *manu militari* ; un autre de nationaliser son entreprise et d'en confier la gestion à la classe ouvrière, toujours selon le principe de la « trilogie déterminante » ; un autre encore de « capturer l'ennemi de classe, de le cogner, de lui frotter le derrière par terre, avant de le botter *normalement* afin de le mater comme il se devait ».

Gaspard n'entendit pas la suite. Un milicien vint l'introduire chez le chef.

Dès l'entrée, Gaspard se figea au garde-à-vous en faisant simultanément claquer son talon contre le sol et sa main gauche contre la couture de son pantalon, tandis que la droite se portait à la visière de sa casquette en hurlant le salut de rigueur : « Prêt pour la Révolution, camarade-chef ! »

Gaspard s'était minutieusement préparé à l'entretien en développant une ligne d'argumentation prouvant que la Révolution se devait d'être propre (il voulut employer le mot *clean*, mais se ravisa ; c'était un mot américain, sûrement forgé par la CIA) pour entraîner et faire pencher vers elle une opinion bien installée dans le confort de ses coutumes et de ses habitudes, qui avait peur du nouveau et considérait avec

méfiance ces jeunes gens qui s'étaient emparés du pouvoir alors que, selon la tradition locale, la sagesse résidait dans les barbes grises. Le chef écouta Gaspard avec silence et patience. Par instants, il griffonnait sur un bloc-notes. Le téléphone sonna. Le chef décrocha, se leva, se mit au garde-à-vous, l'appareil à l'oreille, lança un « prêt pour la Révolution », en guise d'allô. Il répondait par des monosyllabes, lança un autre « prêt pour la Révolution », en claquant des talons, avant de raccrocher. D'un mouvement de menton, il invita Gaspard à poursuivre son propos. Ce que celui-ci fit avec de plus en plus d'animation. À la fin, le chef demanda à Gaspard d'une voix douce s'il avait terminé avant de changer de position sur sa chaise, de fermer les yeux, de prendre son temps et de s'exprimer calmement, presque dans un murmure. Son discours commençait par une légère concession aux propos de Gaspard, avant de poursuivre son raisonnement avec des formules convenues, émaillées de nombreux mots en *isme* et suivant une rhétorique bien connue, que Gaspard se reprocha aussitôt de n'avoir pas utilisée.

Tout s'éclaircissait. Le monde obéissait aux lois d'une dialectique implacable au service de dogmes inébranlables. Les arguments étaient percutants, vigoureux, sans failles, étayés de citations connues de Gaspard. Des formules empruntées à Marx, à Engels, à Lénine, au président Mao, au Che. Gaspard reprit à nouveau la parole, mollement, puis dérouté, timoré, se rendit aux évidences proférées par le chef.

« Pas grave, dit celui-ci à la fin de l'entretien, nous avons tous des doutes à certains moments. » Il ajouta encore une formule de Marx sur le poids de la superstructure qui retardait toujours sur l'infrastructure et la manière dont nous étions infectés par l'idéologie bourgeoise.

« Une seule arme contre cela, lire les philosophes marxistes-léninistes et fréquenter "la pensée Mao Tsé-toung". Le marxisme le mieux adapté à notre société tribalo-féodale. »

Le chef se leva, s'avança vers Gaspard, lui prit la main, la secoua chaleureusement et lui tapota le dos.

Devant la porte, Gaspard pivota d'un demi-tour et, le regard grave, les yeux presque injectés de feu, claqua des talons, se figea dans le même garde-à-vous que celui qu'il avait effectué à l'entrée, en prononçant d'une voix claire : « Prêt pour la Révolution, chef. » Presque un hurlement.

C'était la veille du week-end, Gaspard sauta dans la Jeep, se fit conduire chez lui et donna congé au chauffeur. Il le rappellerait en cas d'urgence.

Il s'installa dans la chaise longue après avoir posé délicatement sur le tourne-disque un microsillon trente-trois tours que l'ami assureur lui avait récemment rapporté de France.

Des chansons de Brassens. À force de se les rejouer, il connaissait par cœur un grand nombre d'entre elles. Dans tout le pays, il devait être le seul à savourer ce genre de musique. Elles suscitaient l'indifférence des camarades. Malgré sa passion pour la rumba et les rythmes latino-américains, Gaspard ressentait le besoin d'instiller en lui ces airs doux et calmes, au rythme monotone, lancinant. La musique tropicale soignait son corps, ses sens, ses muscles, la musique européenne sollicitait sa tête. Les deux touchaient son cœur.

L'écoute de ces poèmes fredonnés à la guitare l'amenait à s'interroger sur lui, sur les chemins qu'il avait empruntés. Ne s'était-il pas fourvoyé ? Sa véritable nature, sa personnalité, telle que façonnée par l'école, par son père nourricier et Maman Flo, par certains maîtres, par de nombreuses lectures, par ses amours, n'était-elle pas à l'opposé de toute cette agitation dans laquelle il s'était laissé embarquer au nom du patriotisme, au nom de la Révolution ? Il fredonna Brassens :

*Le jour du 14 Juillet,
Je reste dans mon lit douillet ;
La musique qui marche au pas,
Cela ne me regarde pas.*

En chantonnant ces vers, Gaspard se les appropriait, faisait corps avec l'auteur. Ils avaient été écrits pour lui, ils l'inspiraient, ils le concernaient. Était-il encore temps, était-il trop tard, pour sortir du rang et rester au bord du chemin ? Était-il comme ce correspondant qui, son enveloppe postée, en regrette l'envoi ? Mais il est trop tard, la main ne peut plus s'introduire dans la boîte. Avait-il mal choisi son destin ? Le choisit-on ? Ne sont-ce pas là deux termes antinomiques ? A-t-on seulement la possibilité de proprement choisir ? A-t-on, à la croisée des chemins, conscience des enjeux, selon qu'on s'engage côté mer ou côté montagne ? Comment les évaluer ?

Il se joua *La Ballade des dames du temps jadis*. Un poème bourgeois ? Dont la révolution africaine devait faire table rase ? Ânerie, ânerie, se répéta-t-il en secouant la tête. Mais pourquoi, pourquoi donc, pourquoi n'était-il jamais en mesure de décocher au moment opportun l'argument percutant, les mots qui faisaient

mouche, de nature à convaincre les autres que ces fleurs-là étaient nôtres aussi ; qu'elles n'étaient ni fanées ni empoisonnées ; qu'il fallait les préserver, les arroser, les humer, les caresser ; en cultiver d'aussi délicates. Parce qu'elles poussaient aussi vigoureusement sous nos climats que sur les terres d'où nous les avons transplantées. Leurs couleurs, leurs parfums nous sont des compléments aussi vitaux que ceux du flamboyant, de l'alamanda, de la bougainvillée, du jacaranda.

Ainsi également de la musique classique. Il l'écoutait en cachette. Une fois, quelqu'un l'avait surpris alors qu'il savourait, en la laissant se glisser et monter en lui, *La Symphonie « Jupiter »* de Mozart et avait rapporté la chose aux camarades. Avaient suivi des éclats de rire gras, des railleries, des quolibets. Comment un nègre pouvait-il singer les Blancs au point de pouvoir supporter cette musique sans rythme, indansable, à mourir d'ennui ? Une musique qui n'avait de sens que pour accompagner des funérailles. Du reste, pas pour des obsèques coutumières, authentiques, conformes à notre identité fondamentale, mais façon bourgeoisie blanche.

Gaspard avait montré son mépris.

« Barbares, sauvages.

— Mais écoutez-moi l'enfant-là, camarades. Il parle comme un *Moundélé*. Même pas comme un Blanc, mais comme un colon ! »

Le tourne-disque continuait de jouer. Gaspard ne l'entendait plus. Il était ailleurs. Il se secoua, se leva, ôta sa tenue de milicien, se vêtit d'un abacost kaki, à manches courtes, et enfourcha son vélomoteur.

Il fit une halte avenue Foch, sous les arcades, et entra dans la librairie Hachette. À la sortie, le cireur de chaussures l'aborda. Gaspard soupira, sortit de sa poche une pièce et la tendit au gamin qui se précipita pour cirer ses chaussures. Gaspard le repoussa.

« Tu ne veux pas ?

— Non.

— Je te rends ton argent ?

— Non.

— Tu es gentil, chef, mais tu n'aimes pas tes chaussures. »

C'était la fin de l'après-midi, la ville baignait dans une douce lumière rasante de saison sèche qu'il retrouverait plus tard en France par les belles fins de journée d'hiver.

Ainsi donc, le Méridional, ce prévenu emprisonné, soupçonné de meurtre, était sensible à la beauté des choses. Je me suis demandé si ce n'était pas ce non-dit, cette délicatesse, fugitivement suggérée, qui me fascinait chez l'homme. Plus que l'histoire qu'il me contait.

Il s'en rendit compte et me ramena à la réalité.

« Ici, jeune homme, il faut que je vous explique, sinon vous ne comprendrez rien à la suite de mon histoire.

— Tiens, vous progressez, Méridional. Je ne suis plus le professeur, mais un jeune homme. Notre relation s'améliore. »

Comme je l'ai mentionné plus haut, la boulangerie de M. Balaincourt était située en face du stade Éboué, à l'entrée de Poto-Poto, mais lui-même habitait une maison coloniale aux persiennes bleues et au toit de tôle. Dans le quartier Mpila, peu après le passage à niveau, pas loin du lieu où s'est depuis établi un marché qui mêle dans le désordre, la poussière et la boue des monceaux de vêtements de seconde main, des chemises et des pagnes accrochés à des cintres métalliques, des montres, des colifichets, des transistors et des objets électroniques d'origines douteuses, du savon et des crèmes pour éclaircir la peau, des racines qui rendent les vieillards capables d'exploits amoureux sous la moustiquaire.

La case de M. Balaincourt était à l'époque l'une des rares demeures de Brazzaville à avoir une allure de forteresse. Hauts murs hérissés de tessons de bouteille, portail en fer, une sonnette à l'entrée. Avant même que Gaspard ait appuyé sur le bouton de bakélite blanc, un chien aboya. Une sentinelle chauve et ridée entrouvrit le portail. Il reconnut Gaspard, échangea avec lui quelques phrases *en langue* pendant que le chien s'aplatissait aux pieds de Gaspard, en grattant le sol de ses pattes, avant de se coucher sur le dos et de couiner de joie.

Une femme en pagne apparut sur la véranda.

« Maman Flo, c'est moi. Gaspard. Ton petit.

— Gaspard ou un revenant ?

— Pardon, maman, pardon. Ne te fâche pas. »

Elle lui reprocha de les avoir abandonnés.

Le chien s'accrochait à Gaspard et se frottait contre une de ses jambes. Gaspard s'accroupit, caressa la bête. Il reproduisait des gestes qu'il avait vu faire par M. Balaincourt. Il était alors un gosse. Quatre ans, cinq ans ? Il ne savait plus. À cette époque, il s'étonnait qu'un être humain exprimât autant d'affection à une bête, alors qu'au village, où sa mère l'avait emmené une ou deux fois pour le plonger dans le monde de la coutume et le présenter aux anciens, les chiens étaient des manières d'esclaves que les chasseurs utilisaient pour pister le gibier. Quant à ceux de Poto-Poto, c'étaient des vagabonds étiés, en concurrence avec les gosses des quartiers lorsqu'ils fouillaient dans les décharges de la voirie. On les éloignait à coups de pierres.

L'animal frétilait, secouait sa queue, haletait. Apparemment un berger allemand. Gaspard savait qu'il s'agissait en fait d'un bâtard. Comme lui-même.

Il était là lorsqu'un gendarme en fin de séjour avait offert ce qui n'était alors qu'un chiot. Un paquet que le donateur portait dans ses bras comme un bébé. Au fur et à mesure que l'animal avait grandi, sa

beauté s'était affirmée. Il a de la race, disait avec fierté M. Balaincourt, en le caressant et en lui saisissant la peau du cou. Bien souvent, les croisements n'ont rien à envier aux « pur sang ». Ils les surpassent par la finesse de leurs traits, par leur allure, par leur maintien, par leur élégance.

« Vous le savez bien, murmura le Méridional, le vice et les mélanges produisent d'admirables rejetons. »

Pourquoi me flattait-il ainsi, le Méridional ?

Nous en avons ri. Le garde-chiourme de service nous a adressé un sourire, avant de se reprendre.

Le Méridional a jeté un coup d'œil à l'horloge du parloir. Il pensait avoir le temps de m'expliquer son « *rapport* à la famille Balaincourt ». Malgré son français, généralement châtié, Gaspard Libongo avait un faible pour ces tics de langage.

« Cela pourrait commencer par "Il était une fois".

— Dans ce cas, *niain, niain*, lançai-je.

— *Niain*. Vous connaissez cela ?

— Je suis métis, mais je sais parler la langue.

— Vraisemblablement, pas la même que moi.

— C'est pour cela que nous avons besoin du français.

— Nous sommes donc, conclut le Méridional, je suis donc, moi aussi, un métis.

— Laissons là cette digression stérile. »

Le Méridional s'excusa d'avoir été trop vite dans son récit. Il lui fallait remonter plus loin pour comprendre ce qui l'avait brusquement amené à Mpila, au domicile de Maman Flo. Il fallait plus précisément revenir aux années quarante. Quand la métropole était occupée par les nazis tandis que Brazzaville, colonie rebelle à Vichy, avait rallié le général de Gaulle. Elle hébergeait la radio de la France libre, dont elle était la capitale. « Un détail aujourd'hui oublié par les Français », glissa le Méridional d'un ton amer.

Une boucherie du quartier du Plateau au nom emphatique, la SEBAC (Société d'élevage et de boucherie d'Afrique centrale), recherchait une caissière. Un poste, en ce temps-là, réservé aux Blanches. Car, outre leur nonchalance et leur paresse bien connues, on attribuait à l'idiosyncrasie des Noirs un autre vice : le vol. Une tare indélébile héritée de la damnation prononcée par Dieu sur la descendance de Cham et qui nous disqualifiait dans la gestion d'une caisse, fût-elle celle d'une vulgaire boucherie.

Au grand étonnement du patron, une négresse se présenta aux entretiens. L'effrontée savait lire, écrire, compter et s'exprimait dans un français inhabituel chez les indigènes. Fluide et sans accent. En

fermant les paupières, on aurait dit d'une Blanche. Seules certaines intonations étaient locales et donnaient du charme à la manière de s'exprimer de la jeune femme. Florence avait été élevée au couvent Javouhey, où elle avait été admise, à titre exceptionnel, grâce au pedigree de son père, interprète au greffe du tribunal. Pour le reste, la majorité des pensionnaires du couvent était des fillettes métisses, abandonnées par leurs pères, que l'administration et l'Église avaient arrachées à leurs mères. Des filles de pères inconnus. Les religieuses leur apprenaient les rudiments de l'écriture, de la lecture, les quatre opérations, la couture, la broderie, la cuisine et quelques bonnes manières.

Ce n'étaient pas là des références de nature à impressionner le patron de la boucherie, un certain Malensac. Il rehaussa le niveau de l'entretien, tendit des pièges à la postulante, qui répondit du tac au tac, trouvant les solutions, jusques et y compris au problème qu'il avait été le seul à résoudre aux épreuves du certificat d'études, qu'il avait brillamment passées, comme il ne manquait pas l'occasion de le mentionner, dans sa commune de Guipry, en Ille-et-Vilaine. À l'issue de l'entretien, Malensac prit le risque de l'embaucher. Au fond, cette candidate était une aubaine. À qualification égale, le salaire d'une indigène était moindre que celui d'une Blanche.

Le Méridional avait connu M. Malensac. Un corps musclé, râblé, le menton carré, des mensurations de rugbyman, à la démarche décidée, le pas cadencé, en balançant les bras. *Hon, di, hon, di !* Comme les militaires. *Hon, di, hon, di, Mundasukiri...*

« Là, Méridional, vous attigez. Zao n'était pas né.

— Que non ! Mais Zao a conçu sa chanson en puisant dans les faits, les mots, le vocabulaire, dans ce qu'il voyait et entendait à Poto-Poto, ou à Bacongo.

— Au temps pour moi. »

À Poto-Poto et Bacongo, les deux quartiers indigènes de Brazzaville, le patron de la SEBAC était réputé pour sa brutalité. D'où son surnom de Mboula Matadi, le « briseur de pierres ». Comme Stanley. À la moindre erreur, au moindre manquement, à la moindre inattention, il administrait, en public, des coups de pied aux fesses de son personnel, le rouait de gifles, de coups de poing, de coups de chicotte, assaisonnés d'insultes (bon à rien, flemmard, corniaud, macaque), qu'il assortissait de retraits sur salaires. C'était à se demander si ses colères n'étaient pas calculées et dues moins aux erreurs de ses employés qu'au besoin de réduire sa charge salariale. Le Méridional se souvenait particulièrement d'une scène au cours de laquelle il avait humilié son boy. Parce que celui-ci lui avait servi, un soir où Malensac

recevait, une papaye trop mûre, il avait assouvi sa colère en lui écrasant le fruit sur le visage sous le regard des convives hilares. Aux colonies, les maîtres n'avaient nul compte à rendre pour les traitements infligés aux nègres, lesquels étaient dépourvus du droit d'ester en justice. La moindre réplique, l'esquisse d'un geste pour rendre un coup, constituait un motif suffisant pour être déféré au tribunal et, souvent, emprisonné, les pieds enchaînés à l'instar des bagnards. La parole du maître contre celle de l'esclave, les juges ne balançaient pas.

L'apprentie Florence se révéla vite une caissière modèle. Rigoureuse dans la tenue des comptes, elle était d'une conduite irréprochable, d'une honnêteté à toute épreuve. Pour en avoir le cœur net, M. Malensac lui avait tendu des pièges, dont le plus courant, et le plus grossier, consistait à glisser dans la caisse quelques pièces ou billets supplémentaires. À la fin de la journée, la caissière, troublée, inquiète, le signalait. Incorruptible, Florence écornait l'image alors en vogue du nègre sot, nonchalant, paresseux, voleur.

La boucherie, l'un des rares bâtiments de la ville à deux niveaux, était située au Plateau, en face de ce marché qui aujourd'hui a mal vieilli. Je me souviens qu'entre celui-ci et la boucherie, il y avait un jardinet coquet, de forme triangulaire, entretenu par les prisonniers de la maison d'arrêt et où les nounous venaient promener les bébés des maîtres. L'emplacement est aujourd'hui occupé par le restaurant Le Nénuphar.

Chaque soir, le rideau de fer abaissé, les employés partis, Malensac invitait Florence au premier étage pour la remise de la caisse. Assis côte à côte pour l'exercice, le patron et la caissière se frôlaient. Chaque fois qu'il la touchait, Malensac, les joues rouges comme la peau du fruit sauvage qu'on nomme tondolo, s'excusait en bafouillant à la manière d'un collégien, ce qui intimidait d'autant plus Florence que les Blancs de l'époque n'avaient pas l'habitude de faire preuve de tant de politesse et de délicatesse envers les indigènes. Elle répondait par un éternel « je vous en prie », comme le lui avaient appris les religieuses du couvent Javouhey. Une fois, Malensac, badin et un tantinet égrillard, osa : « Si vous m'en priez, je peux donc continuer. » Elle fut sur le point de se signer. Oh ! doux Jésus, avait-elle gaffé ?

Leurs deux peaux se touchaient, elle sentait l'odeur de l'homme, il humait son parfum, les notions de Blanc et de Noir s'estompaient. Décidément, pensait Malensac, contrairement aux idées reçues de la colonie, les Noirs n'étaient pas tous laids. Et les Noires encore moins. À moins que Florence ne fût une exception.

Chaque soir avant de se coucher, chaque matin avant de se rendre à son travail, Florence consacrait du temps à sa toilette. Elle disciplinait la brousse de sa chevelure crépue par de fines nattes qui rehaussaient

la finesse des traits de son visage, elle veillait à la propreté de ses vêtements. Toujours des robes et des jupes strictes, jamais de pagne, qui faisait trop indigène. Elle mettait un point d'honneur à se présenter convenablement devant les clients. Malensac était sensible à son élégance de bon aloi, peut-être une stratégie de coquette. La silhouette de la jeune adolescente, son ventre de vierge, les lignes de son corps, son maintien répondaient aux canons de beauté européens et sa bouche lippue n'était pas dénuée d'attraits. La nuit, seul dans sa chambre, Malensac rêvait de la caissière, échafaudait des plans pour l'attirer dans ses appartements. Il ne savait plus si la sueur sur son corps était le fait de la chaleur humide ou celui de ses obsessions. Le matin, en faisant le lit du patron, le boy de Malensac découvrait dans les draps des taches inexplicables, couleur d'huile de ricin et aux formes de nuages. Pourtant le Blanc dormait seul. La sentinelle le jurait au boy. Poto-Poto se perdait en conjectures.

Malensac était-il, sacré nom d'un chien, la proie de sortilèges ? Ne l'avait-on pas mis en garde contre les pratiques démoniaques de ces Bantous qui usaient de grigris par lesquels des colons, voire des administrateurs et des gouverneurs, avaient été ensorcelés, subjugués, enchaînés, damnés ?

On était en saison des pluies. C'est-à-dire, chez nous, celle des orages. Cela commence par un silence, comme si la nature voulait prévenir. Les oiseaux se mettent à l'abri et se taisent. Il fait jour, mais les ombres disparaissent, des tourbillons de poussière entament une sarabande, au loin gronde le tonnerre. À ces signes, les employés de la boucherie avaient plié leurs affaires et avaient regagné au pas de course qui Poto-Poto, qui Bacongo.

La nuit tombée, il pleuvait encore sur Brazzaville. Les caniveaux débordaient et des cours d'eau coulaient sur la chaussée à la vitesse de cascades. Sur la véranda, Florence auscultait le ciel.

Malensac lui dit que c'était folie de s'aventurer sous ce temps.

Elle sourit et, à la première accalmie, un pagne en guise de capuchon, ses sandales à la main, elle s'engouffra pieds nus dans la nuit en direction de Poto-Poto.

Le lendemain, elle apprit que la vieille sentinelle avait été congédiée pour ne s'être présentée que bien après la fin de l'orage à son poste de travail. Lorsque plus tard, bien des années plus tard, Florence contera cet épisode au jeune Gaspard Libongo, elle lui apprendra que ç'avait été sa première révolte contre le système dans lequel elle vivait. Florence intervint. Que deviendrait ce vieux papa, sans son travail ? Comment nourrirait-il ses trois femmes et sa nombreuse progéniture ? Elle ne s'exprima pas en passionaria. Elle plaida en femme. En chrétienne disciple des religieuses. Oui, vraiment, en femme !

Elle toucha la corde sensible de Mboula Matadi. Il fléchit. Du moins,

partiellement. Il accepta de ne pas mettre le vieillard à la porte, mais amputa son salaire d'une semaine de travail.

Quoique bénéficiant d'un traitement de faveur, Florence ne laissait pas d'être sensible au sort de ses compatriotes.

Ici, le Méridional s'interrompt, pour indiquer qu'il employait le terme de compatriote faute de mieux ; qu'il avait conscience, ce disant, de commettre un anachronisme. Les Congolais de l'époque n'avaient pas encore selon lui de sentiment patriotique. Ou bien n'en avaient pas conscience.

Je n'ai pas voulu le contredire. Nous n'avions pas le temps de nous lancer dans de telles disputes. La durée de nos entretiens au parloir de la maison d'arrêt nous était chichement comptée.

M. Malensac portait une attention de plus en plus marquée aux conditions de vie de Florence. On eût dit d'un parrain envers sa filleule, d'un tuteur envers sa pupille. Lorsque, le soir venu, elle lui détaillait la recette de la journée, il prenait le temps de s'intéresser à la caissière. Même si Florence ne buvait pas d'alcool, surtout pas de la bière, comme les *ndoumbas* de la cité, il lui offrait l'apéritif, en fait de la limonade. Il l'interrogeait sur le temps qu'elle mettait pour venir chaque jour de Poto-Poto à la boucherie, ses conditions de vie, la situation de sa famille. D'attention en prévenance, il s'attendrit sur le sort de la jeune fille. Un soir, après la fermeture de la boucherie, il l'accompagna à Poto-Poto. Quand la camionnette s'arrêta au 96 de la rue des Haoussas, ce fut l'effervescence dans le quartier. Un à un, les voisins, à la suite des enfants qui avaient, les premiers, comme toujours, aperçu un *Moundélé* dans leur rue et clamaient la nouvelle alentour, s'aventurèrent dans la parcelle familiale pour comprendre, pour savoir, pour imaginer, pour mieux répéter le lendemain aux autres voisins l'information de la soirée. Peu importe ce qu'avait été la réalité, l'essentiel était qu'ils l'arrangeassent à leur guise. À défaut de roman, on s'en fabrique. Un *Moundélé*, le soir, dans la cité ! Pour chacun, l'affaire était claire : le Blanc était venu « apporter le vin » à la famille de Florence, autrement dit, pour ceux qui ne connaissent pas les idiotismes de chez nous, était venu formuler sa demande en mariage. Malgré les dénégations de Florence, de sa mère, de son père, de l'oncle maternel, les commères n'en démordaient pas, mariage ou pas, il y aurait, d'ici quelques lunes, et avant la fin de la prochaine saison sèche, un *mulâtron* dans la rue des Haoussas.

Ici, j'ai repris le Méridional.

« Bof ! si le mot n'existe pas, tout le monde le comprend : un petit mulâtre.

— A-t-on le droit de créer ainsi des néologismes au débotté ?

— Dame, j'en sais rien. »

Il s'est ensuivi une discussion au cours de laquelle nous avons cité Senghor, l'Académie, les mots « essencerie », « primature » et quelques autres emprunts qui, selon ce qui se prétendait dans certains cercles, ajoutaient à la coquetterie de la langue française.

Le gardien du parloir a mis un terme à notre conversation.

Avant de nous séparer, le Méridional m'a demandé de lui apporter, lors de ma prochaine visite, le dernier Milan Kundera.

Je n'avais pas encore entendu parler de cette parution. Lui en avait suivi une critique à la télévision.

Malensac reconduisait de plus en plus fréquemment Florence à Poto-Poto. Comme il était déconseillé aux Européens de s'aventurer la nuit dans les villages indigènes et qu'il se souvenait de l'émoi suscité dans le quartier lorsqu'il avait reconduit à la brune sa caissière devant sa parcelle, rue des Haoussas, il la déposait désormais au rond-point de Poto-Poto.

Vous connaissez la violence des orages de saison des pluies chez nous. Vous en connaissez la fréquence. Quotidiens, ou presque. Ce jour-là, la tornade éclata en fin d'après-midi. On l'avait sentie venir. L'air était lourd, irrespirable et l'on avait les nerfs à fleur de peau. Des ondes magnétiques y fourmillaient. Les oiseaux se taisaient, les animaux se terraient. Pour apaiser sa rage, M. Malensac frappa plusieurs fois et distribua plus de coups de pied aux fesses qu'à l'habitude. Lorsque le ciel craqua, que la foudre bombarda les alentours et que la pluie déversa ses trombes d'eau tiède, ce fut un soulagement. Pour Malensac, une bénédiction. La condition de réussite d'un plan qu'il échafaudait depuis des nuits.

Sous la véranda, Florence patientait, attendant une accalmie pour prendre la route de Poto-Poto. Des rigoles d'eau rouillée descendaient la chaussée en direction du marché du Plateau. Enfant, ce spectacle libérait son imagination. Elle associait ces cours d'eau aux cascades du Djoué et à des chutes de la Foulakari en miniature. À côté d'elle, la sentinelle, torse nu, le corps luisant de pluie, faisait sécher ses habits mouillés. Se souvenant du sort qu'il avait failli subir lors d'une précédente tornade, le vieil homme avait cette fois-là bravé les intempéries. Les foudres de Mboula Matadi étaient plus dévastatrices que celles qui déchiraient le ciel.

Malensac invita Florence à patienter dans son appartement privé, au premier étage. Il lui proposa à boire. Fidèle à elle-même, malgré l'insistance du patron, elle refusait les boissons alcoolisées. Elle consentit, par politesse, et à titre exceptionnel, à avaler une gorgée de whisky. Un goût de poussière. Elle cracha et se rinça la bouche. Nul danger qu'elle fit une addiction à cette saleté. Malensac versa subrepticement quelques gouttes d'une boisson forte dans la grenadine de la jeune femme. Après quelques verres, elle fut prise de bâillements. À s'en décrocher la mâchoire. Elle en oubliait de mettre la main devant sa bouche. Mon Dieu, si la mère supérieure de Javouhey la voyait... Le sommeil se diffusait lentement en elle, irriguait tout son corps, alourdissait ses membres. Et la pluie qui persistait en doublant d'intensité. Malensac consulta sa montre à la dérobée, alla sur la véranda et revint en disant que l'orage se calmait. Il allait la raccompagner avec sa camionnette. Il lui demanda

d'attendre là, le temps de sortir l'engin du garage. Il revint tout trempé. Le véhicule ne démarrait pas. Une panne de bougie, lui semblait-il. Ce n'était pas grave, mais quelle poisse ! Qu'à cela ne tienne, il disposait d'une chambre d'amie.

« Mes parents vont s'inquiéter.

— Téléphonons-leur.

— Il n'y a pas de téléphone à Poto-Poto, Monsieur.

— Ah ! bon ? Pourquoi, donc ? »

Florence se contenta de sourire.

Il ordonna au boy d'aménager la chambre de passage. C'était déjà fait. Il la conduisit à la porte.

Le cœur battant, elle se glissa sans se déshabiller sous la moustiquaire. Le matelas était plus doux que sa couche de la rue des Haoussas. La pluie pianotait un air de steel band sur les tôles. Elle demeura un moment dans le noir, les yeux ouverts, l'oreille attentive au moindre bruit, puis fut avalée par le sommeil. Soudain, elle se réveilla. Une présence autour d'elle. Rêvait-elle, ou bien ?...

Le lendemain matin, le boy découvrit des taches de sang sur les draps.

Comme chaque matin, Malensac se leva à quatre heures pour se rendre à l'abattoir et vérifier que les employés étaient à leur poste. Il en profita pour tirer la sentinelle de côté et lui signifier qu'elle n'avait rien vu, rien remarqué, que si d'aventure il parlait, cette fois-ci, ce serait ouste ! le renvoi sans appel.

Désormais, à chaque pluie, Florence ne se rendait plus rue des Haoussas. Elle avait averti ses parents que le patron possédait une chambre de passage à l'intention des employés en cas d'intempéries. Les parents avaient sourcillé mais n'avaient pas insisté. Petit à petit, elle déménagea certains effets personnels au quartier du Plateau et s'installa dans l'appartement au-dessus de la boucherie.

Comme l'avait prévu Poto-Poto, neuf ou dix lunes plus tard, naquit un bébé mulâtre. Auguste.

« Tiens, vous renoncez à mulâtron. »

Le Méridional me gratifia du même regard qu'il m'avait lancé la première fois que j'avais tenté de l'approcher au Refuge du Gois.

« Ne plaisantez pas. L'enfant n'a pas survécu. Emporté par la bilieuse ou une crise de paludisme pernicieux, après d'horribles convulsions. Une tragédie pour Florence. Elle en demeura longtemps mortifiée. Pour la sortir de son chagrin, Malensac l'emmena passer quelques jours à Pointe-Noire. Elle découvrit la mer. »

Les affaires de M. Malensac prospéraient. Après celles de Pointe-Noire, de Dolisie, de Bangui, il envisageait d'ouvrir des succursales à Yaoundé, à Douala, à Fort-Archambault. Une ambition qu'il caressait depuis des années. Les tentatives d'élevage bovin au Congo s'étaient soldées par des échecs. La mouche tsé-tsé y décimait les troupeaux. Au Cameroun, au contraire, les bergers foubés élevaient des bœufs de race ndama, qui résistaient au maudit insecte. Plusieurs expériences avaient prouvé que ces bêtes s'acclimataient au Moyen-Congo, spécialement dans la vallée du Niari.

En installant une tête de pont à Douala, Malensac éliminerait les intermédiaires et accroîtrait ses profits. Mais à qui déléguer son autorité dans ses filiales ? Les indigènes ? Il ne fallait pas y songer. Ceux d'entre eux qui se qualifiaient pompeusement d'« évolués » étaient des incapables, des paresseux, comme tous ceux de leur race, ne savaient pas commander, le grugeraient. La gestion de ce patrimoine qu'il avait fait fructifier, en peu de temps, à la sueur de son front, nécessitait maintenant des collaborateurs compétents. Européens, cela allait de soi. Il avait discrètement prospecté dans toute la colonie, mais n'avait rencontré personne de disponible, ou auquel il pût accorder sa confiance.

C'était le début de la saison sèche de l'année 1945. Les nouvelles de la fin de la guerre arrivaient parcimonieusement à la colonie. Les Européens attendaient avec fébrilité le courrier que les paquebots apportaient de la métropole. À peu près tous les quarante-cinq jours. Auxquels il fallait ajouter le temps du trajet entre Pointe-Noire et Brazzaville. Au cours d'une soirée, chez le médecin-chef de l'institut Pasteur, il apprit d'un fonctionnaire qui revenait de congé en métropole que d'anciens prisonniers, de retour de captivité, cherchaient du travail et, parmi eux, certains candidats étaient prêts à s'expatrier aux colonies, sans barguigner.

Un mois plus tard, en début de soirée, Malensac se présentait, nerveux, à la gare du chemin de fer Congo-Océan, connu surtout par ses initiales, le CFCO. Il avait craint d'arriver en retard. Il gara sa Ford, une camionnette qu'on appelait alors pick-up — comme, allez savoir pourquoi, les appareils phonographes —, et, sautant de l'habitable à la sportive, il s'en prit à son boy qui, moins preste, était encore accroupi sur la plate-forme arrière.

« Magne-toi, charogne. On n'a pas de temps à perdre, sacré nom de nom. »

Tandis que le Noir se redressait après avoir sauté à terre, il lui administra un coup de pied dans la fesse. Pour lui apprendre à ne pas lambiner.

« Flemmard, bougre d'andouille, magne-toi, sacré nom de Dieu. »

Malensac avançait au pas de course et le boy, un sourire malheureux aux lèvres, s'efforçait de lui emboîter le pas, veillant à ne pas le dépasser. Le patron s'arrêta brusquement, effectua un demi-tour sur place et se frappa le front.

« Approche un peu, corniaud. Tiens, attrape ça. Ça t'apprendra à te souvenir de ce que je te dis. »

Le boy esquiva la gifle, ce qui déséquilibra Malensac. Fou de rage, celui-ci lui administra un autre coup de pied aux fesses.

Il avait omis de se munir d'une pancarte en carton sur laquelle Malensac avait pris soin de peindre en lettres capitales rouges le nom de celui qu'ils étaient venus accueillir. Le boy-chauffeur courut jusqu'à la camionnette et revint avec le précieux écriteau. Il trouva Malensac sur le quai conversant avec d'autres Blancs. Il se tint à distance afin d'éviter un autre affront. Les colons prétendaient que les nègres pouaient naturellement et leur interdisaient de trop s'approcher d'eux. Malensac eut une pensée pour Florence. Elle ne sentait pas, elle, mais fleurait le musc. Un parfum naturel qui chaque fois l'envoûtait. Il en banda.

Le train avait du retard. Des grappes de Blancs, tous vêtus de longs shorts (on n'utilisait pas alors le terme de bermuda), de chaussettes montantes et coiffés de casque, discutaient entre eux. Dans le groupe de Malensac, il y avait le garagiste de la plaine, un commerçant du Plateau, un transporteur qui passait le plus clair de son temps en brousse, l'armurier de la place et quelques fonctionnaires. On vitupéra la dégradation du service du CFCO. On incriminait le nouveau gouverneur qui avait prôné l'africanisation de certains postes de contremaître et de chef de gare, alors que ces gens-là n'étaient pas, ne seraient jamais capables d'entretenir ni les machines ni la voie ferrée. Et chacun d'y aller de son anecdote sur les essais tentés. Tous catastrophiques. Quand on pense, soupira l'armurier, que même de Gaulle, avec son discours lors de la conférence de Brazzaville, se faisait des illusions sur les capacités de ces sauvages !... L'Afrique aurait besoin pour encore des siècles des cerveaux et du savoir-faire des Blancs.

La sirène de la micheline lança sa plainte. Un timbre qui rappelait celui des cornes de bœufs utilisées comme instrument à vent par les musiciens des plateaux batékés. La machine arriva en ralentissant. Les enfants indigènes poussèrent des cris de joie, battirent des mains en se déhanchant, clamant que c'était magie, que vraiment la chose-là c'était magie des *Mindélé*. Le cortège métallique s'immobilisa dans un bruit d'essieux assourdissant. D'une voiture on entendait les vociférations d'un chœur discordant :

... ah ! il fallait pas, il fallait pas,
qu'il aille ...
... ah ! il fallait pas, il fallait pas,
y aller ...

Quelqu'un rappela que c'était le train amenant les passagers du *Banfora*, l'un des paquebots qui effectuaient, alternativement avec le *Mermoz*, et quelquefois le *Canada*, la navette entre Pointe-Noire et Bordeaux ou Marseille.

Le chahut des brailards provenait d'une des voitures réservées aux Blancs. Celle vers laquelle se dirigeait le boy-chauffeur, arborant sa pancarte sur la poitrine. Une bande de jeunes sauta sur le quai. Ils cherchaient du regard autour d'eux en lançant des plaisanteries. Un jeune homme chétif, lunetteux, en chemisette et culotte kaki, avec des chaussettes longues assorties, s'avança vers le boy en lui tendant la main, un sourire timide aux lèvres. Le boy hésita à lui donner la sienne.

« C'est moi François Balaincourt.

— Bonne arrivée, patron.

— Ah ! vous parlez français ! »

Le boy-chauffeur esquissa un sourire timide.

« Le grand patron est là aussi. »

Le boy-chauffeur avança ses lèvres dans la direction de Malensac, qui le bouscula, l'écarta, se présenta, s'enquit des valises du nouveau venu en annonçant que le boy allait se charger de les récupérer. Un sourire maladroit aux lèvres, le débarqué lui indiqua de son pouce un sac à dos flasque.

Balaincourt s'apprêta à sauter sur la plate-forme arrière du véhicule pour y prendre place à côté du boy qui s'était assis à la turc, quand, ouvrant la portière de la cabine, Malensac le retint. « Vous plaisantez, vous n'y pensez pas. »

L'attention de Balaincourt avait été accrochée par l'annonce d'une agence qui proposait du travail aux colonies. Le jeune homme était désorienté par cette France qu'il retrouvait après cinq ans de captivité en Allemagne. Il n'y avait guère de détails sur ce que serait son travail. Balaincourt avait hésité. Mais qu'avait-il à perdre ? Il était totalement démuní, il était prêt à tout pour survivre. L'un des employés l'avait encouragé en soulignant que l'image que l'on avait en métropole des colonies était effrayante, repoussante, désobligeante, alors que ces pays-là c'était l'avenir ; que personne ne s'y était appauvri ! Bien au contraire : il avait là-bas, lui-même, un parent parti les poches vides qui en revenait tous les trois ans pour des congés de quelques mois en métropole, au cours desquels il affichait un train de vie qui forçait l'admiration de la famille et suscitait envie et jalousie.

Dans la camionnette, Balaincourt écoutait distraitemment les conseils que lui prodiguait Malensac : toujours garder de la distance avec les indigènes ; ne jamais leur faire confiance ; ce sont des paresseux, avec un faible niveau d'intelligence, surnois, enfants naïfs dans le meilleur des cas. Balaincourt, assommé par le voyage interminable, la chaleur, la moiteur de l'air, branlait la tête et observait le paysage de ce bourg tropical qui, bien qu'on y parlât français, un français amusant, ne ressemblait à aucun paysage de sa connaissance. Des rues sans trottoirs, des indigènes pieds nus, les Blancs en culotte courte, chaussettes montantes, dont le visage était masqué par l'ombre des casques coloniaux. Malensac lui conseilla de ne jamais se défaire de sa coiffure avant le coucher du soleil, sous peine d'être victime du coup de bambou. Sinon, c'était le rapatriement ou le cimetière.

« Et les Noirs ? s'enquit Balaincourt.

— Sont protégés par leur matelas de cheveux crépus », rétorqua l'autre.

Ils doublaient des engins bizarres à une roue, tirés par des Noirs trotinant et suant, sur lesquels étaient juchés des Blancs. « Des pousse-pousse », expliqua Malensac. Ils avaient été introduits, nul ne savait depuis quand ni par quels détours, par les anciens d'Indochine.

Sur la gauche, le fleuve. Un spectacle hallucinant, mais une étendue hostile. Un piège pour les Blancs.

Balaincourt acquiesça encore de la tête sans vraiment distinguer ce dont Malensac lui parlait. La moiteur ambiante l'amollissait. Et la nuit tomba, brusquement, comme une guillotine. Cette brutale entrée dans les ténèbres, sans crépuscule, l'avait frappé dès que le bateau avait approché des côtes africaines. À Pointe-Noire, puis maintenant à Brazzaville, ce phénomène l'avait d'autant plus angoissé qu'il était accompagné d'un charivari où se mêlaient des stridulations aiguës et de sataniques coassements. Des cris qui ressemblaient à des voix humaines se concertant dans un langage codé. Même à la guerre, même au cours de sa première nuit de captivité, même à la fin, lors des bombardements sur Berlin, il n'avait éprouvé un tel sentiment d'isolement, d'oppression et d'angoisse.

Au premier étage de la boucherie SEBAC, ils furent accueillis par Florence.

« Ma *ménagère* », expliqua Malensac en avançant le plat de la main vers la femme noire. Ménagère ? Balaincourt n'était pas sûr de comprendre. C'est par la suite qu'il saisira le sens du terme, après avoir compris que les Blancs de ce pays avaient créé leur propre français, avec un vocabulaire spécifique dont il s'imprégnera et qu'il assimilera vite.

Malensac indiqua à Balaincourt la pièce dans laquelle il logerait en attendant que soit prête la *case* qui lui était destinée.

Une case ? Avait-on l'intention de le loger dans une hutte ? Balaincourt blêmit.

Avant le dîner, Malensac proposa un whisky au *débarqué*.

Balaincourt hésita. Il n'avait connaissance de cette boisson que par les romans policiers et les films américains. Il n'avait pas imaginé qu'elle puisse exister dans un trou perdu d'Afrique équatoriale. Sous ses yeux éberlués, le boy, utilisant une bouteille spéciale, gazéifia l'eau courante.

Malensac s'absenta un moment, revint avec un objet qu'il défit de son emballage et lui tendit.

« Votre casque. J'espère qu'il est à votre taille. »

Le tonnerre gronda. La foudre rappela au débarqué les bombardements sur Berlin. Puis ce fut la pluie qui faisait monter des vapeurs du sol. Malensac en profita pour faire à Balaincourt un cours sur le climat équatorial.

Avant de l'accompagner dans la chambre de passage, il lui tendit un autre accessoire. Une grande bande de flanelle kaki. S'en ceindre les reins pour la nuit. Sinon, c'était la bilieuse, une autre de ces saletés propres à ce climat.

Cette nuit-là, alors que Florence, troublée par la jeunesse, la timidité et l'apparente bonté du débarqué, ne se sentait aucune envie, Malensac, sous la moustiquaire, posa ses pattes sur les cuisses de la femme, lui suça le bout des seins, lui écarta les jambes, s'introduisit dans le passage obtenu, grimpa sur elle, bougea, gigota, haleta en murmurant des mots insensés à son oreille. Avant qu'elle ne pût se conditionner, l'homme perdit pied, la prit de court, rugit comme une bête atteinte, s'affala à côté d'elle. Une masse qu'elle dut secouer, tant ses ronflements l'empêchaient, elle, de dormir.

À nouveau, le Méridional a voulu me dissuader de poursuivre mes visites. Il prétendait ne pas en valoir la peine. Mes déplacements dévoreraient mon temps alors qu'il me savait très occupé. Était-ce de la politesse ou bien ma présence l'insupportait-elle ? Je me suis contenté de hocher la tête.

Cet après-midi-là, il ajouta à cette protestation des excuses relatives à l'histoire qu'il me narrait. Il avait omis de signaler l'existence d'un personnage, Gaspard. De son vrai nom Libongo.

Nous avons souri.

Au début, Florence avait caché l'existence de l'enfant à Malensac. Elle avait craint que, la sachant mère, Malensac ne s'emporte, ne la traite de fille légère, de *bordelle*, et ne la renvoie à Poto-Poto.

J'interrompis le Méridional.

« Ne m'avez-vous pas dit que le boy de Malensac, au lendemain du premier rapport entre celui-ci et Florence, avait découvert des taches de sang sur les draps ? Par ailleurs, j'ai du mal à croire qu'une fille, avec l'éducation des religieuses de Javouhey, ait pu devenir aussi vite fille-mère.

— Vous avez raison. Mais votre dernier argument ne tient pas. (En fait, le Méridional avait dit “ne tient pas la route”, une formule alors à la mode.) On peut être élevé par les bons pères, ou les “mamères”, comme on dit chez nous, et rester imperméable à certains de leurs préceptes. »

Ici, le Méridional effectua une longue digression, dont je vous épargne les détails. Il prétendait que, dans son village, où aucun Blanc n'avait jamais mis les pieds, hormis un missionnaire, avait grandi une enfant métisse, née de père inconnu. Je n'ai pas voulu relever. Des calomnies de même farine font partie de ces anecdotes invérifiées que colportent certains libres-penseurs afin de dénigrer les missionnaires. Certaines gens admettent difficilement que des êtres humains soient capables de réaliser ce qu'ils considèrent comme des prouesses. Alors que la nature ne nous fait pas égaux les uns les autres. Tel est capable de courir le cent mètres en moins de dix secondes et moi pas. Tel est capable de se déplacer sur un fil entre deux gratte-ciel et moi pas. Tel traverse l'océan sur une petite embarcation et moi pas. Pourquoi donc des êtres ne seraient-ils pas capables d'abstinence quand le Méridional et moi en sommes incapables ? Je n'ai cependant pas voulu le contredire ni lui tenir ce raisonnement. Il m'aurait alors mis au défi d'expliquer l'origine de la métisse de son village. Alors que le Méridional est un Congolais sans village. C'est un enfant de la ville. Le village le plus reculé qu'il connaisse est Poto-Poto.

Le Méridional se racla la gorge.

« Vous avez raison. Malensac fut le premier homme à qui Maman Flo se donna. »

En réalité — autre omission, cette fois-ci de ma part — Gaspard Libongo n'appelait pas Florence par son prénom, c'eût été, chez nous, irrespectueux, mais Maman Flo.

Quant à Libongo, futur Gaspard, il était le fils d'une sœur de Maman Flo, morte en couches. Le conseil de famille confia le bébé à la garde de Florence, sa petite mère.

Depuis qu'elle était devenue la *ménagère* de Malensac, celle-ci voyait le petit Gaspard en cachette, tout en consacrant une grande partie de ses revenus de caissière à son éducation, afin qu'il fût habillé comme les petits Blancs, avec, pour les dimanches et jours fériés, la tenue de marin à col bleu et rayures blanches, qu'il allât à l'école et ne manquât de rien. Elle avait réussi à le placer à l'orphelinat Saint-Firmin où étaient élevés les garçons métis nés de pères inconnus. En gros, le pendant masculin du couvent Javouhey. Grâce à la recommandation des bonnes sœurs de Javouhey, les pères spiritains fermèrent les yeux sur la couleur de Libongo. Car Saint-Firmin accueillait aussi des fils de fonctionnaires auxiliaires de l'administration coloniale, ceux qu'on appelait les *évolués*. On baptisa l'enfant le lendemain de son arrivée. Comme c'était un 28 décembre, jour de la Saint-Gaspard, on le prénomma Gaspard. Libongo devint son patronyme. Une décision logique dans le cadre du code napoléonien, une aberration pour la tradition bantoue où l'individu ne possède qu'un nom, sans prénom, attaché à sa seule personne. Le nom de famille est étranger à nos familles.

Maman Flo profitait des absences de Malensac pour faire venir l'enfant au premier étage de la boucherie SEBAC. Il était là le jour où Malensac revint avant la date prévue d'une tournée en brousse. Après un moment de tension, suivi d'un tête-à-tête avec Florence, le Breton, contre toute attente, accueillit l'enfant dans sa famille.

Sur le chemin de Noirmoutier, il y avait peu de circulation. Les champs du bocage étaient déserts, hormis quelques vaches, ou des chevaux indolents. J'adaptais la vitesse de ma voiture au rythme lent de ma pensée. Comment expliquer cet élan de générosité inattendu de M. Malensac ? Craignait-il qu'une attitude conforme à la logique de la société coloniale ne lui fît perdre une femme à qui ses sens étaient rivés ? Florence avait-elle, dans le tête-à-tête, mis sa position dans la balance ? Ou bien serait-ce, plus simplement, que l'être humain, même dans une société raciste, est, non pas bourré de contradictions, mais, poussé par de secrets ressorts, sujet, quand on s'y attend le moins, à des élans du cœur ? Allez savoir si Malensac n'était pas lui-même un enfant recueilli ?

Je n'ai posé aucune de ces questions au Méridional. Philosophe du dimanche et esprit paresseux, je ne pouvais conclure qu'en m'en remettant à la fameuse pensée de Pascal selon laquelle le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, apophtegme réchauffé, utilisé par les auteurs d'annales de sujets de philosophie au baccalauréat. Oui, même les cœurs des colons sont insondables, fussent-ils d'un naturel aussi brutal que celui de M. Malensac. Mille exemples me sont venus à l'esprit. L'homme n'est humain que dans et par ces gestes inattendus.

Gaspard bénissait les tournées de Malensac dans la vallée du Niari, à Pointe-Noire, à Bangui, au Cameroun et au Tchad, car le Breton le terrorisait. Lorsqu'il était là, bien qu'il fût pris par son travail, il trouvait toujours le temps de fouiller dans son cartable, d'en extraire les cahiers et bulletins de notes, et après lui avoir infligé une correction, en le traitant de paresseux, de bon à rien, d'âne, il l'envoyait apprendre par cœur des leçons plus longues que celles des missionnaires de Saint-Firmin. Et toujours la même antienne, resservie sur le même ton : « Je ne fais pas cela pour te martyriser, mais pour ton bien. Je veux te libérer des défauts propres à l'idiosyncrasie de ta race. » Il lui avait d'ailleurs fait recopier cinquante fois la définition que donnait le Larousse de ce mot compliqué, idiosyncrasie.

Gaspard avait accueilli avec curiosité l'arrivée de Balaincourt. Au début, il avait craint le nouveau venu. Chaque fois qu'il apparaissait, il rangeait précipitamment ses soldats de plomb, son jeu de l'oie, son damier, ou fourrait dans sa poche la balle de tennis usée avec laquelle il s'entraînait à jongler du pied. Or, Balaincourt lui parlait avec douceur, s'introduisait dans ses jeux, s'y imposait, y participait. Un grand frère. Un jour où il séchait sur un devoir, Balaincourt, après s'être assis à côté de lui, avait transformé le pensum en un jeu, style devinette ou charade, et avait amené Gaspard à le résoudre par lui-même. Il lui apprenait des moyens mnémotechniques pour soulager sa

mémoire et rendre l'histoire, la géographie et l'arithmétique amusantes. C'est un papa comme M. Balaincourt qu'il aurait voulu, confia-t-il plusieurs fois à Maman Flo, qui le reprenait en le priant de ne pas dire de telles bêtises. Surtout pas en présence de M. Malensac. Gaspard faisait ce vœu, tout en le sachant irréalisable. Les enfants indigènes de la colonisation perdaient vite leur candeur. Ils savaient qu'on ne connaissait pas, qu'on ne verrait jamais de Blanc engendrer un enfant noir.

Une crise de palu alita Gaspard. Maman Flo l'autorisa à migrer dans la couche qu'elle partageait avec Malensac. Celui-ci était en tournée en brousse. M. Balaincourt venait lui rendre visite, posait sa main sur son front, lui tâtait le pouls, comme s'il était médecin, veillait à ce qu'il prît chaque jour sa quinine. Il hochait la tête. Mensonge. À Saint-Firmin, un condisciple lui avait affirmé que la quinine-là était du poison ; que le sang des Noirs n'en avait pas besoin, parce qu'il tuait les moustiques. Sinon, comment expliquer que nous ayons vécu des siècles et des siècles, avant l'arrivée des Blancs, sans que la race s'éteignît ? Il garda le lit presque une semaine entière. À sa deuxième visite, le gentil Balaincourt lui apporta des bandes dessinées, qu'on appelait alors des illustrés. Il les avait sans doute achetées à la librairie Simaro, près du dernier rond-point du Plateau sur le chemin du camp du Tchad, le quartier militaire. Il lui avait aussi offert deux autres livres au format d'album. Les contes de Perrault et ceux de Grimm. Il relut plusieurs fois l'histoire du vilain petit canard.

Balaincourt offrit à Gaspard un casque colonial. Il en existait pour enfants, bien sûr. En le lui remettant, Balaincourt lui fit promettre de ne jamais l'ôter avant le coucher du soleil. Une fois seul, Gaspard se regarda dans la glace et décida de ne pas s'affubler de ce couvre-chef ridicule, jusqu'au jour où il vit une photo du gouverneur général Éboué, un Noir, la tête couverte de cette coiffure. D'ailleurs les évolués eux-mêmes en portaient.

L'insigne que M. Balaincourt arborait à la boutonnière de sa chemisette intriguait le petit Gaspard. Pouvait-il obtenir le même ? Le Blanc sourit, sembla plonger dans des pensées et lui expliqua que c'était impossible. Il s'agissait de la représentation, en miniature et stylisée, des barbelés. Seuls les anciens prisonniers en Allemagne avaient le droit de le porter. Pourquoi les barbelés symbolisaient-ils la captivité ? Maman Flo grondait Gaspard. Il allait fatiguer M. Balaincourt avec toutes ses questions stupides. C'était comme de vouloir savoir pourquoi Dieu existe. Les adultes ne peuvent répondre à toutes les questions et les enfants, Gaspard, doivent accepter beaucoup de choses sans se poser de questions, sans en poser. Balaincourt souriait, caressait la tête de l'enfant, et lui expliquait pourquoi les barbelés symbolisaient la captivité. L'enfant comprenait. Et il était

heureux d'avoir compris. Gaspard lui posa des questions sur la guerre, sur les héros, sur les boches, sur la peur, s'il avait vu mourir des gens à côté de lui, s'il avait tué des boches. M. Balaincourt éludait la question, l'enfant revenait à la charge. Finalement, M. Balaincourt lui dit que les héros étaient des gens qui avaient eu peur ; que lui n'en était pas un ! Mais qu'un jour il avait traversé un pont à motocyclette alors que l'ennemi tirait de chaque côté ; qu'il avait poursuivi son chemin au même rythme et accompli sa mission : porter un message à une compagnie dans un village encerclé par les boches ; qu'après avoir remis le pli au chef de la compagnie, il était tombé et avait perdu connaissance.

« Youpi ! tu es un héros, monsieur Balaincourt. Je le savais.

— Non, Gaspard, je ne me rendais pas compte du danger parce que justement j'avais peur.

— Donc tu es un héros.

— Non, te dis-je, non, non et non. Je ne sais pas ce qu'est un héros. »

Gaspard faisait répéter l'anecdote à Balaincourt, à tel point qu'il suscitait l'agacement de Maman Flo. « Arrête, tu ne vois pas que tu le fatigues à le faire rabâcher la même histoire. »

Balaincourt lui demanda s'il avait lu *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Non ? Il le lui apporterait. S'il était sage et ne lui posait pas d'autres questions saugrenues sur la guerre.

Une fois, il s'était réveillé en pleine nuit. Maman Flo était bien sous la moustiquaire. Il voyait son ombre. Et sur elle, une autre ombre qui lui caressait la tête. Les deux ombres chuchotaient. Celle d'en haut avait la silhouette de M. Balaincourt. Il ferma les yeux pour ne pas pécher. Il tourna le dos aux deux ombres, étouffant les sanglots qui montaient en lui.

J'ai dû patienter avant d'être admis au parloir. Le Méridional recevait la visite de son avocat. D'entrée de jeu, le gardien m'a averti que nous disposerions de moins de temps que d'habitude.

Sans que je le lui demande, le Méridional m'a dit que son avocat lui avait apporté de bonnes nouvelles, qui n'atténuaiement cependant pas son scepticisme. Il avait appris à douter et à ne croire que sur pièces.

Où en étions-nous ?

« Ah oui ! » dit-il en se grattant la barbe.

Le pensionnat Saint-Firmin organisa une colonie de vacances à Pointe-Noire. À son retour à Brazzaville, quarante-cinq jours plus tard, Gaspard apprit une série de changements dans la vie de Maman Flo, qui bouleversaient la sienne. M. Malensac avait surpris Balaincourt et Maman Flo « en flagrant du lit ». Pour ne pas perdre la face, il avait congédié Balaincourt de la SEBAC. Celui-ci avait aussitôt trouvé du travail chez un boulanger de Mpila où Maman Flo et lui avaient déménagé. Comme la case était spacieuse, on retira Gaspard de l'internat.

« Cela n'a pas l'air de te faire plaisir, s'étonna Maman Flo.

— Non, répondit l'enfant. Mes copains vont dire que je change de papa comme on change de chemise.

— Ne m'avais-tu pas dit que tu souhaitais un papa comme M. Balaincourt ?

— Mais pas aussi vite, maman. Là, tu me mets devant le fait accompli. Les copains vont dire aussi que ma mère est légère, que je suis un *mwana makangou*, un enfant de "bordelle". »

J'interrompis le Méridional. Je n'avais pas besoin de traduction. *Mwana makangou*, c'était ainsi que l'on traitait les métis chez nous. J'avais moi-même subi l'insulte.

« Je savais que nous avions des points communs.

— Sinon, croyez-vous que je me serais trimbalé avec une telle constance sur les chemins du bocage vendéen pour venir dans ce foutu bled écouter vos longues digressions ?... L'occasion faisant le larron, permettez-moi de vous faire remarquer qu'il vous a fallu du temps pour reconnaître ce lien. Avouez que vous m'avez longtemps battu froid, jouant vos parties de manille en me tournant le dos...

— Comment pouvais-je savoir ? »

Il s'est ensuivi un long dialogue sur le métissage et les métis. Qu'est-ce que cela voulait dire aujourd'hui être métis ? N'y avait-il pas une nomenclature, des catégories de métis à distinguer ? Au long de l'histoire ? Aujourd'hui ? Donnions-nous au mot le même sens que

celui que lui prêtait Senghor ? Pourquoi les Noirs américains, les Sud-Africains, les Africains anglophones gardaient-ils leur distance par rapport à ce concept ? Toute une série de questions et de réponses qui deviendront avec le temps des truismes fades et sans intérêt.

Une lacune persistait dans les souvenirs du Méridional. Que se passe-t-il après que Gaspard Libongo caresse le chien dans la cour des Balaincourt, à Mpila ?

Le Méridional me demande de patienter. Sans cette longue digression, ce qui va suivre n'aurait pas été compréhensible.

Après un entretien de plusieurs heures avec Balaincourt et Maman Flo, Gaspard Libongo est ressorti dans la cour peu avant la tombée de la nuit. Les services de sécurité qui le filaient (en ce temps-là, tous les miliciens, tous les responsables étaient surveillés, et ceux qui les surveillaient étaient eux-mêmes surveillés) ne l'ont pas immédiatement reconnu ; il avait troqué son habituelle tenue vert olive de milicien contre un abacost à manches courtes, ce vêtement que l'on appelait aussi, alors, la « tenue ministre ». Il s'est attardé quelques instants à discuter avec la sentinelle. Plus tard, des voisins prétendront l'avoir vu enfoncer discrètement sa main dans sa poche puis, après avoir jeté un coup d'œil fiévreux à la ronde, s'approcher du vieil homme et lui glisser quelque chose dans la main. Gaspard lui aurait parlé *en langue*. Le mbochi, selon certains, le kikongo selon d'autres, le kikamba selon d'autres encore. En fait, la sentinelle et Gaspard sont des Batékés de Komono et parlent le patois éponyme. Plus précisément le kitéké. Trop long à expliquer.

Le lendemain, au cours de la nuit, entre une heure et deux heures du matin, deux véhicules, de type Jeep, mais de marque soviétique, stationnent devant le portillon des Balaincourt. Curieusement, la sentinelle est absente de son poste. Des hommes en tenue de miliciens, le visage cagoulé, s'introduisent dans la propriété, avant de forcer la porte d'entrée. Une baie vitrée coulissante qu'ils brisent à coups de piolet. Le couple est tiré de son lit. On a entendu des coups de feu. Les deux vieux n'ont pourtant opposé aucune résistance. Le chien n'aboie plus. On traîne sans ménagement le couple dans la cour avant de le jeter sur la plate-forme arrière de la Jeep qui démarre sur les chapeaux de roue, file, tous feux éteints, en direction de la route du Nord. Quelques miliciens insultent le *Moundélé* et traitent la femme de *bordelle*. Un peu avant Kintélé, les véhicules quittent le *goudron* et s'engagent sur une piste. Un chemin sablonneux. Les chauffeurs allument les phares et l'étrange convoi se dirige vers le fleuve. Le ciel vient de se découvrir, on distingue à peine les étoiles, surtout la Croix du Sud, qu'identifie le chef du commando. Un ancien scout. Les autres miliciens ne savent pas lire dans le ciel, ne savent même pas que la Terre tourne. Une lune blanchâtre donne au décor une apparence de clair-obscur sinistre. Un astre blafard qui donne au paysage les teintes du *Tres de mayo*, le fameux tableau de Goya. C'est encore le chef du commando qui fait ce rapprochement, les autres n'ont jamais entendu parler de Goya, ignorent même le nom des peintres congolais. Le chef ordonne aux chauffeurs d'éteindre à nouveau les phares. À quelques centaines de mètres de la rive, il lève la main, le convoi s'immobilise. On entend les moteurs tourner au ralenti. Tous les miliciens sont

consignés dans les véhicules, à l'exception du chef du commando qui ordonne à deux d'entre eux de se joindre à lui. Les trois hommes sont du même patois, ce qui a provoqué chez les autres un *pchut*, ce bruit de bouche bien particulier par lequel les Congolais expriment tantôt le mécontentement ou la désapprobation, tantôt le mépris. L'homme et la femme ont les mains liées derrière le dos, les yeux bandés, la bouche bâillonnée. Le chef du commando donne les ordres à ses comparses en kitéké. Ils posent les canons de leurs kalachnikovs dans le dos des deux captifs et les poussent vers le fleuve. Ils traversent un bosquet. Le sous-bois d'une forêt primaire. Le chef a pris le couple en charge et a ordonné à ses complices de l'attendre à l'entrée du bosquet, en faction, avec des consignes précises.

Au bord du fleuve, la brise de saison sèche fait bruire et frissonner les feuilles des branches. Des hommes vêtus de chandails kaki loqueteux se chauffent autour d'un feu en devisant en kitéké. Parmi eux, un vieillard dont le visage dans le clair-obscur ressemble à la sentinelle de Mpila. Sur la berge, enchaînée au tronc d'un palmier, une pirogue se balance lentement au gré des vaguelettes. On entend le clapotis de l'eau contre la coque de l'embarcation. Une bâche recouvre des objets placés à l'avant de la pirogue. Sans doute des marchandises, ou des bagages, ou les deux. Le chef a livré le couple aux trafiquants qui lui remettent en échange un cabri. Tout se passe en silence et chaque séquence se déroule sans anicroche, comme si le scénario avait été préalablement réglé. Les trafiquants ont libéré l'homme et la femme de leurs liens, de leurs bâillons, de leurs bandeaux et leur ont ôté chemise et camisole qu'ils ont remises au chef des miliciens. Les passeurs, habitués à traverser le fleuve de nuit, aident le couple à descendre la berge encaissée. Dans la pirogue, le couple prend place sur des petits tabourets. Lorsque les passeurs lancent le moteur, le chef du commando décharge plusieurs rafales de sa kalachnikov dans le Congo. L'écho résonne à la Ndjiri, au PK 45, et dans la forêt d'eucalyptus de Kintélé. Le chef demeure encore un instant à contempler l'embarcation qui file vers l'autre rive. Le fleuve est traître, mais les trafiquants en possèdent une connaissance détaillée et minutieuse. Ils en connaissent les courants, les tourbillons, les bancs de sable, les passes avantageuses, les points de l'autre rive où l'on peut aborder sans encombre. Ils savent quels chants murmurer pour attendrir les génies des eaux et obtenir leur protection. Des prières païennes.

Le chef traîne par la laisse le cabri qui s'est couché sur le sol, refuse d'avancer, résiste, regimbe, bêle de sa voix de vieillard. Mais le chef est fort, puissant, décidé. Il traîne l'animal dans le bosquet où il l'exécute. Il a tiré plusieurs rafales avant de l'achever de son pistolet Makarov, à crosse d'acier. Il a visé le cou, d'où a jailli une fontaine de

sang écarlate dont il a enduit la chemise et la camisole des captifs. Il parachève sa besogne en étendant les deux vêtements sur le sol et les crible de balles.

À son retour, il exhibe les deux trophées aux membres du commando en déclarant que tel est le sort réservé aux traîtres. La petite troupe scande la devise du parti : un seul peuple, un seul parti, un seul combat ; la victoire ou la mort. Quelqu'un ajoute : prêt pour la Révolution. Tous reprennent le slogan.

Le cortège repart en direction du goudron, puis met le cap sur Brazzaville en silence. Tous méditent. Même l'exécution d'ennemis, même le sacrifice d'une bête suscite un instant de profonde réflexion sur la mort.

Le chauffeur croit percevoir là-bas, en provenance du fleuve, un bruit de moteur et se demande s'il ne faut pas aller en reconnaissance afin de vérifier. C'est par le fleuve que les ennemis sont censés venir. Le chef le rassure. Ce sont des contrebandiers qui s'adonnent au trafic entre les deux fleuves. Il les a aperçus tout à l'heure, tandis qu'il accomplissait la mission confiée par le parti. Des malheureux dont c'est l'unique moyen de gagner dignement leur vie, d'assurer le manioc des enfants, de faire face aux frais de scolarité. Si les gosses travaillent bien, ils auront une situation meilleure que leurs parents et pourront les prendre en charge. Ces contrebandiers ne représentent aucun danger pour la Révolution. Le chauffeur, qui avait rétrogradé, appuie sur la pédale d'embrayage, actionne le *baladeur*, repasse en troisième, puis en quatrième et la voiture file sur le *goudron* comme un voilier poussé par le vent.

On est à la fin de juin. Il fait frais, une brume légère voile l'horizon, les camarades du commando relèvent le col de leur treillis.

Celui qui paraît être le chef adjoint remarque que cette année la saison sèche a commencé tôt et qu'elle risque d'être rigoureuse. Quelqu'un estime la température et se fait contredire par un autre. Une voix aiguë, un peu nasillarde, à l'accent mbochi, cite un adage de chez lui : la saison sèche, *éyanga*, est propice au choix de sa fiancée, car c'est le moment où l'on mesure la propreté des jeunes filles ; le froid ne décourage pas les plus soignées à se laver à grande eau.

Une autre voix dit que, si les frimas persistent, il faudra redoubler de vigilance parce que les mercenaires profiteront de la mauvaise visibilité pour les surprendre.

En tout cas, conclut le chef, deux ennemis de la Révolution ne se manifesteront plus. Il les a *rafalés* bien, bien, bien, avant de les jeter en pâture aux crocodiles.

Quelqu'un que la nuit ne permet pas d'identifier ricane et rappelle que la Révolution n'est pas un dîner de gala. Tous scandent la devise du parti en levant le poing et en entonnant *L'Internationale*.

Un mois plus tard, une délégation de la jeunesse congolaise se rendait à Prague pour un Congrès international en faveur de la paix et du non-alignement. Elle était dirigée par Gaspard Libongo. Au retour, les délégués ont fait un séjour à Paris, transit de rigueur avant de rejoindre le pays. C'est là que Gaspard Libongo a disparu.

On l'aurait vu, des mois plus tard gare Montparnasse, sur le quai, en train de composer son billet avant de monter dans un wagon. D'autres assurent l'avoir aperçu à la sortie de la gare de Tours, bras dessus, bras dessous, devisant, riant fort avec un *Moundélé* et une femme noire en pagne. Ils ont grimpé dans un taxi et filé vers une destination inconnue.

Le gardien de prison a tapoté son bracelet-montre de son index. Gaspard a obtenu une prolongation de son temps de parler.

Au pays, une version plus savoureuse du dénouement de cette histoire a longtemps couru dans les rues de Poto-Poto, d'Ouenzé, de Talangai, de Baongo, de Mpissa, de Diata. Gaspard Libongo, grimé et déguisé en femme, avait fui le pays en traversant le fleuve. Sa tenue, et notamment sa coiffure, façon madras, fit même l'objet d'une rumba composée par un orchestre des années soixante.

« Si vous vouliez bien me chanter cette rengaine ou, à défaut, me narrer les tribulations du fuyard, cela constituerait de la matière pour un bon roman, genre dans lequel je ne me suis pas encore commis, mais vers lequel je me sens de plus en plus attiré. Je me demande d'ailleurs si je ne commencerais pas ma fiction par le faire-part qui annonce votre décès et que vous avez fait diffuser au pays. S'il vous plaît, monsieur le Méridional, aidez-moi. »

Le Méridional ou Gaspard Libongo, je ne sais plus, dans une gestuelle bien congolaise, m'a désigné le gardien d'un mouvement de la tête et des lèvres. Cette fois-ci, nous n'avons pas bénéficié de prolongation.

Les jours suivants, je ne me suis pas représenté au parloir de la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon.

Répondant à un appel de mon éditeur, j'ai quitté l'île de manière impromptue. Par les journaux, j'ai appris que, se fondant sur des analyses ADN, la cour d'appel avait acquitté Gaspard Libongo ; que l'auteur du crime était Gégène, l'homme à la chevelure gominée. Un règlement de comptes, semble-t-il, lié à une affaire de trafic de drogues.

Je suis retourné dans l'île de Noirmoutier et à La Roche-sur-Yon. Je n'y ai trouvé nulle trace de Gaspard Libongo.

Je possède désormais un pied-à-terre dans l'île. Plus précisément, pour ceux qui la connaissent, à La Guérinière, pas loin de L'Épine où vit mon ami Labernerie. L'île attire de plus en plus les vacanciers et les étés y sont monstrueux. Les embouteillages sont monnaie courante. Le coût des terrains, des maisons et des locations fait l'objet de spéculations. Il y vient chaque saison une quantité innombrable de Noirs et de métis. Chaque fois que j'en aperçois un, un élan naturel me pousse vers lui, ou elle. Un jour, dans un café, je me suis aventuré à demander à un jeune homme de quel pays il était originaire. Il m'a dévisagé avant de me répondre sèchement qu'il était danois.

Pourtant, je continue à rechercher Gaspard Libongo, un peu à la manière dont les Palvadeau recherchaient Assanakis. J'aurais de nombreuses questions à lui poser et nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Au passage, en papotant avec la vendeuse du dépôt de pains, j'apprends que Niquette, emportant avec elle la petite Lili, a rejoint Assanakis, on ne sait guère où.

Il y a quelques jours, M. Labernerie a frappé à ma porte. Il m'invitait à me rendre à son atelier de L'Épine pour y découvrir ses dernières toiles qu'il projette d'exposer prochainement à Paris, chez un galeriste de la rue de Lille.

À la fin de notre entretien, il m'a tendu une enveloppe. Elle lui était parvenue dans une enveloppe plus grande et lui avait été adressée au Café de Flore. Elle contenait une lettre manuscrite assez brève avec, en guise de signature, l'identité de l'expéditeur en lettres capitales : *Gaspard Libongo alias le Méridional*.

Il explique succinctement avoir eu besoin de tourner la page d'un moment important de sa vie. Il a trouvé refuge aux îles Baléares. Un endroit où le soleil lui rappelle le pays natal et où il a pu d'autant plus facilement se fondre qu'on y parle une langue qu'il affectionne. Il ne possédait qu'une connaissance scolaire, assez rudimentaire, de l'espagnol, mais il avait amélioré sa pratique au Congo par son contact

quotidien avec les Cubains de Brazzaville.

Il me déconseillait de chercher à le retrouver, menaçant ceux qui s'aventureraient à violer sa solitude. Il aurait miné les chemins qui mènent à sa nouvelle île. À la fin de sa lettre, il reprenait les derniers vers de la chanson du Canadien Félix Leclerc qu'il m'avait fait découvrir un soir chez lui.

*Aujourd'hui quand je vois une fontaine ou une fille,
Je fais un grand détour ou bien je me ferme les yeux.*

Le Méridional a substitué à « une fontaine ou une fille » les mots « un Noir ou un métis ».

Comme si les deux n'étaient pas les mêmes.

© *Éditions Gallimard, 2015.*

HENRI LOPES

Le Méridional

Qui est ce mystérieux Méridional, établi dans l'île de Noirmoutier ? Pourquoi se dérobe-t-il au narrateur ? Pourquoi celui-ci le poursuit-il à la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon ? Pourquoi, et par quel biais, de cette intrigue plantée au cœur du pays vendéen surgit lentement, de manière lancinante, au point d'envahir le décor, l'Afrique contemporaine ? Plus précisément le Congo des années soixante, confronté aux questions qui se posent à un jeune pays indépendant, proie facile d'idéologies séduisantes, généreuses, aveuglantes, sans prise sur la société.

Dans ce roman, l'auteur campe des personnages habités par une question qui irrigue toute l'œuvre d'Henri Lopes, le métissage. Qu'est-ce qu'être métis ? Serions-nous tous des métis ? Une autre question surgit de ce roman : est-il possible de disparaître à l'autre bout de la planète en effaçant hier sans qu'un œil indiscret, inattendu, braque sur vous sa pupille, vous perce à jour ? Des pages poignantes. Une écriture métisse.

Henri Lopes est un romancier congolais. Après Tribaliques, un classique de la littérature africaine, son Pleurer-Rire est devenu un ouvrage de référence, traduit dans plusieurs langues. En 1993, l'Académie française lui décerne le Grand Prix de la francophonie pour l'ensemble de son œuvre. Avec Le Méridional, il signe son neuvième roman.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Clé, Yaoundé

TRIBALIQUES, nouvelles, 1972, Grand Prix de la littérature d'Afrique noire (Presses Pocket, 1983).

LA NOUVELLE ROMANCE, roman, 1976.

SANS TAM-TAM, roman, 1977.

Aux Éditions Présence Africaine, Paris

LE PLEURER-RIRE, roman, 1982.

Aux Éditions du Seuil, Paris

LE CHERCHEUR D'AFRIQUES, roman, 1990, Grand Prix Jules Verne.

SUR L'AUTRE RIVE, roman, 1992.

LE LYS ET LE FLAMBOYANT, roman, 1997.

DOSSIER CLASSÉ, roman, 2002.

Aux Éditions Gallimard (Continents Noirs), Paris

MA GRAND-MÈRE BANTOUË ET MES ANCÊTRES LES GAULOIS, simples discours, 2003.

UNE ENFANT DE POTO-POTO, roman, 2012.

Cette édition électronique du livre *Le Méridional* de Henri
Lopes a été réalisée le 12 février 2015 par les [Éditions Gallimard](#) .

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070148271 - Numéro d'édition : 279105)

Code Sodis : N69955 - ISBN : 9782072588471.

Numéro d'édition : 279106

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.

Table of Contents

Exergue

Titre

À l'époque des études en...

L'île ? Un terme aujourd'hui...

L'itinéraire en direction du passage...

Mon entrée dans le bistrot...

Tandis que le patron tassait...

J'avais gardé le contact avec...

Je revenais souvent au Refuge...

J'ai passé quelques mois aux...

Le Méridional logeait à La...

J'aime à emprunter le sentier...

J'avancais lentement dans la correction...

Quelques jours plus tard, j'ai...

Je l'ai tout de suite...

Malgré mon aversion pour ce...

L'île d'Yeu est si proche...

Ce jour-là, on avait frappé...

En revenant de la plage,...

Quelques semaines plus tard, j'ai...

Je suis resté quelques jours...

Un mandat d'arrêt a été...

Gaspard Libongo était si connu...

Mon dernier voyage au pays...

J'ai passé le baccalauréat deux...

C'est au cours de la...

En descendant les marches de...

La tête d'agouti avait refusé...

Le lendemain, alors qu'il allait...

À la fin de ma...

Une fois dans l'avion, le...

C'était la veille du week-end,...

Comme je l'ai mentionné plus...

Malensac reconduisait de plus en...

Les affaires de M. Malensac...

À nouveau, le Méridional a...

Sur le chemin de Noirmoutier,...

J'ai dû patienter avant d'être...

Après un entretien de plusieurs...

Les jours suivants, je ne...

Copyright
Présentation
Du même auteur
Achevé de numériser